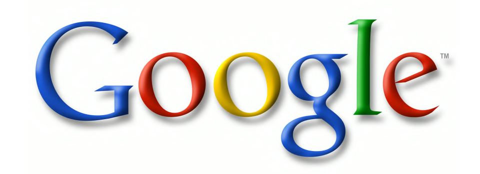
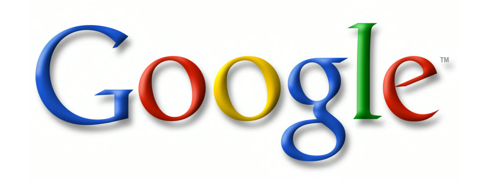
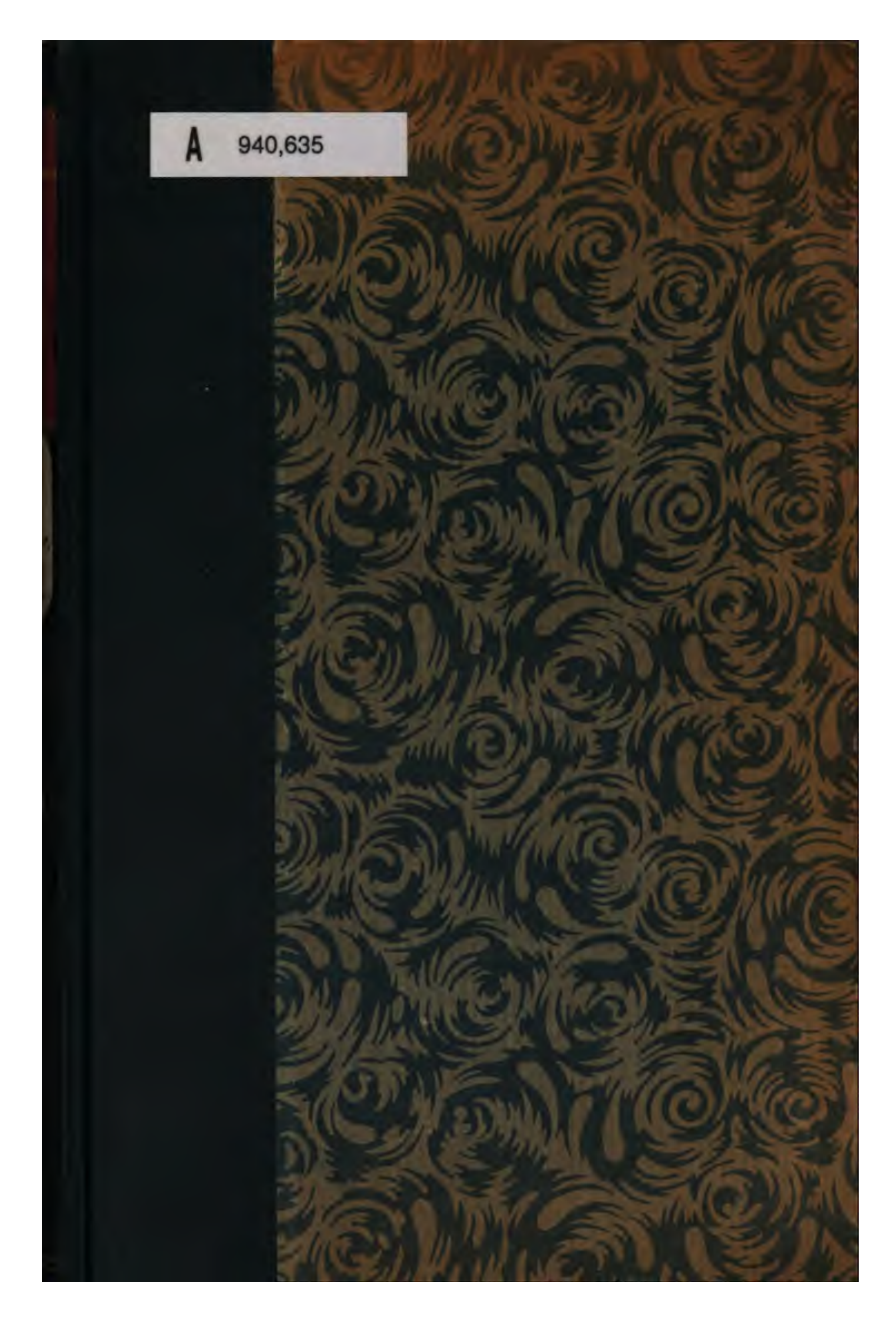





A 940,635

NOUVEAUX
SAMEDIS

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries littéraires, nouvelle édition.	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface.	1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition.	1 —
Causeries du samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition.	1 —
Nouvelles Causeries du samedi, 2e édition.	1 —
Dernières Causeries du samedi, 2e édition.	1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition.	1 —
Nouvelles Semaines littéraires.	1 —
Dernières Semaines littéraires.	1 —
Nouveaux Samedis.	3 —
Le Fond de la coupe.	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, 5e édition.	1 —
Entre chien et loup, 2e édition.	1 —
Contes d'un planteur de choux, nouvelle édition.	1 —
Mémoires d'un notaire, 3e édition.	1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition.	1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition.	1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition.	1 —
Les Bruleurs de temples, nouvelle édition.	1 —

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

NOUVEAUX

SAMEDIS

PAR

Armand Augustin Joseph Marie Ferrard,

A. DE PONTMARTIN comte de, 1811-1890

TROISIÈME SÉRIE



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

NOUVEAUX
SAMEDIS

I

MAURICE DE SAXE[1]

Septembre 1865.

Si l'on me demandait quel genre d'ouvrage me semble aujourd'hui le plus propre à perfectionner notre éducation intellectuelle et morale, je répondrais sans hésiter : Une étude bien faite sur le dix-huitième siècle. Cette œuvre offrirait, entre autres mérites, celui de la difficulté vaincue. Remarquez, en effet, que, sur tout autre terrain, il suffit à l'écrivain et au moraliste d'interroger leur mémoire et leur conscience, de juger les hommes et leurs actes d'après des principes clairs et positifs, de préférer

[1] Par M. Saint-René Taillandier.

constamment et franchement le bien au mal et la vérité à l'erreur. Ici, point de bien qui n'ait son revers, point de mal qui n'ait son excuse, point de vérité qui n'ait ses abus, point d'erreur qui n'ait ses avantages. On dirait ces pays limitrophes qui s'enclavent à tout pas les uns dans les autres, si bien que le voyageur ne sait plus à quelle brigade ou à quelle douane il doit montrer son passe-port.

On se trouve à un point de rencontre, à la veille d'un choc, entre deux régimes, celui qui finit et celui qui ne commence pas encore; entre deux idées, celle qui meurt et celle qui va naître : l'une a tous les défauts de la caducité, l'autre tous les dangers de l'inexpérience. L'une est assez dégoûtée de ses misères pour faire de son agonie un suicide permanent; l'autre est assez enivrée de ses rêves pour refuser de les soumettre aux leçons de la vie réelle. Des trois grandes puissances qui se disputent le cœur et l'esprit de l'homme, — la Religion, la Société, la Nature, — pas une n'est à sa place et ne reste dans sa limite. La Religion, exilée des âmes, n'a plus qu'un gouvernement extérieur, officiel, tout de cérémonial et de forme, et, comme tous les pouvoirs menacés, parfois elle tyrannise pour se persuader qu'elle règne. La Société, ne vivant plus que de mensonges, lassée des perpétuelles contradictions qu'elle s'inflige ou qu'elle subit, voyant tomber dans le mépris ou traîner dans la boue tout ce que ses lois devraient faire respecter, invoque la loi naturelle à défaut de la loi divine, qu'elle renie et qu'elle offense. La Nature, se sentant

maîtresse de la situation et de l'avenir, croit pouvoir régner seule ; et tant pis si, abandonnée à elle-même, sans frein et sans contre-poids, elle mêle à ses aspirations légitimes des utopies insensées; si, de conquête en conquête, de progrès en progrès, de chute en chute, elle arrive un jour, la torche et le couteau à la main, à l'extrémité contraire de ce qu'elle a souhaité, réclamé, espéré, promis!...

A présent, placez dans ce milieu un homme d'un tempérament trop fougueux pour ne pas dominer et étouffer le sens moral; entouré, dès le berceau, d'une auréole romanesque et tragique; occupant dans le monde cette position paradoxale de fils naturel d'un roi, d'enfant trouvé sur les marches d'un trône, qui humilie et exalte, n'autorise aucune ambition et permet tous les rêves, fait demander à la main gauche ce que refuse la main droite, substitue la fantaisie à la règle, les zigzags de l'aventure aux perspectives de la ligne droite, et place un jeune ambitieux au-dessus et en dehors de tout ce qui peut tenter ou satisfaire son orgueil. Donnez-lui, non pas des vertus, — qu'en ferait-il? — mais d'héroïques qualités doublées d'une force de Titan et de vices herculéens; une aptitude innée à l'art de la guerre, et le génie des batailles; un fond d'humanité en rapport avec les secrètes influences de son siècle, mais sur lequel ses passions brodent trop souvent leurs violentes arabesques; une éducation bizarre comme sa naissance et sa vie; commencée dans les camps, frottée de littérature, de poésie, de tragédie, de dilettantisme; un incroyable besoin d'action qui, chaque

fois que les frivolités de son temps ou les hasards de son existence lui disputent une issue, se détourne de son glorieux emploi et s'épanche en folies ou en songes; une carrière militaire d'un éclat magique, mais qui n'a pas, comme celle de la plupart des grands capitaines, un but déterminé, un point de départ et d'arrivée, un résultat distinct, et où l'aventurier perce encore sous le héros et sous le maréchal de France; vous aurez Maurice de Saxe, ou le grand homme de guerre au dix-huitième siècle; un chapitre de l'ouvrage que j'indiquais tout à l'heure.

Grâce à M. Saint-René Taillandier, ce chapitre est fait, et il serait difficile de le mieux faire. Mais aussi, entre l'écrivain et le sujet, combien de ces contrastes qui sont des affinités! M. Saint-René Taillandier est du très-petit nombre des auteurs contemporains qui peuvent, non-seulement plaider, mais débrouiller et finir ce procès du dix-huitième siècle qui pèse encore de tout son poids sur nos modernes controverses. Il a percé à jour la nouvelle philosophie allemande, qui est à la philosophie voltairienne ce que le nuage est à l'éclair, la métaphysique à l'idée, la rêverie au sarcasme. Spiritualiste et chrétien, il a cependant compris qu'il y avait quelque chose de plus utile et de meilleur que de maudire Voltaire, et de ne considérer dans son rôle que le côté destructeur et impie. Historien du maréchal de Saxe, ce Voltaire sans orthographe, héroïque et athlétique, botté et éperonné, il a su se tenir à égale distance de l'éloge moulé dans une creuse rhétorique, du panégyrique à la Thomas qui ne trouve que des incrédules, et du dénigrement bour-

geois auquel cette figure mi-partie de lion et de satyre, ce dieu Mars de champs de bataille et d'Opéra, cette vie brillante, mais illégitime et illégale, pourraient fournir bien des prétextes.

On a dit de Lauzun : On ne rêve pas comme il a vécu. En appliquant le mot à Maurice de Saxe, nous pourrions ajouter : On ne vit pas comme il a rêvé. Un rêve sanglant, la mort de son oncle, Philippe de Kœnigsmark, sert de prologue à sa naissance : un sanglant mystère, son duel légendaire avec le prince de Conti dans les fossés du château de Chambord, plane sur son tombeau et résiste à l'histoire. C'est pour obtenir justice contre les meurtriers de Philippe, qu'Aurore de Kœnigsmark se livre à ce prodigieux Auguste de Saxe et de Pologne que l'on ne peut se figurer que peuplant un sérail et se grisant dans un muid. De cet Auguste et de cette Aurore ne pouvait naître qu'un héros de roman épique et libertin tout ensemble, Du Guesclin et Faublas, Chérubin de six pieds, Gargantua de galanteries et de victoires. Tout est hors la loi et plus grand que nature dès le début de cet enfant qui est un soldat, de cet adolescent qui est un capitaine, de ce jeune homme qui se fait aimer de deux futures impératrices de Russie sans les avoir vues. Le chevalier de Folard prédit ses hautes destinées militaires : le prince Eugène l'accepte pour son élève, et, quarante ans plus tard, le grand Frédéric le proclamera son maître. Mais voilà le rêve qui marche côte à côte avec l'action, la fantaisie qui s'entremêle à la réalité. En marge de son histoire, qui a de quoi suffire aux ambitions les

plus avides, son imagination en écrit une autre qui le fait duc de Courlande, czar, souverain de Madagascar, de Tabago et de cette île de Corse où naîtra, dix-neuf ans après sa mort, un conquérant d'humeur moins galante, destiné à épuiser tout ce que Maurice a effleuré. Entre cette existence réelle et cette existence chimérique, se glissent les frivolités et les vices du temps; l'oisiveté, mauvaise conseillère pour les grandes âmes qui ne croient pas à l'âme ; une toile de théâtre cousue à une tente de général. Cet homme si précoce finit par être en retard vis-à-vis de son génie et de sa gloire ; il approche de la cinquantaine, il recueille déjà les tristes fruits de ses intempérances, quand il donne à la France, sa patrie adoptive, Fontenoy, Raucoux et Lawfeld ; trois couronnes d'immortelles à déposer sur le lit de mort de l'ancien régime et de la royauté ; trois dates ineffaçables, dont l'esprit de cour et l'indolent égoïsme de Louis XV font des gloires épisodiques plutôt qu'historiques. Après ce sublime effort, nouvelle éclipse. Le lion amoureux d'Adrienne Lecouvreur devient le vieux persécuteur de madame Favart : il conserve ses griffes pour déchirer celle qui repousse ses caresses ; il fait pleurer pour ne pas faire rire. Accessible aux idées courantes de philosophie et d'humanité, ménager du sang de ses soldats, bonhomme et charmant avec son fidèle marquis de Valfons, Maurice se fait méchant et cruel pour triompher ou se venger des résistances d'une comédienne, d'une femme. Almaviva appelle les alguazils, Géronte agite des trousseaux de clefs, Sganarelle abuse des lettres de cachet.

Triste revers de cette médaille triomphale, sur lequel on croit lire, en guise d'exergue, le distique de Corneille copié par Favart, mari de la victime :

> Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
> Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien !...

Maintenant, comment se reconnaître au milieu de ce fouillis magnifique ? comment retrouver, dans cette splendide ruine de toute morale, de toute vertu, de tout bon sens, les droits de la vertu, du bon sens et de la morale ? Ces droits, comment les revendiquer sans tomber dans les lieux communs de M. Prudhomme ? M. Saint-René Taillandier y a réussi, et ce n'est pas le moindre mérite d'un livre où il y avait deux écueils à craindre : s'éblouir ou s'emporter ; sacrifier le sens moral, dont cet *enfant des Dieux* a totalement manqué, aux rayonnements de cette romanesque et martiale figure ; ou bien se livrer, contre son siècle et contre lui, à d'emphatiques représailles au nom de tout ce qu'il a offensé et méconnu. L'auteur de *Maurice de Saxe* s'est très-heureusement préservé de ces deux extrêmes ; il ne déclame pas, il ne s'indigne guère ; il n'affecte point des colères de puritain ou de démocrate scandalisé d'une amourette ou d'un abus : et cependant on sent circuler, à travers toutes les pages de cette œuvre exacte et vraie, un souffle de spiritualisme, une idée de justice, un sentiment de patriotisme assez élevé, assez pur, assez dégagé de passion politique pour employer les lumières de la France nouvelle à éclairer les gloires de l'ancienne. Tel a été l'inévitable effet des excès

révolutionnaires, qu'ils ont créé, pour ainsi dire, des frontières dans le temps comme dans l'espace, et que, pour certains esprits étroits, nourris de préventions et de haines, un enthousiasme *interséculaire*, en fait de victoires et de dates glorieuses, semble aussi peu patriotique qu'un enthousiasme international. Pour eux, Fontenoy et Lawfeld sont quelque chose de pareil aux batailles gagnées par Wallenstein ou par Marlborough. En disant qu'une impression diamétralement contraire domine les récits de M. Saint-René Taillandier, c'est à peine si nous donnerons une idée suffisante de l'attention respectueuse, de la cordiale sympathie qu'il apporte au triage du bien et du mal, à travers ces années de corruption, d'abaissement et de désordre où le mal saute aux yeux et où il faut chercher le bien. Il trouve moyen, dans cette atmosphère chaude et malsaine, de faire arriver jusqu'à nous des bouffées d'air pur. Au moment où les premières aventures de Maurice de Saxe, le dérèglement de ses mœurs, l'engouement qu'il excite chez les femmes nous causent une sorte de vertige, M. Taillandier oppose à ce prestigieux tableau l'austère et vaillante figure du comte de Schulembourg. La scène est belle et mérite qu'on s'y arrête un instant. Maurice de Saxe a treize ans à peine, et il commence sa vie de soldat. Il vient de s'endurcir aux fatigues du métier en marchant avec son bataillon, à pied dans la glace et la neige, par le terrible hiver de 1709. On arrive à Lützen; Schulembourg passe le bataillon en revue. Adossé au monument qui indique et consacre le lieu où est tombé Gustave-Adolphe, il dit au jeune enseigne,

placé, comme Hercule, un de ses modèles, entre la Volupté et la Vertu : « Soyez irréprochable dans vos mœurs, et vous dominerez les hommes. Tel est le fondement indestructible de notre pouvoir. » — Belles paroles que celles-là, dans un tel lieu et une telle bouche, au seuil de ce siècle qui s'est perdu pour avoir pratiqué la maxime contraire, prononcées par un illustre représentant de ce régime que l'immoralité mène à sa ruine, adressées à un adolescent dont la destinée éclatante, mais incomplète et troublée, aurait été plus glorieuse et mieux remplie encore, s'il avait écouté son vieux maître et profité de sa leçon !

Plus tard, étant donnés les types traditionnels de Maurice de Saxe, de Louis XV, de Voltaire, M. Saint-René Taillandier réussit à nous faire oublier la fougue sensuelle du guerrier, la frivolité du roi, l'esprit dissolvant et railleur du poëte, pour élever l'horizon, rendre ses privilèges à cette noble exilée qui s'appelle l'âme, et créer dans cette société amoindrie, dans cette France dégénérée, un idéal de grandeur, de vaillance, d'amour de la vraie gloire, de dévouement à la vraie patrie. Comme ces feux qu'on allume dans une nuit froide et autour desquels se forme un cercle chaud et lumineux, Fontenoy réchauffe, réveille, ravive, illumine tout ce qu'approchent ou pénètrent ses flammes. Les cœurs battent, la poésie s'émeut; la parole est au jeune philosophe chrétien qui a dit : « Les grandes pensées viennent du cœur », dont les souffrances n'altèrent ni la sérénité, ni le courage, et qui va mourir les yeux levés au ciel. Vauvenargues ! nom mé-

lancolique et doux! sourire de malade consolé par le témoignage de la vie intérieure! âme que les douleurs du corps ne rendent que plus visible et plus victorieuse! souvenir de la meilleure amitié de Voltaire! ombre dépaysée dans ce monde de vivants et de viveurs! pâle et blanche figure dont l'attitude pensive contraste avec les tons criards et les bruyantes allures de cette ronde immense, conduite par le plaisir et la folie! Cet éclair de spiritualisme chrétien et de généreux patriotisme sera peut-être suivi d'une obscurité plus épaisse; mais comme on sait gré à l'historien de nous montrer, à cette rapide lueur, tout ce qui peut encore se faire de beau et de bien quand vibrent les cordes immortelles!

« Au lendemain de la Régence, dit excellemment M. Saint-René Taillandier, au milieu de la frivolité générale, cette France amollie, mais toujours pleine de séve, sentit un sublime aiguillon. La littérature même, à travers ses petitesses, en gardera la cicatrice immortelle. Quelle est cette passion de la gloire qui transporte soudain les amis de Voltaire? d'où leur vient cette tristesse virile et cette mélancolie héroïque? Ce ne sont plus les hommes dont le poëte célébrait en souriant la bravoure et l'insouciance :

O nation brillante et vaine,
Illustres fous, peuple charmant!
Il est beau d'affronter gaîment
Le trépas et le prince Eugène!

« Il y a autre chose ici; c'est la soif de l'action, le dé-

goût des frivolités meurtrières. Voltaire lui même, le chantre du *Mondain*, est frappé dans cette transformation, et s'adressant à l'un des hommes de la génération nouvelle, il lui dit : « Par quel prodige avais-tu, à l'âge « de vingt-cinq ans, la vraie philosophie et la vraie élo- « quence sans autre étude que le secours de quelques « bons livres? comment avais-tu pris un essor si haut « dans le siècle des petitesses ? » Cet épisode, l'un des plus beaux, à coup sûr, dans l'histoire du dix-huitième siècle, cette scène touchante et virile, c'est Voltaire en face de Vauvenargues, le moqueur ému jusqu'aux larmes, le sceptique touché jusqu'au dévouement à la vue de l'héroïsme moral dans une âme fière et pure. Ah ! je l'ai trouvé, le secret que Voltaire demandait si éloquemment à l'auteur du *Discours sur la gloire*. Vauvenargues, Hippolyte de Seytrés, vous aussi, Froulai, Beauvau, La Faye, fleur de la vieille France moissonnée aux premiers jours du renouveau, et vous, plus nombreux encore, dont le nom même n'a pas retenti jusqu'à nous, compagnons de ces héros qui êtes tombés dans le sang et la neige sur la terre étrangère, si vous avez pris un si haut essor dans le siècle des petitesses, si vous avez obligé le chantre des soupers à la mode, le chantre de Sallé ou de Camargo, à flétrir « ces ouvrages licencieux, délices passagers d'une jeunesse égarée, » c'est que vous avez suivi Maurice de Saxe à l'escalade de Prague ou dans la tranchée d'Égra !... »

Voilà de l'émotion, voilà de l'éloquence, et je n'aurais que l'embarrais du choix si je voulais citer d'autres pages.

Il me suffit d'indiquer la note et l'accent. Dût-on m'accuser de radotage, je préfère ce procédé de M. Saint-René Taillandier à celui qui eût fait entrer Maurice de Saxe dans un engrenage, et nous eût prouvé que sa race, son tempérament, son milieu et son moment ne devaient pas, ne pouvaient pas lui permettre d'être autre que ce qu'il a été. En supprimant ainsi du même coup l'intervention providentielle et la liberté humaine, on peut arriver, avec beaucoup de talent, à la rigidité scientifique ou au relief pittoresque ; mais il n'y a plus ni leçon pour la conscience, ni revanche pour la vérité, ni refuge pour l'âme, ni baume pour le cœur. La beauté morale cesse d'être un modèle et un exemple pour devenir l'échantillon réussi d'une étoffe fabriquée par des aveugles. Le bien et le mal ne sont plus que des accidents dont les alternatives dépendent d'une fatalité supérieure à la volonté de l'homme. Dès lors, en traversant une époque comme celle de Maurice de Saxe, en se trouvant en face d'une vie comme celle-là, où des vices énormes contrastent avec des qualités éclatantes, on n'a plus ni boussole, ni guide. On est forcé de faire remonter au même principe les sujets d'admiration et de blâme ; ou plutôt, tout principe moral étant anéanti, il faut que le blâme et l'admiration se confondent. Le grand capitaine et le grand débauché, le vainqueur de Fontenoy et le persécuteur de madame Favart, le sauveur de la France et le contempteur des lois divines, tout cela ne fait qu'un et doit être glorifié ou flétri, accepté ou rejeté tout d'une pièce. M. Saint-René Taillandier a procédé différemment, et il a bien fait. Il n'a ni amplifié, ni défiguré,

ni rapétissé Maurice de Saxe; il l'a regardé, et, en le regardant, il n'a éteint aucune des clartés qui dirigent la conscience : il l'a jugé, et, en le jugeant, il ne s'est départi d'aucune des vérités qui servent à apprécier un simple honnête homme. Chose singulière et consolante ! ces vérités sont plus indulgentes et plus affectueuses que la fatalité ; elles n'écrasent pas Maurice, elles le relèvent. Elles ne se désistent pas pour son plaisir ou pour sa gloire ; mais elles plaident en sa faveur les circonstances atténuantes, et elles condamnent les fautes en ménageant le coupable. Leur alliance a porté bonheur à M. Saint-René Taillandier : grâce aux documents inédits dont il a disposé, à l'élévation de son talent, à la fermeté de son style, à l'éclat de son personnage, à ce romanesque sillon, à ces traînées de feu qui vont de Philippe de Kœnigsmark à George-Sand, il ne lui était pas difficile de faire un livre intéressant : avec l'histoire de Maurice de Saxe il a fait un bon livre, et ce mot est tout un éloge ; éloge d'autant plus vrai que la tâche était moins aisée et que le mérite est plus rare !

II

LOUIS XV ET LE MARÉCHAL DE NOAILLES[1]

Octobre 1865.

On peut nous rendre cette justice que, dans nos retours vers le dix-huitième siècle, nous ne ménageons ni la société d'alors, ni le roi voluptueux et faible qui personnifia les abus et les fautes de l'ancien régime. Mais enfin, quand nous rencontrons sous nos pas, sans les avoir cherchées, quelques circonstances atténuantes, il nous est permis de les recueillir discrètement, ne fût-ce que pour servir de contre-poids et de correctif au système de réalisme injurieux, mis à la mode par un historien trop célèbre. Voici des pièces authentiques qui prouvent qu'à un certain moment, pendant les années qui suivirent la mort du cardinal de Fleury, Louis XV eût des velléités vraiment françaises et royales; que pour le guider dans cette voie où il se fatigua trop vite, il avait choisi, non pas

[1] *Correspondance*, publiée par M. Camille Rousset

un courtisan frivole, mais un serviteur dévoué de la monarchie et de la France, homme de traditions antiques, qui ne craignait pas de lui déplaire en lui rappelant l'exemple du grand roi ; que, dans sa correspondance avec le maréchal de Noailles, se révèlent un esprit juste, un jugement droit, de bonnes intentions, l'envie de bien faire, et qu'on y trouve des pages, des traits, des mots que n'eussent désavoués ni Louis XIV ni Henri IV.

L'étude est curieuse, et M. Camille Rousset, l'éditeur de ces lettres, l'auteur de la belle introduction qui est, à elle seule, un livre d'histoire, mérite qu'on le croie sur parole, quand il accorde à Louis XV, comme on dirait au collége, un certain nombre de *bons points*. Un romancier fameux, M. Eugène Sue, avait entrepris, dans le temps, de plaider une thèse assez singulière. Il *éreintait* Louis XIV, et il glorifiait Louis XV. Sous la plume du conteur de *Latréaumont* et de *Létorières*, le grand roi devenait un monstre, un ogre, un glouton, sacrifiant tout aux *matérialités* d'une grossière nature, servie par une puissance absolue et un égoïsme sans bornes ; son successeur nous était représenté comme le plus aimable de tous les hommes et le plus charmant de tous les souverains. Puis est venu M. Michelet, — autre romancier ! — qui n'a pas voulu faire de jaloux. Abîmer Louis XIV, quelle aubaine ! mais réhabiliter Louis XV, quelle folie ! Il a passé son niveau démocratique et fantaisiste sur les deux têtes royales, et l'opération a eu de quoi satisfaire les ennemis les plus acharnés de l'idéal monarchique; part égale, quoique différente; deux phénomènes odieux et grotesques; ici,

Vitellius portant perruque et affublé de la robe de chambre du Malade imaginaire; là, Domitien, sanguinaire à coups d'épingles, faisant de la méchanceté un raffinement du bon plaisir, et enfermant des lettres de cachet dans une boîte de pastilles du sérail.

M. Camille Rousset procède autrement. Sérieux, sincère, passionné pour la *vérité vraie*, qui n'est ni celle des courtisans, ni celle des pamphlets, il veut que les progrès de l'information historique tournent au profit de l'impartialité, et il ne consent à être admirablement renseigné que pour être parfaitement juste. L'historien de Louvois a eu à sa disposition, notamment dans les archives du ministère de la guerre, des trésors, de beaux et purs lingots qu'il s'est chargé de monnayer. Il y a apporté, non pas cette curiosité futile qui est un des fléaux de notre époque et qui vit de superfluités banales ou véreuses comme les estomacs affaiblis par des excès vivent de malsaines friandises, mais cette curiosité grave et féconde, pour laquelle savoir est un moyen de juger et qui, en découvrant ce qu'elle ignore, arrive à mieux comprendre ce qu'elle sait. Si, à la suite de ces découvertes et du travail qui les met en lumière, il semble à M. Camille Rousset que Louis le Grand soit un peu rapetissé, il le dit. Si, en avançant dans ses recherches et dans ses trouvailles, il croit pouvoir alléger un peu le dossier de Louis XV, diminuer le chiffre des boules noires et lui en donner deux ou trois blanches, il ne le dissimule pas : la vraisemblance du plaidoyer s'accroît de toute la franchise du réquisitoire. Pour préciser son idée et la nôtre, citons

quelque lignes de cette introduction qui assure à M. Rousset de nouveaux titres auprès des amis de la vérité dans l'histoire.

« Voltaire a dit : « La vérité est toujours faite pour attendre. » — Aujourd'hui rien ne l'arrête ; qu'elle soit la bienvenue ! Ce n'est pas seulement parce qu'elle éclaire l'intelligence et satisfait la curiosité ; ses bienfaits moraux la rendent plus souhaitable encore. Elle supprime l'inquiétude et le doute ; elle apaise la conscience et rend l'âme sereine. Les jugements excessifs et passionnés lui répugnent ; elle est d'opinion moyenne : *Ne quid nimis*, rien de trop. Si elle fait descendre Louis XIV de son Olympe, elle tire Louis XV de ses bas-fonds. Entre le bisaïeul et l'arrière-petit-fils, on avait mis l'infini en quelque sorte ; en diminuant la distance qui les sépare, on la rend plus sensible. Le premier, pour n'être plus une idole, un fétiche, n'en demeure pas moins un roi hors de pair ; on l'apprécie mieux en voyant les efforts, même inutiles, que le second a faits pour approcher d'un si grand modèle. »

Ces lignes et les suivantes résument toute la pensée de cette publication et nous indiquent notre tâche. On s'accoutume beaucoup trop à accepter, dans l'histoire, des lignes tranchées comme dans une carte géographique ; grandeur en deçà, petitesse au delà ; d'un côté toutes les gloires, de l'autre tous les abaissements ; sur ce visage le rayon olympien, le laurier triomphal, toutes les couronnes de l'héroïsme et du génie ; sur ce front à peine quelques fleurs artificielles, quelques myrtes effeuillés par

des mains de courtisanes. Rien de plus commun et de moins juste. L'homme se ressemble toujours : ennobli par les belles époques ou amoindri par les petites, exalté par de magnifiques exemples ou corrompu par de dangereux modèles, c'est toujours l'homme; jamais plus près de faillir que quand il est fort; aspirant au mieux ou le regrettant, quand il se laisse aller au pire. C'est par gradations que se régénèrent ou se déforment les sociétés et les caractères. Bons ou mauvais, les changements ne se font pas tout d'une pièce; les contours s'estompent plutôt qu'ils ne se découpent; un règne se continue dans un autre. Qu'un roi tel que Louis XIV meure, sans doute cette date se reconnaîtra partout : à la cour et à la ville, dans les mœurs et dans les modes, dans les affaires de l'intérieur et du dehors : sans doute, plus les ressorts auront été tendus, plus il y aura eu de compression officielle, religieuse, politique et morale, plus aussi sera violente la réaction en sens contraire. Soyez sûr pourtant que, même au milieu des lustres qui s'éteignent ou se rallument, des décors qui se replient ou se déploient, bien des acteurs de la veille resteront en scène, que bien des souvenirs seront évoqués. L'homme n'est plus, mais son ombre est de si haute taille, qu'elle se prolonge encore sur l'espace qu'il a laissé vide.

Voyez le maréchal de Noailles : c'est un disciple de la grande école qui a formé les Turenne, les Luxembourg et les Catinat. C'est un personnage du grand siècle égaré dans le suivant : égaré, ai-je dit? non, puisqu'il y trouve sa place et son emploi, puisqu'il rencontre à qui parler,

puisqu'on l'écoute d'une oreille royale que la vérité n'ennuie pas trop. Il est, pendant douze ans, l'interlocuteur, le conseiller de Louis XV, le Mentor d'un Télémaque auquel ne manquèrent pas les Eucharis; pendant ce long dialogue épistolaire, il peut dire fréquemment et impunément : « Sire, le feu roi votre bisaïeul... » à un roi plus fier d'avoir un pareil prédécesseur qu'offensé de l'entendre citer comme un exemple ou rappeler comme un reproche.

Cette correspondance commence à la fin de 1742, quelques mois avant la mort du cardinal de Fleury. Quand le vieux ministre meurt, — trois ans trop tard pour sa gloire et pour la France! — Louis XV entre dans sa trente-troisième année, dans sa seconde jeunesse. La première avait été gâtée ou annulée, d'abord par les bruyants scandales de la Régence, qui bravait l'honnêteté en perdant son latin et oubliait le *maxima debetur puero reverentia*, puis par le ministère de Fleury. Pour Louis XV, ce ministère avait ressemblé à un long préceptorat, où l'âge et l'autorité du fait accompli étaient pour le jeune prince ce que la supériorité et l'activité du génie de Richelieu avaient été pour Louis XIII. Il inaugurait ces galanteries sultanesques qui devaient le conduire jusque dans les bosquets de Luciennes, mais qui, à cette date de 1743, pouvaient encore n'être qu'épisodiques et avaient pour excuse l'âge de la reine, son manque absolu de séduction et de charme. Même, si l'on en croit la légend dont madame Sophie Gay a fait jadis un roman, la troisième ou quatrième sœur des Mailly et des Vintimille,

cette marquise de la Tournelle que le maréchal de Noailles appelait *la Ritournelle* et que l'histoire nomme la duchesse de Châteauroux, était une de ces rares favorites qui exaltent, chez leur auguste esclave, les sentiments chevaleresques, et cherchent à l'indemniser de leurs faiblesses et des siennes en échangeant contre ses invitations à l'amour des invitations à la gloire.

Donc, tout était compromis, mais rien n'était perdu encore chez ce roi jeune, aimable, facile à vivre, *le plus joli homme* de son royaume, pris de la noble envie de régner par lui-même et de renouer la tradition *Louis-quatorzième*, salie par Dubois, ruinée par Law et assoupie par Fleury. C'est l'heure décisive, l'heure du roi ou du berger, celle où le bloc de marbre blanc peut devenir table ou cuvette. A ces bonnes intentions dont se pavera plus tard l'enfer Pompadour et du Barry, répond excellemment le maréchal de Noailles, de qui M. Camille Rousset nous dit : « Il avait ses racines au plus profond du règne de Louis XIV. Né en 1678, il avait fait ses premières armes en Catalogne, sous les ordres de son père, maréchal de France et capitaine des gardes du corps... La paix faite, Louis XIV lui donna la plus grande marque d'estime dont un homme puisse être honoré : ce fut au duc de Noailles qu'il confia, en 1714, ses plus précieux papiers, et, dans le nombre, ses *Réflexions sur le métier de roi*, qui resteront comme les Tables de l'ancienne loi monarchique, comme le Testament du pouvoir absolu, fondé sur le droit divin. Si l'on rapproche de cette preuve de confiance insigne le fait que Louis XV eut pour compagnons

d'enfance les deux fils du duc de Noailles, on s'expliquera le ton généralement familier de la *Correspondance*, avec des invocations parfois solennelles à la mémoire et aux exemples de Louis XIV. »

On le voit, il y eut là un mouvement de recul vers le grand siècle. Les *Réflexions sur le métier de roi*, dont le maréchal de Noailles avait été le dépositaire, c'était la *Politique tirée de l'Écriture sainte* de Bossuet, inspirée à un souverain par un homme de génie ; c'était l'auguste tradition monarchique, remontant au ciel pour se faire saluer sur la terre et y représenter le *droit divin*. Or, un pouvoir que l'on tient de Dieu ne donne des droits immenses que pour imposer d'immenses devoirs. Il est au régime du bon plaisir ce qu'un sacerdoce est à un caprice.

Malheureusement, ce fut le bon plaisir qui, en définitive, prévalut : mais il suffit qu'il y ait eu velléité, lutte, hommage au passé, tentation du bien, choix d'un conseiller véridique et intègre, commencement d'exécution, pour qu'il soit juste de tenir compte à Louis XV de cette phase inaperçue entre son insignifiante jeunesse et son affligeante maturité. Lorsqu'il tomba malade à Metz, en 1744, et qu'il fut en danger de mort, rien de plus sincère, de plus universellement attesté que les angoisses de la France pendant la maladie et les transports de joie qui accueillirent la convalescence. Ce fut la dernière fois peut-être que la royauté fut aimée pour elle-même et reçut des marques unanimes d'une espèce d'idolâtrie populaire. Douze années après, vers 1756, nous voyons, dans

[illegible]

[illegible] le maréchal de Noailles [illegible] M. Camille Rousset nous dit : Il avait ses racines au plus profond du règne de Louis XIV. Né en 1678, il avait fait ses premières armes en Catalogne sous les ordres de son père, maréchal de France et capitaine des gardes du corps... La paix faite, Louis XIV lui donna la plus grande marque d'estime dont un homme puisse être honoré : ce fut au duc de Noailles qu'il confia, en 1714, ses plus précieux papiers, et, dans le nombre, ses *Réflexions sur le métier de roi*, qui resteront comme les Tables de l'ancienne loi monarchique, comme le Testament du pouvoir absolu, fondé sur le droit divin. Si l'on rapproche de cette preuve de confiance insigne le fait que Louis XV eut pour compagnons

d'enfance les deux fils du duc de Noailles, on s'expliquera le ton généralement familier de la *Correspondance*, avec des invocations parfois solennelles à la mémoire et aux exemples de Louis XIV. »

On le voit, il y eut là un mouvement de recul vers le grand siècle. Les *Réflexions sur le métier de roi*, dont le maréchal de Noailles avait été le dépositaire, c'était la *Politique tirée de l'Écriture sainte* de Bossuet, inspirée à un souverain par un homme de génie ; c'était l'auguste tradition monarchique, remontant au ciel pour se faire saluer sur la terre et y représenter le *droit divin*. Or, un pouvoir que l'on tient de Dieu ne donne des droits immenses que pour imposer d'immenses devoirs. Il est au régime du bon plaisir ce qu'un sacerdoce est à un caprice.

Malheureusement, ce fut le bon plaisir qui, en définitive, prévalut : mais il suffit qu'il y ait eu velléité, lutte, hommage au passé, tentation du bien, choix d'un conseiller véridique et intègre, commencement d'exécution, pour qu'il soit juste de tenir compte à Louis XV de cette phase inaperçue entre son insignifiante jeunesse et son affligeante maturité. Lorsqu'il tomba malade à Metz, en 1744, et qu'il fut en danger de mort, rien de plus sincère, de plus universellement attesté que les angoisses de la France pendant la maladie et les transports de joie qui accueillirent la convalescence. Ce fut la dernière fois peut-être que la royauté fut aimée pour elle-même et reçut des marques unanimes d'une espèce d'idolâtrie populaire. Douze années après, vers 1756, nous voyons, dans

les curieux *Mémoires* du marquis d'Argenson, que le désenchantement était général, que la désaffection gagnait de proche en proche, et que, dans des émeutes qui ressemblent déjà à un prélude ou à un présage, c'est le nom et la personne du roi qui étaient mis en cause. Même en faisant, chez d'Argenson, la part de pessimisme attribuée à l'utopiste éconduit et au ministre en disgrâce, il est évident que ces douze années qui marquèrent le point culminant du siècle, qui eurent de belles journées, qui virent le roi et le dauphin au camp et dans la tranchée, qui pouvaient être, en un mot, décisives pour le bien, tournèrent et finirent mal, par cela seul qu'elles furent stériles. Dans l'état où se trouvait la France, après les majestueuses prodigalités du grand règne et les folles équipées de la Régence, la stérilité, c'était la ruine ; ne pas améliorer, c'était aggraver ; ne pas couper dans le vif, c'était laisser la gangrène maîtresse de tout envahir ; ne pas guérir le malade, c'était l'achever.

Pourquoi ce brusque passage de tant d'espérances à tant de mécomptes ? pourquoi ces premières bouffées de fureur populaire après ces dernières lueurs d'enthousiasme ? On en trouve l'explication et l'histoire dans les deux volumes de cette *Correspondance*, que M. Camille Rousset a pris la peine, non-seulement de publier, mais d'analyser d'avance et d'ajuster à notre point de vue avec la sagacité d'un observateur et la supériorité d'un historien. Le maréchal de Noailles pose nettement les questions à son royal interlocuteur ; il ne lui dissimule aucun des symptômes du mal qui travaille le pays : mal matériel

et moral, désarroi des finances, vénalité des agents, consciences au pillage ou aux enchères, vices externes et internes, décadence de notre armée, de notre diplomatie, de notre marine. Les réponses de Louis XV sont parfois excellentes; ses vues sont droites, ses idées justes; il a des mots heureux; mais comment faire? n'est-il pas trop tard? Pour une nation amoureuse de gloire, l'essentiel serait de voir son jeune roi commander une armée, payer de sa personne sur un champ de bataille, apaiser par sa présence les querelles d'amour-propre entre les maréchaux, monter à cheval, en un mot! Le cheval, ce piédestal des princes! a dit Lamartine. Louis XV ne demanderait pas mieux que de vaincre, et même de se battre: il n'a pas peur, il fait bonne mine au canon. La guerre ne l'effraye pas, elle l'ennuie; il n'en redoute pas les dangers, mais les lenteurs. Il ne l'aime pas, et il faut l'aimer pour lui sacrifier tout ce que laisse au départ, ou à mi-chemin, un roi tel que celui-là, moins indifférent aux Agnès Sorel qu'aux Jeanne d'Arc. La duchesse de Châteauroux pouvait être une héroïne de roman épique, ne donner à Louis XV que des conseils chevaleresques et guerriers: mais ces maîtresses d'ancien régime, même les meilleures, compromettaient l'homme qu'elles se vantaient de servir, et, en attendant qu'elles le fissent glorieux, elles le rendaient impopulaire. Ce même peuple qui battit des mains quand il apprit que le roi partait pour l'armée, faillit siffler quand il le vit traîner après soi, dans les lourdes carrossées d'alors, la favorite environnée de son cortége. Sans être prophète on pouvait aisément pré-

dire que, pour peu que la victoire fît faire antichambre, on retournerait au boudoir, et les poëtes du temps auraient pu ajouter que ce plaisir qui prêchait la gloire finirait par l'absorber.

C'est ce qui arriva, et les *campagnes* de Louis XV se réduisirent, en somme, à bien peu de chose : mais il eut le mérite de préparer et, qui sait? de décider peut-être la victoire de Fontenoy, sinon par son propre commandement ou son initiative, au moins par la confiance absolue qu'il témoigna à Maurice de Saxe, qu'on voulait lui rendre suspect. Pendant des années, il permit à un honnête homme de lui dire la vérité. Il accueillit cette vérité avec une attention sympathique, et peu s'en fallut qu'il n'en profitât. C'est dans ce difficile passage de l'assentiment à la décision et de la résolution à l'action, que Louis XV faiblissait. Comme le dit très-finement et très-justement M. Camille Rousset, il croyait prendre *un* parti quand il prenait *son* parti ; il croyait se décider en se résignant ; résignation accommodante, tempérée de bonne volonté, qui commença par laisser faire ce qu'elle ne pouvait empêcher, puis devint complice des malheurs suscités par une faiblesse coupable, et finit par s'abandonner au courant comme un naufragé ; un naufragé dans de l'eau de rose ! L'auteur de cette introduction cite un mot spirituel du duc de Luynes : « Louis XV parlait et s'occupait *historiquement* des affaires. » Il en avait le sens ; il n'en avait pas le goût, et encore moins le courage : il n'était pas fâché de les savoir ; il était incapable de les résoudre. L'esquisse serait incomplète si l'on ne disait

qu'il aima *platoniquement* le bien, la vérité, la gloire; moins platonique, hélas! sur d'autres points, toujours prêt à quitter pour des maîtresses trop réelles ses maîtresses idéales!

N'importe! la circonstance atténuante existe; il faut remercier M. Camille Rousset de l'avoir mise en relief et de s'y être associé par un commentaire qui en double l'intérêt et le prix. Débiteur scrupuleux, ou plutôt fidèle dépositaire, l'historien de Louvois a rendu à Louis XV ce qu'il avait pris à Louis XIV; il a enrichi l'héritier ruiné, plus qu'il n'avait appauvri l'aïeul millionnaire. Dans cette *Correspondance*, comme dans bien des épisodes de ce règne, c'est le roi que l'on amnistie; c'est le régime que l'on accuse; c'est l'institution que l'on condamne. L'excès et l'isolement du principe monarchique ont été aussi funestes à la grandeur qu'à la faiblesse. Ils ont exagéré les ambitions de l'une et les avortements de l'autre. Étant donnés les qualités et les défauts de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI, ce n'est pas à eux qu'il faut s'en prendre si ces défauts ont fait plus de mal que ces qualités n'ont fait de bien. Oui, le premier avait l'âme et l'intelligence naturellement portées au grand, le génie des affaires, le goût du travail, une haute idée des devoirs que la royauté impose, l'art d'élever le métier de roi au-dessus de toutes les puissances et de toutes les majestés; le second, de trempe moins forte et moins pure, eût volontiers et à plusieurs reprises tenté de suivre cet illustre exemple. Il y avait, chez le troisième, assez de vertus et d'aspirations généreuses pour suffire amplement à une

régénération sociale. Et cependant l'un, pendant toute sa longue vieillesse, a vu crouler son œuvre au milieu de la détresse de son peuple. L'autre, après avoir soupesé le fardeau dans ses mains débiles, l'a négligemment jeté, avec la fortune de la France, par-dessus ces moulins du *sans-souci*, qui tournaient pour le roi de Prusse. Le troisième a péri, avec une société tout entière, sur les ruines qu'on lui léguait. Il sied donc de procéder à une nouvelle justice distributive, et de nous faire aider, dans ce travail, par des guides tels que M. Camille Rousset. Longtemps nous avions cru pouvoir associer dans le même hommage les rois et le régime, parce qu'on les enveloppait dans le même anathème. On se trompait des deux parts : si l'on veut concilier la vérité et le respect, il y a un moyen de rester dans le vrai sans cesser d'admirer le grand, d'excuser le faible et de vénérer le saint : c'est de considérer sans colère, mais sans complaisance, ce que le vice des institutions a fait de cette grandeur, de cette faiblesse et de cette vertu.

III

FLÉCHIER[1]

Novembre 1865.

Cette *Histoire de Fléchier* est une œuvre excellente : si, avant de finir, j'essaye d'indiquer ce qui lui manque ou ce qu'elle a de trop pour être parfaite, je croirai rendre à l'auteur un hommage sincère, et je le sais assez spirituel pour préférer ce genre d'hommage à des louanges banales.

Histoire de Fléchier! ce sujet séduisant offrait à un écrivain de province, à un ecclésiastique de notre époque, à un prêtre du diocèse de Nîmes, des difficultés prodigieuses. Malgré ses rares mérites, Fléchier est un homme de second ordre; l'opinion générale ne l'accepte que comme une élégante *doublure* des grands orateurs sacrés du grand siècle ; l'on pouvait craindre qu'un historien jeune, méridional, animé à sa tâche par des documents

[1] *Histoire de Fléchier*, par M. Delacroix.

originaux, ne fût tenté de surfaire celui dont il se chargeait de raviver l'image effacée. Il y a eu, dans la vie de l'illustre et éloquent évêque de Nîmes, toute une phase, brillante, si l'on veut, fort intéressante pour les lettrés, mais où il s'en est fallu de peu que ce religieux ne fût trop mondain, que ce ministre de la vérité ne fût abbé de cour, que ce futur panégyriste de l'héroïsme de Turenne ne donnât dans les afféteries et les petits vers, que ce prêtre ne s'égarât, en tout bien tout honneur, sur la carte de Tendre. Il était permis de se demander si, dans un monde transformé de fond en comble, dans les conditions toutes nouvelles faites au clergé par notre état social, un ecclésiastique saisirait bien la note juste et la nuance en ce qui touche à ces récréations innocentes, mais singulières, qui, pour Fléchier comme pour Huet et pour Godeau, servirent de prélude aux dignités de l'Église. Enfin, et ceci est plus délicat à indiquer, les vingt-trois ans qui s'écoulèrent depuis la nomination de l'évêque de Nîmes jusqu'à sa mort furent, dans son diocèse et dans les pays environnants, marqués par des persécutions religieuses, des abus de la force contre la liberté de conscience, dont Fléchier, naturellement modéré, n'est pas responsable, mais dont il est difficile de bien parler quand on a soi-même un enjeu dans ces querelles encore vivantes.

De ces trois difficultés principales, M. Delacroix a fort heureusement surmonté les deux premières; et quant à la troisième, il a pris d'avance ses précautions, en nous

disant dans sa courte préface qu'il avait écrit plutôt pour Nîmes que pour la France la partie de son livre qui retrace l'épiscopat de Fléchier.

Ce qui a porté bonheur à M. Delacroix, c'est de s'être inspiré des qualités de son héros, dont nous ne nous formions plus qu'une idée vague et inexacte. C'est triste à dire, et d'un mélancolique présage pour ceux qui ne sont pas même de second ordre dans leur temps : la postérité n'existe réellement que pour cinq ou six écrivains par siècle. Des autres il ne reste qu'une date et un nom. Voici à quoi se bornent, en général, les rapports des gens du monde et même des dilettantes littéraires avec la mémoire de Fléchier. On leur a lu, au collége, des fragments de l'*Oraison funèbre de Turenne*, et peut-être les a-t-on ennuyés du parallèle obligé entre le célèbre exorde de ce discours et celui de Mascaron. Il n'en faut pas davantage pour que le chef-d'œuvre, l'homme et le reste de ses ouvrages soient rangés dans leur souvenir parmi les livres de classe, désormais *sacrés* dans le sens appliqué par Voltaire aux odes de Lefranc de Pompignan, et dont la Fontaine lui-même a tant de peine à triompher. Les plus *forts* se souviennent que leur professeur a appelé Fléchier l'Isocrate français, l'Isocrate de la chaire, et comme ils savent — par ouï-dire — qu'Isocrate, autre persécuteur de leur adolescence, — opposé à Démosthène, représente la rhétorique opposée à l'éloquence, ils se figurent un rhéteur ou un rhétoricien, suppléant à l'inspiration par l'emphase, au génie par l'artifice, et arrangeant symétriquement des phrases comme des pions

sur un échiquier. Je me trompe : il y a quelque vingt ans, les raffinés, les curieux ont été subitement réveillés de leur somnolence, à l'endroit de Fléchier, par la publication de ses *Mémoires sur les Grands jours d'Auvergne;* ils ont été surpris, scandalisés presque, de trouver si spirituel et si amusant l'homme qu'ils associaient à leurs ennuis de collége.

Avouerai-je, à ma honte, que ma connaissance avec Fléchier n'était pas beaucoup plus intime? Il y existait du moins assez de lacunes et d'*à-peu-près*, pour que la lecture de ce volume ait été pour moi une série de précieuses découvertes. Il m'aide à recomposer cette physionomie si bien appropriée à son cadre, naturelle jusque dans les recherches de l'art, fine plutôt que subtile, ingénieuse plutôt que mignarde, exempte de cette emphase que semble impliquer le mot de rhéteur, observant en tout la plus parfaite mesure, et sachant se faire une originalité du soin même qu'elle prend à ne pas imiter l'originalité des autres. Il y a dans cette vie, dans ce talent, dans ces vertus, dans ces œuvres, une égalité de température qui repose l'âme et lui fait du bien, comme les climats tempérés font du bien au corps. Point de tons criards, ni de dissonances. Tout se fond dans une harmonie qui ne transporte pas, mais qui charme. Cet esprit juste et pénétrant sait se préserver de tout, même des prétentions au génie; il monnaye en sympathies universelles les enthousiasmes qu'il se croit ou se sent incapable d'inspirer. En plaisant à tout le monde, il se console de ne passionner personne. Écolier, poëte latin, doctrinaire, sécularisé,

homme du monde, prédicateur, panégyriste, admis dans la familiarité des grands, appelé à la cour, partie essentielle ou secondaire de l'éducation du dauphin, lecteur de la dauphine, historien, sacrifiant à la mode des muses badines et des galanteries sans conséquence, façonné aux joutes épistolaires, théologien, controversiste, évêque, Fléchier est rarement supérieur, mais toujours égal à la place qu'il occupe, à la tâche dont il s'acquitte, à l'œuvre qu'il compose, au succès qu'il obtient, à l'idée qu'il réalise, au bien que l'on attend de lui. Il réussit sans excès et sans effort. Il ne dépasse guère, mais il atteint constamment une *moyenne* excellente, et il fait de l'ensemble de ces moyennes une perfection relative. Sa vertu est affectueuse, sa parole est persuasive, sa piété est ferme et douce. Assez disert pour paraître éloquent, trop avisé pour aspirer au sublime, il a trois compagnons de route que le génie n'a pas toujours : le tact, le bon sens et le bon goût. Il s'arrête juste au point où le brillant deviendrait clinquant, où l'agrément n'est pas encore fadeur, où la grâce mondaine n'est ni futile ni coupable, où le courtisan n'est que l'homme respectueux et poli, où la flatterie est assez discrète pour sembler sincère, où le tendre ne sert pas autre chose que ce qu'il a mis sur sa carte, où les succès de salon ne font pas tort au caractère du prêtre, où le théologien n'est pas pédant, où le prélat n'est pas fanatique, où le convertisseur n'est pas persécuteur. Il laisse à l'Aigle de Meaux son aire, au Cygne de Cambrai son azur, à Bourdaloue ses nerfs et ses muscles pour se créer, à côté de ces royautés, un royaume à part,

où l'air est bon, où l'horizon est pur, où on ne laisse rien perdre de ce qui peut charmer l'esprit et nourrir l'âme, où l'aimable figure et les façons engageantes du maître peuvent également attirer et retenir.

Je me laisse aller, et je charbonne un croquis en marge des belles pages du livre. S'il y a, dans ce croquis, quelques traits justes, c'est à M. Delacroix que je le dois. Il a très-ingénieusement emprunté à son héros, à son modèle, cet art qui consiste à éviter l'exagération, et qui est d'autant plus sûr de tout obtenir qu'il ne demande rien de trop. Ce petit royaume dont je parle, il était impossible d'en mieux fixer les limites, de donner meilleure envie de le parcourir et de s'y plaire, d'en mieux peindre les sites agréables, d'en écarter avec plus de gracieuse habileté les formidables voisins. Sans se désister un moment de son admiration pour Bossuet, pour Fénelon, pour Bourdaloue, pour Massillon même, le dernier venu, et qui ne fut, à tout prendre, qu'un Fléchier coloré, M. Delacroix semble leur dire : Restez chez vous ; votre part est encore assez léonine : là vous êtes souverains légitimes ou conquérants glorieux ; ici vous seriez usurpateurs. Respectez cette modeste province qui ne vous a rien fait, rien pris, et que vous dévoreriez d'un coup de dent.

Ce qu'il y a de plus ingénieux encore, et de non moins vrai, c'est la manière dont M. Delacroix retrouve, dans le style de Fléchier, un intermédiaire et comme un point de soudure entre la belle langue que M. Cousin a regrettée, contemporaine de Corneille et de Pascal, et celle de la grande époque, de l'apogée, plus élégante assurément,

plus majestueuse et plus correcte, mais moins vivante peut-être et moins originale. C'est un coup de partie, dans une œuvre pareille, et il a fallu un véritable esprit critique, une remarquable sûreté d'observation et de discernement, pour noter ainsi, dans ce vaste ensemble et cette ombre un peu grise, le détail particulier qui résume le rôle littéraire de Fléchier, lui assigne sa place et le dégage de cette renommée de rhéteur où nous l'avions enseveli. Toute cette partie du livre est parfaite, et je crois savoir, de bonne source, que notre seigneur, sénateur et maître du lundi et de toute la semaine en a été vivement frappé. A force d'étudier l'homme qu'il a réussi à nous peindre, M. Delacroix finit par lui ressembler; aimable ressemblance qui n'est pas du tout de l'imitation servile! A tout moment, on dit en le lisant : Voilà du Fléchier, et du meilleur. N'est-ce pas du bon Fléchier la page que je vais citer?

« Nul ne posséda mieux l'art d'ennoblir toute chose et de répandre sur un discours je ne sais quelle égalité toujours élégante et convenable. S'il est rarement sublime, jamais il ne se traîne; et l'on sait que Bossuet a connu les sommeils d'Homère. Talent non moins rare, il parle toujours de son héros, et rien que de lui, excellant à se renfermer dans son sujet, à découvrir ce qui lui est propre, à lui laisser son caractère en quelque sorte personnel, et à ne pas le noyer dans des lieux communs de morale. Il ne nous cache pas son plan pour nous intéresser et nous surprendre comme Bossuet; mais en l'annonçant tout d'abord, il séduit l'esprit par le naturel et

la richesse de ses divisions. Ce n'est pas ici précisément que nous lui reprocherions ses *symétries*. Nous lui permettrions de nous annoncer que tout finit, afin de nous ramener à Dieu qui ne finit point; » — de nous faire « souvenir de la fatale nécessité de mourir, pour nous inspirer la sainte résolution de bien vivre. » Après tout, ces antithèses sont plus du sujet qu'on ne pense; Dieu ne se plaît-il pas à nous parler ainsi dans ces extrémités des choses humaines, qui doivent faire le fond de toute oraison funèbre? Il ne procède point par saillies et par exclamations, à l'exemple du grand maître; mais sa marche a cette éloquence qui vient de la majesté calme et continue et de l'enchaînement des périodes. Peu d'écrivains ont possédé à l'égal de celui-ci le bonheur des transitions. C'est merveille de voir comme il soude les phrases, les paragraphes les uns aux autres, comme la suite du discours a du corps, et, pour ainsi dire, du tissu. Fléchier étendait sa science de l'harmonie jusqu'à la liaison des idées elles-mêmes. En le lisant, on croit entendre deux sons; celui des mots qui se choquent avec le plus doux bruit; et cette musique plus intime, en quelque sorte immatérielle, que forme le mouvement des pensées et que l'âme seule peut saisir. »

Il me semble que cette prose *a d'assez beaux yeux* pour des yeux de province. J'ai mieux aimé citer M. Delacroix que Fléchier lui-même. Il faut pourtant convenir que, dans tous les genres, épistolaire, oratoire ou de *demi-caractère*, l'historien a transcrit de belles ou charmantes choses, qui nous montrent Fléchier sous des

aspects nouveaux. Quel piquant épisode et quel agréable livre, ces *Grands jours d'Auvergne!* Plus décent que Tallemant, plus chrétien que Saint-Évremond, aussi spirituel qu'Hamilton, mêlant à doses légères la comédie et le drame, la fantaisie et la satire; de la sensibilité avec un grain de malice; le pressentiment de la beauté descriptive et paysagiste que le dix-septième siècle ne connaîtra que par éclairs. On a pu dire, et très-justement, que ce livre était la fleur dernière et la plus parfumée de la littérature Louis XIII; par là, Fléchier touche à cette première phase du siècle comme il appartient à la seconde par l'oraison funèbre de Turenne. Sur un autre terrain, plus voisin de la serre chaude, quoi de plus *joli* que ces vers sur les coquettes:

Au seul nom de l'amour elles sont alarmées,
Feignant de n'aimer plus dès qu'elles sont aimées;
Persécutent un cœur qu'elles ont attristé,
Et font une vertu de cette cruauté.

Je sais bien qu'au moment qu'elles font les cruelles,
Elles souffrent souvent ce qu'on souffre pour elles,
Et qu'alors que leur sort nous paraît le plus doux,
Elles sont quelquefois plus à plaindre que nous.

Ces vers qu'un évêque et même un jeune abbé s'interdirait aujourd'hui, m'amènent à dire un mot de la seconde difficulté que rencontrait M. Delacroix, et dont il s'est habilement tiré. Il s'agit des préludes, des débuts littéraires et mondains de Fléchier. Il composa des vers latins en l'honneur de Louis XIV, fit partie de la société de l'hôtel Rambouillet, paya un large tribut au bel esprit,

parla le langage de la galanterie, et suivit l'exemple général, qui combinait le sacré et le profane. M. Delacroix s'est chargé de surveiller, de sauvegarder le sacré ; il y a mis autant de fermeté que de justesse, et il n'a pas eu de peine à prouver que les mœurs, les vertus, la piété, la dignité de *son* évêque étaient sorties parfaitement intactes de cette épreuve. Moi, je vais droit au profane, et je dis : Il faut que madame de Sévigné, madame de la Fayette et même Flèchier aient été d'une nature bien saine pour avoir échappé à ces odeurs de bergamote, plus écœurantes et plus insalubres que celles du ruisseau et de la borne. Quand je vois les admirateurs du dix-septième siècle admirer par surcroît et réhabiliter ces puérilités, ces fadeurs, ces niaiseries sentimentales et mondaines, je crois voir des lecteurs enthousiastes de Chateaubriand, de madame de Staël, de Joseph de Maistre, se pâmer d'aise en lisant les comédies d'Étienne et les poëmes de Luce de Lancival, ou mieux encore les amis passionnés d'un illustre convalescent glorifier et bénir, non-seulement la force de son tempérament qui l'a sauvé ou la science de son médecin qui l'a guéri, mais encore la maladie qui a failli l'emporter. Les gens qui disent que Théophile Gautier, Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor, Jules Janin écrivent mal, et qui s'extasient aux noms de Scudéry, de Ménage, de Voiture, de Balzac (le *grand*, le *vrai* Balzac, disent-ils), ne s'aperçoivent pas qu'ils nous désarment complétement vis-à-vis des réalistes et de la démocratie littéraire. Si vous voulez que nous ayons quelque chance de succès en prêchant contre l'absinthe,

jetez donc par la fenêtre tous ces pots de crème tournée. Ce n'est pas la vertu de Fléchier qui fut en péril dans cette galère pavoisée de couleurs tendres et voguant à l'aide de rames en sucre d'orge sur une rivière de sirop : c'est son talent ; ce sont ces qualités viriles sans lesquelles le talent n'est plus qu'une jonglerie de salon et un joujou d'académie. Mieux vaut encore la rue que la ruelle, le gros mot que le petit vers, la trique que la houlette. La meilleure preuve que Fléchier a été plus et mieux qu'un rhéteur, ce n'est pas tout ce qu'on rencontre de fin, d'ingénieux et de piquant dans ses *Grands jours d'Auvergne*, de sérieux et d'élevé dans ses *Oraisons funèbres*, de solide et d'éloquent dans son *Histoire de Théodose;* c'est qu'il a pu écrire le *Cursus Regius*, fréquenter la *Chambre bleue*, enjoliver des madrigaux, tresser des guirlandes, rimer des soupirs allégoriques, épurés et éthérés, pour mademoisellle de la Vigne ou mademoiselle Deshoulières, traverser, aspirer, humer, savourer cette atmosphère énervante, et sortir de là sain de corps et d'esprit, pour prendre un très-bon second rang parmi les vrais grands hommes du dix-septième siècle. Vivre dans cette parfumerie, y conserver toute sa valeur présente ou future de prêtre, d'orateur, d'écrivain et d'évêque, c'est un tour de force plus méritoire que l'exorde de l'*Oraison funèbre de Turenne*.

Reste l'épiscopat de Fléchier. M. Delacroix nous l'a raconté en détail ; il nous a révélé ou rappelé bien des épisodes touchants, des traits de bonté ou de grâce quasi-fénelonienne. Paris pourra, sans déroger, lire cette partie

du livre écrite plus spécialement pour le diocèse de Nîmes. Mais j'ai beau faire, l'ombre des Cévennes s'étend sur ces pages consacrées à une vie pure et sainte, laborieuse et pleine. Cette révocation de l'édit de Nantes, ces conversions à main armée, ce blocus des consciences, ces persécutions, ces exécutions, ces bannissements, ces tueries, ces flatteries sanglantes prodiguées à une erreur royale, tout cet ensemble dont il serait injuste et absurde d'attribuer la moindre part à Fléchier, inquiète l'esprit et serre le cœur comme un douloureux voisinage. Il semble qu'on lise un bon livre, une belle page, une jolie lettre, un pieux mandement, à côté d'une ménagerie furieuse : malgré soi, on regarde les grilles. Ces grilles-là s'appellent des siècles ; il en a fallu deux pour comprendre les droits et les libertés de la conscience humaine, et il en faudra un autre pour que ces libertés et ces droits, dans leurs amères rancunes et leurs représailles obstinées, cessent de s'en prendre à la religion de ce que commirent en son nom les passions des hommes. Détournons nos regards de ces tristes scènes, et félicitons-nous de vivre dans un temps, de dater d'un moment où l'évêque de Nîmes, au moins l'égal de Fléchier par le talent et le style, est arrivé à l'épiscopat sans avoir à passer par le madrigal, et remporte sur l'hérésie de pacifiques victoires, en appelant à son aide, non pas les agents de Basville et les dragons de Villars, mais la supériorité persuasive de l'éloquence, de la foi et de la vertu.

J'ai été si bien entraîné par l'intérêt du sujet et du

livre de M. Delacroix, que je m'aperçois un peu tard que j'avais annoncé des critiques et que je vais terminer cet article sans en avoir fait une seule : je voudrais abréger le volume d'une centaine de pages, en arracher çà et là quelques brins de ce que les Espagnols appellent le *poil de la prairie*. J'ai noté deux ou trois inexactitudes : *Andromaque*, par exemple, eut un succès immense; c'est *Phèdre* qui fut sacrifiée par les Deshoulières et autres bas-bleus ou violets à la *Phèdre* de Pradon. On pourrait aussi relever, à de rarissimes intervalles, quelques locutions incorrectes, quelques provincialismes de langage; mais ne voilà-t-il pas un beau reproche sous ma plume? et dois-je oublier que cette langue française que Fléchier a si bien parlée et que M. Delacroix, en somme, écrit bien, a inauguré ses perfections par un livre intitulé *les Provinciales?*

IV

M. VICTOR HUGO[1]

Décembre 1865.

Accumulez à plaisir, contre ces *Chansons des rues et des bois*, les critiques les plus sévères ou les plaisanteries les plus mordantes; élevez jusqu'à l'éloquence votre colère ou votre envie de rire; protestez au nom du bon sens, du goût, de la morale ou de la Muse; attachez à ce cou de Titan, à cette crinière de vieux lion les grelots de la parodie; que dis-je? prouvez par des citations — et vous n'avez eu que l'embarras du choix, — que la parodie, même la mieux réussie, est moins méchante et moins drôle que certaines strophes et certains vers du recueil; plaignez tous les perroquets de l'enthousiasme de commande traîtreusement empoisonnés par le déjeuner de Jacob; je vous défie de trouver, contre cette œuvre d'un grand poëte, un argu-

[1] Les *Chansons des rues et des bois.*

ment plus accablant que celui-ci : il m'a suffi de quelques semaines de retard involontaire pour n'avoir plus rien devant moi, au moment où je voudrais, à mon tour, lire, discuter, blâmer, louer, railler ou citer. Le livre est d'hier, et il me semble que je vais parler d'un ouvrage contemporain de Louis-Philippe ou de Sésostris. Au lieu d'arriver avec l'arrière-garde sur un champ de bataille, je passe, triste et solitaire, devant la carcasse d'un feu d'artifice. Les *Misérables* avaient eu six mois ; les *Chansons* n'ont pas eu six jours ; l'histoire en est courte et funèbre ; l'enfant avait trop d'esprit ! Il y a eu premièrement, comme d'habitude, le merveilleux travail de préparation, d'annonce, de mise en scène et de devanture. Secondement, la vente, je dirais presque la liquidation pour cause d'expropriation poétique, a eu lieu dans des conditions excellentes ; les acheteurs ont afflué, et l'on a pu dire, pour rappeler à la fois l'ancienne dignité et la nouvelle langue de M. Victor Hugo, que le poëte était au-dessus du pair. Puis hésitation, surprise, stupeur, angoisse, prostration, désarroi sur toute la ligne des admirateurs ; puis déroute, défaite, débâcle ; c'est à peine si les contradicteurs ont eu le temps de formuler leur arrêt ou d'écrire leur épigramme : le livre avait vécu !

On doute,
La nuit...
J'écoute...
Tout fuit :
Tout passe,
L'espace
Efface
Le bruit

Depuis dix ans les ouvrages de M. Victor Hugo ressemblent un peu trop à ses *Djinns*.

N'importe! le livre est tombé, mais la leçon reste. Tâchons de recueillir la leçon dans les ruines du livre.

J'ai sous les yeux un document assez bizarre : c'est le compte rendu des séances de la *Société des Bonnes-Lettres*, dans le *Journal des Débats* du 11 novembre 1821. Cette société des Bonnes-Lettres représentait, sous la Restauration, la littérature de l'extrême droite; et comme telle, elle était violemment attaquée par les *libéraux*, et très-énergiquement défendue par la feuille que rédige aujourd'hui M. Clément Caraguel. Voici les noms des auteurs, jeunes ou vieux, qui se faisaient gloire d'appartenir à cette société et de prêter à ses séances l'attrait de leur parole ou de leurs lectures; la liste est curieuse :

Bergasse, Lacretelle jeune, Roger, Campenon, Lourdoueix, Martainville, Ducancel, Laurentie, Ancelot, Charles Nodier, Genoude, Abel Hugo, Mély-Janin, Coriolis d'Espinousse, Mennechet, Malitourne, Achille de Jouffroy, et... VICTOR HUGO.

Je sais bien ce que répond M. Hugo : il était si jeune! dix-neuf ans à peine! un écolier! presque un enfant! il allait à ces séances avec un cerceau et une balle élastique. D'alleurs, comme Marius Pontmercy, des *Misérables*, il ne savait rien de l'histoire politique, militaire et patriotique de son pays et de son temps : c'est là sa thèse favorite : l'opinion royaliste aura été pour lui un joujou de *bébé*, une amplification de rhétoricien, quelque chose d'intermédiaire entre le *De viris* et les contes de nourrice.

Ce que l'auteur des *Contemplations* nous disait dans une pièce adressée au *marquis d'A...*, il nous le redit aujourd'hui en des vers dont la grâce et l'élégance démocratiques ne laissent aucun doute sur sa conversion :

Moi, que je sois royaliste !
C'est à peu près comme si
Le ciel devait rester triste
Quand l'aube a dit : Me voici !

Un roi, c'est un homme équestre,
Personnage à numéro,
En marge duquel de Maistre
Écrit : Roi ; lisez : Bourreau !

J'étais jadis à l'école
Chez ce pédant, le Passé ;
J'ai rompu cette bricole ;
J'épèle un autre A B C.

Très-bien ! ces beaux vers démontrent surabondamment que M. Hugo n'est plus du tout le poëte de l'*Ode à Louis XVII*, des *Funérailles de Louis XVIII* et des *Vierges de Verdun*. Pour que le contraste soit complet, l'auteur a eu la singulière idée de dater ces strophes de Domremy, patrie de Jeanne d'Arc. O magie de l'antithèse ! Domremy, Vaucouleurs servent de cadre à des vers tels que ceux-là — ou tels que ceux-ci :

Cours les bals, danse aux kermesses,
Les *filles* ont de la foi : (?)
Fais-toi tenir les promesses
Qu'elles m'ont faites à moi.

Ris, savoure, aime, déguste,
Et, libres, narguons un peu
Le Roi, ce faux nez auguste
Que le prêtre met à Dieu.

C'est charmant, et l'on peut en effet mesurer d'après ces quelques rimes la distance qui sépare le Hugo révolutionnaire et le Hugo chevaleresque. Pourtant, il faudrait s'entendre, et, au besoin, se souvenir. La poésie, le génie et la célébrité de M. Victor Hugo n'avaient pas attendu le nombre des années. Comme les jeunes filles qui vont au bal trop tôt, M. Hugo, à dix-neuf ans, avait déjà concouru pour un prix à l'Académie française, reçu de M. de Chateaubriand le titre d'enfant sublime, préparé ou écrit la plupart de ses Odes et Ballades, que l'on peut retrouver, avec leur date exacte, dans l'édition primitive. Bien que raison et poésie ne soient pas précisément synonymes, on a le droit de dire qu'il avait atteint et dépassé l'âge de raison, qu'il savait très-bien se rendre compte de la source de ses inspirations et de la portée de ses écrits, pendant cette phase qui a duré dix bonnes années, et où il voudrait bien se représenter comme enveloppé dans les langes d'une ignorance baptismale et d'une imagination enfantine. Nous dira-t-il que ses parents, comme le grand-père de Marius, avaient caché pour lui la lumière sous le boisseau? Cette illusion nous est impossible depuis la publication du *Victor Hugo par un témoin de sa vie*. Ces mémoires, écrits sous sa dictée, nous ont appris ce que nous devions penser de cette *mère vendéenne* qui fait si bien à la fin d'un vers des *Feuilles d'Automne*. Non, il n'y a eu chez lui ni influence domestique, ni étourderie d'adolescent, ni entraînement irréfléchi, ni surprise du sens poétique, ni malentendu fugitif entre son inspiration et son génie. Pendant dix ans, il a été royaliste,

parce qu'il a voulu l'être, parce que le passé qu'il traite aujourd'hui de pédant, lui semblait alors le plus pur, le plus doux et le plus fécond des poëtes. Il a choisi et accepté la cocarde, la position, le patronage, les récompenses; il a été révélé et recommandé au public par les journaux de la droite, par la *Quotidienne*, les *Débats* et la *Gazette*, par ces hommes dont il se moque maintenant et dont le groupe s'ouvrit pour lui donner, à la société des Bonnes-Lettres, ses premiers succès et sa première tribune. Même, voyez le guignon ! ces dix ans, de 1819 à 1829, furent justement ceux où la Restauration victorieuse des difficultés et des orages du début, entrant avec MM. de Chateaubriand et de Villèle dans les voies de la droite parlementaire, raffermie et remise à son rang de puissance militaire par la campagne d'Espagne, paraissait décidément très-viable, et où ce Passé, ce grotesque et odieux Passé qui donnait des pensions et des croix, semblait avoir beaucoup d'avenir.

Mais qu'est-ce à dire? s'ensuit-il que, dans notre pensée, une Muse avec laquelle M. Victor Hugo pourra bientôt célébrer la cinquantaine (bizarre ménage, cette Muse et ce poëte! fidèle en cheveux noirs, volage en cheveux blancs!) aurait dû, pendant une aussi longue carrière et en un siècle aussi changeant, se montrer invariable? Non, mille fois non; nous ne demandons pas au sexagénaire les mêmes accents qu'à la vingtième année, et nous allons essayer d'indiquer la principale différence.

Un jeune homme ardent et passionné entre dans la vie : il est artiste et poëte; il aime, et il chante : son

amour et sa chanson se confondent si bien que l'on ne sait pas où le premier finit, où la seconde commence, que l'on ignore si c'est la poésie qui l'a fait amoureux, si c'est l'amour qui l'a fait poëte. Sans doute, il serait désirable que l'expression de cette jeune tendresse, de ces ivresses printanières, fût toujours chaste, qu'elle se maintînt dans les sphères idéales, que le cœur parlât seul et fît taire les sens. Cela vaudrait mieux, beaucoup mieux ; la poésie n'y perdrait rien : la femme aimée y gagnerait ; les nobles âmes envieront toujours plus Elvire qu'Éléonore. Toutefois, si quelque image un peu vive, une bouffée un peu chaude se glisse dans ce cerveau enfiévré de ses vingt ans ; si l'on en retrouve la trace sur les pages tracées par cette main brûlante, on peut, pourvu que la sensation soit immédiate et l'émotion sincère, se mettre en frais d'indulgence et amnistier ces peccadilles : dans la poésie comme dans le monde, il faut que jeunesse se passe. Il y a une telle *simultanéité*, un lien si étroit entre le sujet et le poëme, entre le bonheur rêvé ou savouré et l'hymne même de ce bonheur, que la faute ou la licence porte avec elle son excuse : on comprend, on tolère cet *inamorato* qui, par une illusion charmante, se croit encore auprès de sa maîtresse au moment où il vient de la quitter pour nous parler d'elle, et qui chante comme il aime, au risque d'aimer comme s'il chantait. On essaye de gronder, mais pas trop fort, et l'on se dit peut-être avec un mélancolique sourire : Voilà pourtant comme *j'étais* dimanche !

Chez un poëte sexagénaire, cette poésie, de quelque nom qu'on l'appelle, — amoureuse, érotique ou folâtre,

— aggrave tous ses inconvénients et perd tous ses avantages. Ceci est de la critique et non pas de la morale : le moraliste aurait trop à dire ; le critique est forcé de remarquer qu'un homme âgé, qui chante ses plaisirs et ses amours d'antan, doit, de deux choses l'une, ou imaginer, ou se souvenir. Or, si riche que soit l'imagination, si vivant que soit le souvenir, il y a toujours une large solution de continuité, et, par conséquent, une forte dissonance entre la sensation qu'on éprouve et celle que l'on a ou que l'on se figure avoir éprouvée. Un battement de cœur, la magie d'un regard ou d'un sourire, un frisson, une caresse ne s'ajournent pas pendant trente ou quarante ans comme un plan de tragédie. On ne ranime pas des fleurs desséchées, on ne rallume pas des cendres éteintes. C'est une des tristes conditions de la vie et de la nature humaine, qu'à mesure que vieillissent les frêles objets de notre amour, l'expression de cet amour vieillit avec eux, si on ne l'a pas saisie et fixée au moment même, dans toute sa fraîcheur matinale. L'âme seule survit, et communique à ce que nous avons aimé quelque chose de son immortelle jeunesse ; elle seule change les chiffons en reliques. Mais nous avons vainement cherché l'âme dans le volume de M. Hugo. Où la mettrait-il? et qu'en ferait-il?

Le genre d'inspiration qu'il a choisi cette fois était plus dangereux pour lui que pour tout autre. Jusque dans les œuvres de sa grande manière et de son beau temps, l'effort est visible. Toujours puissant, souvent prodigieux, son art manque pourtant de cette perfection suprême qui consiste à se laisser deviner sans se faire voir. Passe encore

dans l'ode, dans le roman, dans le drame shakespearien comme *Ruy-Blas*, ou épique comme les *Burgraves!* Mais dans cette poésie, que nos devanciers ont très-justement et très-finement appelée *légère*, ce qu'il y a de pire, c'est de ne pas être léger. Or, M. Hugo n'est pas léger, et il l'est moins que jamais quand il veut l'être. Il lui est plus facile d'être grand que mignon, sublime que bonhomme, et tout est perdu quand il s'essaye à faire *le gentil*. Chez lui la nature n'est pas naturelle, l'amour n'est pas amoureux, la gaieté n'est pas gaie. Son rire a plus de trente-deux dents. Lorsqu'il croit mettre Pégase au vert, il place le pauvre quadrupède devant une verdure artificielle, peinte sur une toile de théâtre. Son génie, plus germanique que français, a, lorsqu'il se met en belle humeur et jette le lyrisme aux orties, ce je ne sais quoi de cherché, de voulu, d'apprêté, qu'aura toujours l'homme grave s'y prenant à deux fois pour sacrifier aux Grâces. Rappelez-vous, à des rangs bien divers, ceux qui ont réussi, parmi nous, dans ce genre leste, pimpant, anacréontique, anthologique, tendre, voluptueux, élégiaque : Segrais, la Fontaine, Chaulieu, Montcrif, Voltaire, André Chénier, Parny. Très-différents entre eux, ils se ressemblent par un point : ils ont toutes les qualités qui manquent à M. Victor Hugo. Il en a d'autres, il en a d'immenses, il en d'énormes; mais ces immensités et ces énormités se sont perdues dans les bois, et n'ont pu passer dans les rues. Le plus grand défaut des *Chansons des rues et des bois*, outre tous ceux qui sautent aux yeux et que je constaterais si le procès n'était jugé, c'est qu'au fond, en réalité, à part

quelques gamineries trop excessives pour ne pas être préméditées, M. Hugo n'y a nullement changé de manière. C'est la même poésie, la poésie des *Contemplations* et de la *Légende des siècles;* une géante habillée en bergère... et un loup devenu berger.

Le désastre est complet, je le répète, l'affaire entendue, les avocats muets et les réquisitoires superflus. Mais il est permis, avant de finir, de s'adresser une question. On connaît le mot de M. de Talleyrand, à qui l'on parlait d'un rhume de M. de Sémonville : — Quel intérêt peut avoir Sémonville à être enrhumé? — Quel intérêt, dirions-nous volontiers, M. Victor Hugo, à son âge, a-t-il pu avoir à publier ce volume ? Car enfin, il faut bien le reconnaître, lorsque, poussés à bout par ses monstrueuses équipées, nous l'envoyons à Charenton, c'est nous, pauvres imbéciles, qui mériterions d'y être : nul n'est plus habile, plus calculateur que M. Hugo, nul ne déploie plus de science dans l'administration de sa gloire et de sa fortune littéraires. Dans ce livre même, qui serait odieux s'il n'était burlesque, et irritant s'il n'était tombé, le titre, la distribution et l'étiquette des principales parties, ce qu'on peut intituler le matériel, est de main de maître. Encore une fois, quelle a été son idée? J'ai bien cherché, et ne voulant pas me résigner à croire sérieusement à une pure et et simple spéculation qui ne serait ni simple, ni pure, à l'exploitation de la curiosité publique surexcitée par le spectacle d'Olympio conduisant Géronte à Paphos, je n'ai trouvé que deux explications plausibles.

Les grands poëtes sont de grands artistes; les artistes

sont un peu comédiens, et la manie des comédiens est de ne pas vouloir vieillir : c'est à soixante ans que mademoiselle Mars s'obstinait le plus dans ses rôles de jeune fille, et Mario, si on le laissait faire, chanterait Almaviva-Lindor jusqu'à l'âge de Mathusalem. Peut-être, M. Hugo a-t-il publié ce volume, comme les vieux ténors mettent une perruque noire et du rouge avant d'entrer en scène. Peut-être a-t-il pensé que lorsqu'on avait été, à vingt-sept ans, assez enfant par se croire royaliste, on était, à soixante, assez jeune pour avoir le droit de courtiser Jeanne et Jeanneton. Au fait, tout est relatif, et un collègue de M. Hugo à l'Académie française, le savant M. Flourens, a ouvert là-dessus des perspectives qui peuvont encore être élargies. Seulement, une idée m'inquiète : si le bas âge de M. Hugo nous a donné les *Odes et Ballades* et son enfance les *Orientales ;* si son adolescence nous a donné les *Feuilles d'Automne ;* si sa jeunesse nous donne les *Chansons des rues et des bois*, que nous donnera, dans trente ans, sa maturité?...

L'autre explication est plus vraisemblable : on le sait, il y a, chez M. Hugo, de l'autocrate, du conquérant, du dominateur. Comme ses aïeux et ses modèles, Alexandre, Charlemagne, César, Napoléon, il a sans doute rêvé la monarchie universelle : pour un grand poëte, la monarchie universelle, c'est de réussir dans tous les genres. C'est pourquoi il a voulu ajouter à sa splendide couronne de chêne et de laurier, un brin de myrte, un bouquet de roses cueilli dans le jardin de Properce et de Catulle ; et, pour être plus sûr de son fait, il a imité le latin qui brave

l'honnêteté dans les mots. Il s'est trompé : réduits à l'état de conserves par des procédés chimiques, roses et myrtes se sont immédiatement fanés dans ses mains après avoir scandalisé quelques bonnes âmes, consterné quelques séides, réjoui quelques bons plaisants. Il s'est trompé : la poésie légère a été pour lui ce que l'Espagne fut pour Napoléon. L'Espagne et Victor Hugo ! ces deux noms vont bien ensemble. L'illustre poëte a possédé ou possède de ce côté-là quelques brillantes connaissances : Hernani d'abord et doña Sol ; puis Gastibelza, Ruy-Blas, don César de Bazan ; — et plus récemment, l'archevêque de Grenade.

V

CICÉRON ET SES AMIS[1]

Janvier 1866.

I

Que pensez-vous de la gradation suivante, qui ne me semble pas trop en désaccord avec les conditions mêmes de la nature humaine et de la vie? Avant vingt-cinq ans, c'est dans les romans que l'on se cherche et que l'on aime à se reconnaître. Nous ne sommes pas fâchés de nous dire : A telle époque, je rêvais comme René; j'aurais peut-être été Desgrieux ; je serais tombé aux pieds de Clarisse : j'aurais eu les enthousiasmes de Sténio; je ne me serais pas ennuyé comme Adolphe ; je n'aurais pas hésité comme Oswald... Plus tard, si nous gardons l'étude et le goût de ce travail intérieur qui nous distrait des réalités et des misères matérielles, nous nous plaisons, avant que notre imagination ait perdu tout son feu juvénile, aux œu-

[1] Étude sur la société romaine, par M. Gaston Boissier.

vres et parfois aux rêveries métaphysiques : nous ne voulons pas nous dérober encore au vague attrait de l'idéal et de la conjecture ; mais, au lieu de se contenter de ces chers et fragiles objets auxquels nous avons livré les premiers battements de nos cœurs, nous essayons de dégager nos âmes des étreintes ou des caresses de la passion, pour les convier à se connaître elles-mêmes, comme le but le plus digne de leur effort. Les années s'écoulent ; la maturité arrive : nous nous désabusons alors de tout ce qui n'offre pas à notre pensée une prise certaine et solide, et nous nous rejetons sur les récits et les enseignements de l'histoire. Mais, à mesure que nous avançons et quand survient le déclin de l'âge, l'histoire même ne nous suffit plus ; nous lui reprochons de mêler trop de convention à ses vérités, trop d'aperçus douteux aux événements authentiques ; nous lui en voulons de nous cacher trop souvent ce qui, chez l'homme, est l'homme même, pour ne nous laisser voir que les côtés extérieurs et mensongers qu'il accommode en vue du public. Alors commencent la prépondérance et la vogue des Mémoires, de l'anecdote, des recueils épistolaires, de tout ce qui pique au jeu notre curiosité, de toutes ces menues confidences qui, n étant pas faites pour la publicité, y ajoutent un élément nouveau, plus amusant et plus vif. C'est ainsi que la vieillesse se console, hélas ! de ne plus aimer, de ne plus rêver, et de n'avoir plus confiance ; elle se divertit à voir la vérité par surprise, comme les vieillards surprirent la chaste Suzanne.

Maintenant, appliquez à une génération ou à une so-

ciété ce que nous disons de l'individu ; vous ne vous étonnerez plus du goût tout particulier de notre époque pour les choses qui s'écrivent ou se devinent en marge de la grande et doctorale histoire. Contentons-nous d'un exemple qui nous ramène à notre sujet. Il y a trente ans, nous ne lisions les Lettres de Cicéron que pour savoir si réellement, comme nous l'affirmaient quelques latinistes spirituels, elles étaient aussi charmantes que celles de madame de Sévigné et de Voltaire. Aujourd'hui nous les lisons surtout pour saisir au passage, au courant de cette plume expansive, de cette imagination brillante et mobile, le sens des événements, la physionomie des personnages, les mœurs du temps, l'excuse des faiblesses, le revers de toutes ces médailles romaines, tout cet ensemble tant de fois défiguré par la tradition classique et l'alexandrin de tragédie.

Eh bien, le premier éloge que j'adresserai au livre suffisamment savant, et plus ingénieux encore que savant, de M. Gaston Boissier, c'est qu'il marque excellemment la nuance, le point de transition où l'histoire proprement dite penche et se familiarise du côté des révélations personnelles et des détails pris sur le fait, tout en gardant cette dignité sans laquelle elle risque de glisser jusqu'au scandale et au commérage. M. Boissier nous avertit, en commençant, que nous ne devons pas chercher dans son ouvrage la moindre allusion au temps présent, et on lui donne gain de cause quand on l'a lu ; mais s'il n'y a rien de plus artificiel et de plus puéril que l'étude historique à ricochets, le *transparent*, qui sous des noms ou des

dates antiques, nous invite à regarder nos contemporains, il n'en est pas de même du retour involontaire, irrésistible, parfois consolant, souvent triste, instructif toujours, que nous avons à faire sur notre voisin et sur nous, sur notre propre fonds et sur notre propre expérience, lorsque, lisant un pareil ouvrage, nous sommes tour à tour frappés des ressemblances ou des contrastes. Ceci n'est plus de l'allusion, de la satire à demi voilée, une façon cavalière de changer l'histoire en un bal masqué où le masque sert à dire et force à entendre des épigrammes et des malices. C'est le charme le plus sérieux et le plus vrai de l'étude du passé : c'est par là que le narrateur devient moraliste, et que, nous forçant à rentrer en nous-même, il nous rend le plus grand service qu'un auteur puisse rendre à son prochain.

A tous moments, pendant cette intéressante et piquante lecture, en voyant passer devant moi les acteurs du grand drame romain, dont les traits commençaient à s'estomper un peu dans nos souvenirs, — Cicéron, Atticus, Cælius, Pompée, Caton, Brutus, César, — il m'arrivait de fermer le volume et de me dire : Où sont les similitudes et les différences? Il y a deux mille ans de cela ; le monde a été trois ou quatre fois bouleversé, transformé, dissous, repétri dans le sang et dans les larmes. L'homme n'est-il pas resté le même? ce trait de mœurs, ce détail de caractère ne serait-il pas vrai et explicable aujourd'hui comme il l'était alors, dans les mêmes conflits, pour les mêmes causes?

Lorsque M. Boissier nous peint, à propos de Cicéron et

surtout d'Atticus, ces natures d'artistes, de dilettantes, de lettrés, qu'effrayait ou ennuyait l'idée de se river pour toujours au joug d'un parti politique, d'en accepter les exigences, d'en subir les servitudes et les périls, de paraître préférer des opinions violentes ou vulgaires aux plaisirs délicats de l'esprit, croit-on qu'Atticus et Cicéron aient emporté avec eux ces vénielles faiblesses, corrigées seulement, chez quelques-uns de nos *modernes*, par un mot latin et un sentiment français, le *décorum* et l'honneur ? Dans un tout autre genre, plus près du gynécée que du forum, lorsqu'il nous montre la corruption des mœurs publiques et privées amoindrissant peu à peu la distance qui séparait, dans les beaux jours de la République, la matrone romaine et la courtisane, l'épouse et la femme de plaisir; lorsqu'il nous fait voir des patriciennes spirituelles et galantes, dont Clodia et Cecilia Metella furent les types les plus célèbres, traînant à leur suite un cortége de libertins amoureux, empiétant sur le domaine de Délie ou de Cynthie, et, pour mieux usurper eur prestige, rivalisant avec elles de toilette, de scandales et de folies, comment ne pas songer à nous-mêmes, à l'épisode d'hier, à l'anecdote d'aujourd'hui, à ce bizarre pêle-mêle que nous retrouvons partout, qui défraye le roman et le théâtre, aiguise la verve de nos chroniqueurs, peuple nos promenades et nos champs de course, et amène, dit-on, de si singulières méprises — féminin de mépris — entre le demi-monde et le monde tout entier?

Oui, quelles que soient la majesté du nom romain, la

grandeur des personnages, l'importance des intérêts débattus dans les dernières luttes de la République, j'avoue que ce qui me séduit le plus dans le livre de M. Gaston Boissier, c'est cette tentation continuelle de regarder en moi et autour de moi, tandis qu'il me parle des amis de Cicéron, des ennemis ou des flatteurs de César. Plaisir tout philosophique, très-supérieur à celui que promet une allusion maligne ou une raillerie à deux tranchants, à propos d'un républicain qui se *rattache*, d'un partisan de Pompée qui devient courtisan du vainqueur de Pharsale, ou d'un illustre ambitieux qui se plaint de compter parmi les adorateurs de sa fortune plus de gens tarés que d'honnêtes gens.

Ce plaisir auquel nous initie un homme de talent et d'esprit en prenant pour texte le délicieux recueil des lettres de Cicéron, il est de deux sortes, suivant que l'étude s'applique à la vie publique ou à la vie privée du grand orateur : deux faces d'un même sujet ! C'est là l'unité du livre de M. Boissier, et alors même qu'il pousse à droite ou à gauche quelque piquante reconnaissance, c'est Cicéron au dedans et au dehors, chez lui ou à la tribune, en déshabillé ou sous les plis savants de sa toge, qui nous fait les honneurs de la société de son temps. Commençons par sa vie privée ; ce n'est pas le chapitre le moins curieux de cette curieuse histoire, le moins fécond en réflexions générales ou personnelles d'une date beaucoup moins ancienne que l'an 50 avant Jésus-Christ.

II

Cicéron devrait être le favori et il est presque un des disgraciés de l'histoire. Un admirable génie qui a également excellé dans le plaidoyer et le réquisitoire, dans le discours d'apparat, la harangue politique, l'étude morale, le traité philosophique et le genre épistolaire, un caractère aimable et charmant, des mœurs infiniment plus pures que celles de ses contemporains célèbres, assez de défauts pour ne pas nous écraser de sa vertu, une vie publique dont nous ne saurions condamner les irrésolutions et les faiblesses sans faire le procès de toute une variété de l'espèce humaine, tout cela devrait, semble-t-il, soulever notre enthousiasme, et l'on se borne, en général, à un sentiment beaucoup plus froid. On admire le grand lettré; peu s'en faut qu'on ne le traite de merveilleux rhéteur; rien de plus, et même parfois un léger grain d'ironie, comme si l'on était de l'avis de Voltaire, qui a appelé Cicéron un illustre bavard. D'où vient cette injustice? comment se fait-il que les mêmes hommes, en fonds d'indulgence pour les vices de César, la fausse grandeur de Pompée, les stériles vertus de Brutus et de Caton, soient enclins à regarder Cicéron comme un beau diseur, une superfétation brillante, la cinquième roue du char qui conduit au Capitole les vainqueurs et les vaincus?

Est-ce que nous le rendons solidaire de nos ennuis de collége, des secrètes rancunes dont nous ne pouvons

nous défendre en songeant à nos malheureux efforts pour attraper la période cicéronienne? n'est-ce pas plutôt parce que Cicéron a été, dans son temps, un *juste-milieu*, un éclectique, opinion qui n'a qu'une chance pour obtenir le suffrage de la postérité, c'est de réussir? Or Cicéron n'a pas réussi ; ses tentatives pour former un grand parti de *modérés* en un moment où l'univers était livré aux opinions, aux ambitions ou aux passions extrêmes, ont compromis, par leur insuccès, tout ce qu'il a fait et dit de beau et de bien pour le salut ou la gloire de son pays.

Nous verrons plus tard contre quels obstacles s'est brisée sa bonne volonté politique. Jetons d'abord un regard sur son intérieur ; il ne perd rien à être vu de près, surtout lorsqu'un guide spirituellement bienveillant comme M. Gaston Boissier nous raconte, ses lettres à la main, les épisodes de sa vie privée : finances, ménage, chagrins domestiques, amitiés, joies et douleurs paternelles, relations du maître avec ses esclaves. Malgré ses défauts, son goût de dépense, son habitude de se contredire du jour au lendemain, plus invétérée qu'il ne convient à un avocat et à un homme politique, malgré ses complaisances loquaces pour les hauts faits de sa vie publique, lesquelles rappellent un peu la manière dont Chateaubriand parlait de *sa* guerre d'Espagne, malgré ses grandes ou petites vanités de littérateur et d'artiste, Cicéron est *sympathique*, et l'on peut bien appliquer à un Romain ce mot qui nous vient de l'Italie. On sourit des difficultés qu'il éprouve à mettre ses dépenses d'accord avec ses revenus, du penchant qui l'entraîne, au milieu de ses embarras

d'argent, à bâtir ou à orner ses *villas*, à acheter des tableaux, des statues, des objets d'art. Quand on le voit faire de beaux projets d'économie tout en cédant à sa passion et en laissant ses amis ou son fidèle Tiron se débattre avec ses créanciers, on songe malgré soi à quelques-uns de nos contemporains illustres. Il fut aimé, sincèrement aimé de plusieurs de ses adversaires et même de ses amis. Quant à sa femme Terentia, elle a droit à une mention toute particulière.

Cicéron était sage, ce qui n'est pas un mince mérite au temps de César et de Catulle, de Cythéris et de Clodia. Sa première jeunesse fut protégée contre le dévergondage des mœurs romaines par l'ambition et le travail. Il fut même, pendant fort longtemps, un très-bon mari ; mais Terentia avait un mauvais caractère : « La correspon« dance de Cicéron, nous dit M. Gaston Boissier, ne donne « pas une très-bonne idée de Térentia. Nous nous la figu« rons comme une femme économe et rangée, mais aigre « et désagréable. » Aigre et désagréable ! vous voyez d'ici le ménage : Cicéron, spirituel et bonhomme, fort dépensier, peu blasé, mettant d'abord dans ses relations et sa correspondance avec sa femme assez d'imagination et de tendresse pour suffire au *duo* conjugal et masquer les dissonances : puis il s'aperçoit peu à peu que le *duo* est un monologue, qu'il est seul à se passionner et à écrire des douceurs, que sa revêche moitié oppose toutes les sécheresses du strict nécessaire à ses effusions spirituelles et amoureuses. Il change de ton, il se refroidit ; Terentia reste sans influence sur sa pensée intime et son

esprit : c'est tout au plus s'il lui laisse carte blanche pour certaines opérations financières qui scandalisent même le sceptique et accommodant Atticus. Une fois lancée sur cette voie, Terentia ne s'arrête plus ; après avoir trempé dans des affaires véreuses, elle finit par voler son mari, qui se voit finalement forcé de recourir au divorce ; la dernière taquinerie de Terentia, et la plus longue, a été de vivre cent ans. Mais bien longtemps avant le divorce, Cicéron lui avait retiré cette confiance de l'âme, de l'intelligence et du cœur, richesse inestimable pour l'épouse d'un homme supérieur, quand elle sait l'apprécier ; trésor qui ne s'offre pas deux fois et qui a le droit de se refermer quand il s'est offert. Cette confiance, il la réservait à sa chère fille Tullia, à ses amis, peut-être, dans une gamme plus légère, aux jolies et brillantes pécheresses avec lesquelles il aimait à causer sans conséquence. Ses dernières lettres à Terentia ne sont plus que celles d'un propriétaire à son intendant.

Ce qu'il y a de plus curieux, ce qui achève de donner à Cicéron cette physionomie moderne que je retrouve à chaque page du livre de M. Boissier, c'est que Terentia était dévote. Singulière dévotion, entre le *De Natura rerum* de Lucrèce et le *De Natura deorum* de Cicéron ! Elle consultait les devins et croyait aux prodiges. Cicéron, en homme d'esprit, voulant la paix du ménage, flattait sa manie. « J'ai rejeté, lui écrit-il, de la bile toute pure, et « je me suis senti soulagé, comme si quelque dieu m'avait « servi de médecin. C'est évidemment Apollon et Escu« lape : je vous prie de leur en rendre grâces avec votre

« piété ordinaire. » Ne vous semble-t-il pas, sauf les nuances, entendre un Parisien *libre penseur* encourageant sa femme à persévérer dans ses pratiques pieuses pour mettre à l'abri des intempéries sa tranquillité conjugale?

Mais ici M. Gaston Boissier ne me paraît pas juste envers Cicéron, que son livre, en somme, m'apprend à aimer. Dire d'un homme de cette taille qu'il est incrédule ou sceptique, parce qu'il ne croit pas à Jupiter ou à Junon, ce n'est pas avoir le dernier mot de cette haute et lumineuse intelligence. L'auteur du *Songe de Scipion*, le philosophe platonicien, peut être regardé, sinon comme un précurseur du christianisme, au moins comme un de ces esprits avancés, qui, sur les débris du polythéisme, aspiraient au *Dieu inconnu*. M. Boissier remarque que Cicéron et quelques autres honnêtes gens de son époque traitaient leurs esclaves avec bonté, qu'ils les relevaient de leur abaissement en acceptant à leur égard une sorte d'égalité intellectuelle et morale. N'était-ce pas un pressentiment? et n'est-il pas permis de croire que, dans cette crise suprême où le vieux monde allait périr, un demi-siècle à peine avant la naissance du céleste libérateur, d'heureuses contradictions s'établissaient déjà dans les âmes d'élite entre les abus d'une organisation monstrueuse et les notions immortelles de l'humanité et de la justice? La nuit est profonde et sanglante; mais on aperçoit, du côté de l'orient, une zone de lumière blanchir peu à peu le ciel, un nuage frangé de clartés mystérieuses se détacher sur ce fond noir; il n'est pas éton-

nant que quelques regards, plus perçants que les autres, soient vaguement attirés vers cette aube, pendant qu'une société sans foi, sans cœur et sans frein, s'agite et s'égorge dans les ténèbres. Cette impression, cette image, nous la retrouverons dans l'ensemble de la vie publique de Cicéron, dans l'histoire, politique ou intime, des hommes et des femmes célèbres que M. Gaston Boissier a groupés autour de lui.

III

M. Gaston Boissier nous dit très-justement, sous un air de paradoxe, que l'importance des lettres augmente ou décroît en sens inverse de la facilité et de la promptitude des communications. Tous les Français, principalement les nègres et les gens qui ne savent pas écrire, sont aujourd'hui égaux devant le télégraphe, qui transmettrait avec le même sang-froid, la même précision et le même nombre de mots tarifés, la dépêche d'une marchande de pommes et celle de madame de Sévigné. Du temps de Cicéron, il en était tout autrement; la difficulté, la lenteur, l'irrégularité des occasions et des moyens de correspondance ajoutaient à ses lettres et à celles de ses amis un intérêt extraordinaire. Elles devenaient pour des hommes d'État ou d'esprit, éloignés du centre des affaires, relégués dans un gouvernement de province, atteints parfois de la nostalgie du forum et de la politique active, quelque chose d'analogue à ce que seraient les lettres d'un Parisien

spirituel pour un habitué du boulevard Montmartre, nommé sous-préfet dans une petite ville où il n'y aurait pas de causeur et où les journaux de Paris ne pénétreraient pas. Les journaux ! c'est encore là qu'on peut signaler d'énormes différences entre l'époque de Cicéron et la nôtre. Figurez-vous que, dans ces temps fabuleux non moins qu'historiques, au seuil de l'ère des Césars, les curieux et les frondeurs étaient obligés de se contenter d'une petite gazette officielle, que l'on nommait *Acta diurna*, et qui n'était pas sans quelque parenté avec notre petit ou notre grand *Moniteur*. Il fallait que cette gazette trouvât moyen d'intéresser ses lecteurs sans parler politique, sans se moquer de personne, sans se permettre la moindre velléité d'opposition, sans avoir de l'esprit, et sans réclamer les droits de la liberté menacée ou entamée. En vérité, cette situation de la presse romaine paraît, à présent, si invraisemblable, si monstrueuse, si contraire à toutes nos données actuelles, que, pour nous y faire croire, ce n'est pas trop du témoignage des plus graves historiens.

Quoi qu'il en soit, les lettres de Cicéron n'en étaient que plus intéressantes : au très-vif intérêt de curiosité et d'à-propos qu'y cherchaient ses contemporains, se joint pour nous un enseignement sérieux et familier tout ensemble, une sûre et charmante façon de compléter nos informations sur cette grande époque. M. Gaston Boissier, qui a su, chose fort rare, passer par la province et par le collége sans qu'on en découvre dans ses écrits la plus légère trace, devait être particulièrement attiré vers ce

grenier à sel romain, proche voisin du sel attique... « On a vu, nous dit-il en finissant, par tout ce que je viens d'écrire, combien notre temps ressemble à l'époque dont ces lettres nous entretiennent. » Hélas ! je ne le sais que trop, et c'est ce qui rend son livre aussi embarrassant pour le critique qu'intéressant pour le lecteur.

Afin de simplifier cette partie de ma tâche, je vais diviser en deux groupes les personnages que M. Gaston Boissier a rassemblés autour de Cicéron : ceux qui, d'après certaines traditions de philosophie, d'histoire et de tragédie, valaient mieux que lui, et ceux qui ne le valaient pas et qui sont beaucoup plus faciles à trouver : d'un côté, nous rangerons Caton et Brutus; de l'autre, César, Octave, Antoine, Atticus, Cælius et quelques acteurs secondaires. Il est bien entendu que nous prenons ici comme synonyme du plus ou moins de valeur morale et pratique cette vertu un peu vague qui, chez les derniers partisans de la République romaine, se conciliait d'avance et à perpétuité les hommages de tous les fanatiques du lieu commun, mais qui, aux beaux temps de la République française, les eût fait guillotiner comme aristocrates, et qui aujourd'hui les mènerait droit à la sixième chambre comme usuriers ou aux assises comme assassins. Ceci posé, nous pouvons, sans crainte des licteurs, circuler librement ; aussi librement que M. Gaston Boissier, à qui nous ne rendrions qu'un bien incomplet témoignage, si nous ne disions que, dans son livre, le courtisan est pour le moins aussi invisible que le provincial et le pédant.

Le moment serait mal choisi pour médire de Caton, de Brutus et de Cassius : cependant, tout en acceptant, en glorifiant même, au point de vue romain, ce que les chrétiens ont le droit de traiter de crime ou de vice, — le suicide, l'assassinat, l'usure, le mépris féroce de tout ce qui n'est pas Rome et le Sénat, — on peut se demander si des esprits étroits et durs, qui n'ont rien prévu, rien compris, qui n'ont obéi qu'à leurs préjugés de caste ou à leur passion personnelle, qui ont totalement manqué du sens politique, qui se sont obstinés à exiger de leur temps ce qu'il ne pouvait plus leur donner, qui, enfin, comme dernier malheur, ont servi de types, de modèles, de patrons et de parrains aux scélérats de toutes les démagogies, — si ces esprits méritent d'être éternellement proposés à l'admiration des hommes.

Brutus, entre autres, Brutus, si mal connu des gens superficiels et si spirituellement esquissé par M. Gaston Boissier, n'est pas du tout le Brutus des amplifications de rhétorique, celui de Voltaire, celui qui, à cette question de Jules César :

> Qu'eût fait Brutus alors?...

répond stoïquement :

> Brutus l'eût immolé !

Le fils de Servilie était un métaphysicien, un rêveur ; il préluda par des études philosophiques, spéculatives, à un rôle politique dont il fut, jusqu'à la fin, plus effrayé que séduit. En voyant se dessiner peu à peu dans une

brume shakspearienne cette figure énigmatique, on ne saurait se défendre d'un rapprochement où l'on retrouve, sur un terrain bien différent, les mêmes défauts de jugement et les mêmes erreurs d'optique. Ces hommes qui s'écrièrent : Périsse César plutôt qu'un principe ! ne voyaient pas, ne voulaient pas voir que le principe avait péri avant César, et que sa mort ne servirait qu'à amener d'autres Césars, pires que le premier. Avant de s'armer du classique poignard, ils avaient travaillé, dans l'intérieur de leur pensée, sur un idéal que l'état des mœurs, des esprits, des institutions, rendait inappliquable, et le contraste de cet idéal avec la corruption ou l'abaissement des âmes, les préparait aux mécomptes que payérent des flots de sang et de larmes sans rendre la liberté au monde. De même, les précurseurs de la Révolution française en rêvèrent l'utopie avant d'en subir la réalité : ils dressèrent *a priori*, dans le silence du cabinet, des plans complets de régénération sociale, et se plurent à les tracer d'après un modèle chimérique et des lois morales qu'ils réglaient d'avance à leur guise sans s'inquiéter de savoir si elles pourraient fonctionner. Quand vint le moment de l'action et de l'épreuve, il se trouva que l'humanité et la société remplirent de leurs passions le programme créé pour de purs esprits, et ces disparates s'appelèrent 93, la Terreur, le Directoire, l'Empire.

Ainsi, à dix-neuf siècles de distance, les mêmes causes produisirent les mêmes effets : à Rome comme en France, la société aurait pu maudire ceux qui, pour avoir cru à ses vertus, aggravaient ses misères en émancipant

ses vices. Seulement, les illusions de Brutus et de ses amis regardaient en arrière; celles des métaphysiciens de la Révolution française regardèrent en avant. Les uns furent dupes volontaires d'un passé dont la grandeur cachait à leur orgueil la déchéance de tout ce qui l'avait faite. Les autres furent volontairement trompés par les mirages d'un avenir inconnu qu'ils chargeaient de réaliser leurs songes; ceux-ci crurent ou affectèrent de croire au Sénat, quand il n'y avait plus de Sénat; ceux-là crurent ou prétendirent croire au peuple, quand il n'y avait pas encore de peuple. L'aristocratie moribonde glissa dans le sang comme la démocratie naissante.

Pourquoi cette digression, me direz-vous? Afin qu'on me pardonne si j'avoue que j'admire assez peu Caton et Brutus, et que je leur préfère Cicéron qui n'a pas de ces vertus farouches; Cicéron dont les vanités, les inconséquences et les faiblesses me donnent le secret plaisir de me dire tout bas que je lui ressemblerais un peu, si j'avais écrit la *Milonienne*, le *De Officiis* et les *Tusculanes*. D'ailleurs, bien que M. Gaston Boissier nous ait rendu le vrai Brutus, défiguré par le club et le collége, je suis persuadé que nous n'avons pas le dernier mot de ces hommes étranges qui se débattirent contre une énigme bien plutôt qu'ils ne se dévouèrent à un principe. M. Boissier a remarqué la fièvre de suicide qui s'empara, vers cette époque, de ces âmes condamnées à se démentir ou à mourir. « Depuis Caton, nous dit-il, le suicide devient une contagion, une frénésie. Les vaincus, Juba, Petreius, Scipion, ne connaissent pas d'autre ma-

nière de se sauver du vainqueur. Laterensis se tue de regret, quand il voit son ami Lépide trahir la République. Scapula, qui ne peut plus résister dans Cordoue, fait construire un bûcher et se brûle vivant : lorsque Decimus Brutus, fugitif, hésite à choisir ce remède héroïque, Blasius, son ami, se tue devant lui, pour lui donner l'exemple ; à Philippes, c'est un véritable délire : ceux mêmes qui pouvaient se sauver ne cherchent pas à survivre à leur défaite. Quintilius Varus se revêt des ornements de sa dignité et se fait tuer par un esclave ; Labéon creuse lui-même sa fosse et se tue sur le bord ; le jeune Caton, de peur d'être épargné, jette son casque et crie son nom ; Cassius est impatient et se tue trop tôt ; Brutus clôt la liste par un suicide étonnant de calme et de dignité. »

M. Gaston Boissier a ingénieusement rattaché cette manie de suicide, cette ivresse de mort à la prépondérance que devaient prendre la philosophie et même le lieu commun philosophique, commentés par les esprits d'élite, dans un temps où ils ne croyaient plus aux dieux de l'Olympe, où la religion proprement dite avait cessé d'exister pour les penseurs, où le ciel se dépeuplait pour eux pendant que la terre refusait de se modeler sur leurs vertus et de pratiquer leurs maximes. Est-ce tout pourtant, et ne faut-il voir, dans cette émulation sinistre, que le symptôme d'une disposition morale, surexcitée par des traités de philosophie ? Sans doute, dans le silence des religions mortes, la philosophie, aidée de ses deux auxiliaires, la raison et l'orgueil, était fréquemment appelée

au secours de ces agonies : mais il y avait autre chose, et ce n'est pas pour rien que Brutus s'écriait au moment suprême : « Vertu, tu n'est qu'un mot ! » Ces personnages tragiques sentaient le sol manquer sous leurs pas : amants délaissés de la République, mais, au fond, insoucieux de l'humanité, ils comprenaient vaguement que l'humanité ne voulait plus d'eux, de leur patriotisme étroit, de leur stoïcisme impuissant. Le ciel et la terre cessaient de répondre à leurs interrogations inquiètes, à leurs appels désespérés. On eût dit des hommes groupés autour du sphinx : le sphinx posait l'énigme ; ils en cherchaient vainement le mot, et, faute de l'avoir trouvé, ils tombaient sanglants dans l'abîme. L'énigme devait rester insoluble et meurtrière, jusqu'à ce que l'Œdipe divin apparût pour la résoudre. Alors le suicide change de nom ; il s'appelle le martyre ; il était stérile ; il devient fécond ; il n'avait pas pu sauver une forme de gouvernement ; il sauve le monde.

Avec Cicéron, nous n'avons plus affaire à ces caractères tout d'une pièce. En nous parlant de sa vie publique, M. Gaston Boissier explique fort bien les contradictions et les incohérences qui tenaient à la fois à la nature de son esprit et à sa position personnelle. Homme nouveau, froissé au début par une aristocratie d'autant plus altière que tout allait lui échapper, Cicéron ne pouvait contracter avec elle qu'un mariage de raison ; or ce mariages-là ont toujours leurs inégalités d'humeur. Ne nous lassons pas de redire, pour l'édification de nos démocrates modernes, qu'à Rome, pour être républicain,

il fallait d'abord être aristocrate. Le *républicanisme*, ou, si l'on veut, le patriotisme de Cicéron, était donc sujet à des défaillances dont on ne saurait s'étonner ; car, si une opinion politique se fait avec des principes, elle se fait aussi avec des antécédents et des passions. Artiste plutôt qu'héroïque, ayant auprès de lui, en la personne d'Atticus, un prêcheur de scepticisme et d'accommodements, trop souvent distrait par son dilettantisme pour s'absorber dans les querelles de parti, Cicéron, en définitive, est un de ces hommes qui décorent un pays et un siècle plutôt qu'ils ne dominent un orage et font prévaloir une cause. Ses relations avec César ont inspiré à M. Gaston Boissier un de ses plus piquants chapitres. Leur inimitié datait de loin : je viens de nommer Chateaubriand : il est impossible de ne pas reconnaître certaines ressemblances entre les rapports de Cicéron avec César et ceux de Chateaubriand avec Napoléon. Des deux parts, uu fond d'inimitié radicale, et, avec cela, ces secrètes affinités qui unissent les génies de races diverses, alors même qu'ils travaillent à une œuvre contraire. « Bonaparte, a dit Chateaubriand, Bonaparte, qui aimait la gloire, se laissait prendre à tout ce qui en avait l'air. » — Cicéron, à propos de César, aurait pu en dire autant. Chez lui, le politique haïssait, l'homme de génie aimait presque le vainqueur de Pharsale et l'auteur des *Commentaires*. Parfois les circonstances les rapprochaient, et alors Cicéron apportait à ces réconciliations romaines ou normandes toute sa magnificence oratoire : puis la haine reprenait le dessus, et la verve des invectives contrastait

avec les profusions de l'éloge. Les *Philippiques* furent, dans la carrière de Cicéron, ce qu'a été, dans la vie de Chateaubriand, la formidable brochure de *Bonaparte et les Bourbons;* cette œuvre de colère que le génie désavouerait plus tard, et où crève une poche de fiel.

Les *Philippiques*, on le sait, servirent de prétexte à Antoine pour demander la tête de Cicéron, et à Octave pour la livrer. M. Gaston Boissier s'est montré justement sévère à l'égard de ce personnage problématique, astucieux et faux, qui n'a pas eu même les sincérités du despotisme, et qui, en masquant sous des libertés chimériques et des pseudonymes dérisoires les réalités de la servitude, a perverti le sens du gouvernement, profondément troublé les âmes et préparé toute une longue phase de corruption et de délire. Ceci va nous aider à conclure. On ne nous accusera pas de flatter notre époque ; soyons justes pourtant : qu'était-ce donc que cette société, pour qu'un homme tel que Cicéron pût être immolé par la férocité de l'un, la perfidie de l'autre, la lâcheté d'un troisième, sans que les hommes qui l'ont égorgé ou trahi soient comptés au premier rang des scélérats et abandonnés à l'anathème universel? Quoi ! tant de gloire, tant de génie, et, par comparaison, tant de patriotisme et de vertu, tout cela tué pour le bon plaisir d'un soldat ivrogne et débauché ; et cet acte monstrueux s'accorde si bien avec l'état des esprits, avec l'asmosphère publique, qu'il paraît tout simple, bon à obtenir deux lignes d'un historien ou un regret laconique de l'histoire ! Vous figurez-vous aujourd'hui Cicéron massacré pour avoir servi Pom-

pée au lieu de César! Cicéron lui-même, auquel nous accordons sans marchander des louanges relatives, Atticus à qui nous pardonnons d'avoir été le Philinte de ces guerres civiles où les Alcestes se faisaient bourreaux, rencontreraient-ils, de nos jours, la même indulgence? J'ai trouvé chez Cicéron quelques points de ressemblance avec Chateaubriand : on pourrait aussi lui attribuer certains traits de similitude avec Berryer et avec M. Sauzet... même le goût des calembours ! — Eh bien! comparez aux variations du grand orateur romain l'unité, la dignité, la fidélité de ces trois carrières politiques! Aujourd'hui les vaincus de Pharsale, de Philippes et d'Actium ne se tuent pas : ils vivent pour honorer leur pays et se consacrer aux nobles causes; ils ne faiblissent pas, ils ne changent pas de drapeau; ils gardent leur attitude et offrent l'exemple de la persévérance et du travail. Les vainqueurs ne tuent personne, et ils seraient les premiers à s'indigner ou à éclater de rire, si l'on vantait leur clémence. C'est ainsi que la civilisation chrétienne donne la réplique, même dans un temps d'affaiblissement moral, à la corruption païenne.

Et, parmi les amis de Cicéron, ceux qui ne le valaient pas ! Atticus, l'épicurien! Cælius, le libertin et le *viveur!* Ici je veux, pour finir, évoquer une image poétique qui me mettra plus à l'aise que toute cette gravité romaine. Les plus jolies pages du livre de M. Gaston Boissier sont assurément celles où il nous a montré Cælius, le prince de la jeunesse d'alors, épris et aimé de Clodia, qui lui donnait pour rival ou pour successeur Catulle, et qui pourrait

bien n'être autre que la célèbre Lesbie. C'est Baïa, nous dit M. Boissier, qui fut surtout le théâtre de leurs amours. Le golfe de Baïa! vision enchanteresse, consacrée par un des chefs-d'œuvre de la poésie moderne! Maintenant, par une nuit d'été, sous un ciel ruisselant d'étoiles, voyez-vous, aux deux extrémités de ce golfe, deux barques glissant *sur cette mer où tout s'efface?* L'une est celle de Clodia, de Cælius et de Catulle. Fleurs, poésie, amour, rires, bons mots, parfums, mélodies, rien n'y manque... Je me trompe; quelque chose y manque, et ce quelque chose, c'est l'âme; c'est le lien mystérieux qui unirait ces ivresses à l'idéal, à l'immortel, à l'infini. Ils s'aiment; comment s'aiment-ils? Ce pêle-mêle de l'amour, ce n'est pas l'amour, c'est le plaisir au delà duquel ces muses charmantes, Catulle et Ovide, Properce et Tibulle, ne s'élèveront jamais. Une fois l'heure envolée, la beauté flétrie, les sens rassasiés, les regards éteints, rien, plus rien! La matière reprend ce qu'elle a donné, et tue ce qu'elle a fait vivre.

Dans l'autre barque ils ne sont que deux, une femme et un poëte. Ils ne sont que deux, et il leur semble que, s'ils étaient trois, ils cesseraient d'être. A travers la beauté visible, ils contemplent l'invisible beauté. Ils peuvent lever les yeux au ciel; le ciel ne se fermera pas à l'hymne de leur tendresse; ils peuvent compter les battements de leur cœur : ce cœur avide et prodigue leur donnera, s'ils le veulent, quelque chose de meilleur, de plus durable et de plus vrai que la sensation présente. Leurs ravissements d'un jour ou d'une nuit ne sont que le prélude d'une

éternelle espérance. Si le poëte murmure ces paroles mélancoliques :

> Ainsi tout change, ainsi tout passe,
> Ainsi nous-mêmes nous passons...

celle qu'il aime peut lui répondre, en lui montrant l'autre barque, à demi perdue déjà dans la brume lointaine : Ceux-là passaient pour disparaître, et nous, nous passons pour arriver.

VI

LES RÉFRACTAIRES[1]

Janvier 1866.

Voici un livre fier, douloureux et beau; mais la critique, comme les anciens parlements, conserve, tout en s'inclinant, le droit de remontrance. Le titre même qu'a choisi M Jules Vallès m'autorise à lui dire : Votre ouvrage soulève des questions qu'il ne résout pas ; vos esquisses, traitées de main de maître, font frémir, rêver, penser, pleurer, ou rire de ce rire amer que la comédie accepte ou réclame comme sien ; mais l'ensemble manque d'unité ; la moralité qui s'en dégage laisse l'esprit et la conscience en suspens. Le lecteur, subjugué par le talent de l'écrivain, ne tarde pourtant pas à éprouver une sorte d'inquiétude et de malaise. Que sont, en réalité, ces réfractaires? qui a tort? qui a raison? Le déserteur ou le drapeau? Nous intéresser un peu trop à ces existences

[1] Par M. Jules Vallès.

singulières, n'est-ce pas faire tout bas le procès à la société où elles n'ont pas voulu se classer, et qui a payé leur résistance en misère? était-il permis d'associer dans un même cadre et sous un même titre des personnages que j'appellerai fantastiques, bien qu'ils aient vécu et peut-être vivent encore, et des hommes tels que Gustave Planche, dont le nom ouvre un tout autre ordre d'idées et de souvenirs? peut-on appliquer les mêmes lois, j'allais dire la même toise au réfractaire célèbre et au réfractaire inconnu? Ici et là, où est le coupable? où sont les griefs et les torts? C'est sur ce terrain que je place la discussion; quant à l'œuvre d'art, elle est excellente.

On n'a pas oublié l'effet que produisit, il y a huit mois, la publication des *Irréguliers*, que nous retrouvons dans ce volume, à la meilleure page. Fontan-Crusoé, Poupelin, dit *mes Papiers*, M. Chaque, l'ancien Pallicare, trois physionomies diversement originales, étonnèrent Paris, ce Paris du journalisme et du boulevard, qui ne s'étonne de rien. On sentait que ces invraisemblables étaient vrais. L'auteur ne les inventait pas; il les faisait poser devant nous dans toute la vérité familière de leurs attitudes et de leurs traits. Mais, quelle que fût la vigueur de son crayon, si habile qu'il fût à aiguiser l'une par l'autre la réalité et la fantaisie, si vif que fût le relief de ces curieuses figures, il ne dépendait pas de M. Jules Vallès qu'elles prissent assez de consistance pour amener une conclusion ou suggérer une moralité quelconque. La société, le monde n'ont rien ou presque rien à débattre avec elles.

Elles vivent, soit; mais de pareilles vies sont essentiellement légendaires; même appuyée sur des faits, leur histoire flotte dans le vide et tient du conte fantastique. Ce sont des phénomènes, rien de moins, rien de plus, et l'on ne raisonne pas d'après des phénomènes. Qu'il y ait de la littérature dans la tête de Fontan-Crusoé, de la politique dans le cerveau de Poupelin, de l'aventure sous ce nourrissant chapeau de Chaque le Pallicare dont la coiffe renferme des sardines et du riz au lait; tous trois, fort différents d'ailleurs, se ressemblent sur un point : ils ont un grain de folie; folie plus sympathique chez Fontan, plus plaisante chez Poupelin, plus remuante chez le Pallicare. Dès lors, que pouvait faire pour eux la société? que pouvait-elle leur offrir? une pension? ils l'auraient mangée dès le premier mois; une place? ils ne l'auraient pas gardée quinze jours; un travail régulier? ils s'y seraient vite dérobés; un numéro dans un hôpital? Hélas! oui, mais cette pensée serre le cœur.

Ils n'ont pas de talent; leurs aptitudes se perdent dans une brume crépusculaire qui déroute la pitié la plus active; leur seule supériorité consiste à vivre dans des conditions si anormales, si cruelles, si impossibles, que les hommes ordinaires y trouveraient ou leur préféreraient la mort. Supposez la loi faite par un Fénelon, un Vincent de Paul imprégnés des idées modernes et même enclins à secourir, à aimer la bohème; changez le législateur en père; l'embarras ne sera pas moindre. Comment remplir un vase fêlé qui *fuit* de toutes parts? comment nourrir, occuper, chauffer, habiller, loger, ce qui

s'obstine à rester synonyme de faim, de froid, de désœuvrement, de vagabondage et de débraillé? Un père peut-il déshériter ses enfants laborieux au profit des inutiles? La vie est une loterie, d'accord; mais il n'y a qu'Arlequin, dans je ne sais plus quelle vieille comédie, qui croie avoir des chances de gagner à la loterie sans y avoir mis.

M. Jules Vallès a sans doute prévu l'objection : il n'y a pas une fausse note dans son chapitre des *irréguliers*, et j'appellerais fausse note tout ce qui ressemblerait à une déclamation ou même à une plainte : ses portraits sont *parlants*; c'est à nous de deviner ce qu'ils nous disent; l'auteur ne nous le dit pas, et il fait bien; il se contente d'être réel, net, inflexible, tout en muscles, en nerfs et en saillies, tour à tour sinistre et comique; et, ce qui ne gâte rien, d'écrire d'un style naturel qui n'abuse pas de l'image et ne donne pas de distractions à l'idée. Il s'affirme et il affirme ses originaux avec un mélange de sang-froid et d'émotion contenue, qui ajoute à l'effet du tableau.

Mais en plaçant ce chapitre dans un livre, en cherchant pour ce livre d'autres matériaux et d'autres sujets, il agrandit la question et donne prise à la controverse. Dans cette galerie bizarre où je n'aurais à constater que le talent du peintre et un groupe de toiles parfaitement réussies, si je n'y voyais que Fontan-Crusoé, Poupelin, Chaque le Pallicare ou le Bachelier-géant, nouvelle figure non moins saillante que ses voisines, je rencontre un homme que j'ai connu, qui a occupé une place dans la critique contemporaine, Gustave Planche. Aussitôt se

rompt l'unité du livre ; le sujet se divise en deux parts bien distinctes, qui inspirent des réflexions fort différentes.

J'ai dit ce que je pensais de cette première phalange des irréguliers ou des réfractaires, les inutiles, les maniaques, les enfants trouvés ou perdus de cette vie de hasard ; lesquels, trompés par une vocation fausse, prenant pour la terre promise le mirage de leur orgueil, poursuivant dans la nuit les feux follets qui égarent leur imagination et leur rêverie, finissent par tomber dans le gouffre, et font naufrage avant d'avoir navigué. Ceux-là n'ont pas même de quoi être oubliés : ils sont ignorés ; c'est à peine si la croix de bois noir élève un moment leur nom à quelques centimètres au-dessus de la fosse commune. Ils offrent une variété de nos maladies morales ; ils n'ont droit qu'à la dose de pitié qu'excitent les douleurs humaines, à la curiosité qu'éveillent les bizarreries de la nature. Pour qu'ils sortent de la foule, pour que le public apprenne leur nom, il faut que, comme Fontan, Poupelin et le Pallicare, ils se trouvent sur le passage d'un homme de talent qui, alléché par cette friandise, comprenant qu'il y a là un régal pour notre goût blasé, les arrête, s'empare d'eux comme Molière s'emparait de son bien, et fasse de leurs portraits quelque chose de plus vivant, de plus curieux peut-être que leurs figures.

Maintenant, voici Gustave Planche. Il faut changer de ton, et, pour généraliser la question, je suis tenté de ne pas le laisser seul dans sa niche, de lui adjoindre quel-

ques noms aimés, quelques charmants esprits qui ont été, eux aussi, à leurs moments et à leur guise, des irréguliers ou des réfractaires : Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Henry Mürger...

Peut-être M. Jules Vallès a-t-il l'heureux défaut d'être trop jeune pour avoir bien connu Gustave Planche. Un écrivain de notre génération pourrait seul, je crois, donner une exacte idée de ce type étrange, sauf une petite difficulté qui a aussi sa valeur : c'est que presque tous ses contemporains, auteurs ou artistes, ont échangé quelques escarmouches avec le formidable critique, et peuvent lui garder un fond de rancune. Je vais pourtant essayer d'être aussi impartial que si, sous le mélodieux nom de Théodule, je n'avais pas fait ma partie de grande ou de petite flûte dans le fameux trio, le fameux article dont parle M. Vallès, et qui provoqua, nous dit-il, les lettres de MM. Janin et Cuvillier-Fleury.

Gustave Planche, *retour d'Italie*, ne fut plus du tout le même homme que nous avions vu, de 1831 à 1840, figurer au premier rang des écrivains fondateurs de la *Revue des Deux Mondes*, y personnifier la critique pendant qu'Alfred de Musset y installait la poésie et George Sand le roman, et écrire ces beaux articles : *Adolphe*, *Volupté*, *les Haines littéraires*, *les Royautés littéraires*, *les Amitiés littéraires*, que nous acceptions comme des manifestes. Dans sa seconde phase, qui va de 1846 à la veille de sa mort, il s'alourdit, se répète et ne garde plus de son ancienne manière que l'aplomb magistral, la dignité du style, la rigueur didactique des formules, et, pour em-

ployer un vieux mot qui n'aura bientôt plus de sens, — l'autorité. Cette autorité, que rien ne remplace, même le talent, il la devait premièrement à l'indépendance de son caractère, à la sincérité de ses convictions, à son désintéressement admirable, à son intégrité proverbiale; secondement, à cette circonstance heureuse, que, au moment où commença son déclin, la *Revue des Deux Mondes* ne cessa pas de s'accroître en richesse, en surface et en puissance, qu'il put profiter de cet accroissement, et que, dans cette maison agrandie, il resta ce qu'il avait été dans le modeste logis des premiers jours : un oracle, ou plutôt l'oracle.

Il n'en fallait pas davantage, à mesure que paraissaient ses articles, pour masquer le déclin et sauver les apparences; mais aujourd'hui, neuf ans après sa mort, ce déclin est visible pour quiconque essaye de relire le Gustave Planche de 1846 à 1857 : le pédantisme de l'affirmation ne suffit plus à cacher le vide absolu de l'idée; cette prose charrie; encore un peu, elle serait prise comme la Seine en hiver. Les phrases se succèdent, grises et monotones comme des wagons de marchandises sur un chemin de fer, avec cette différence que les wagons contiennent quelque chose et avancent, tandis que les phrases ne contiennent rien et n'avancent pas. L'âme qui vivifiait cette critique a disparu; la forme n'est plus qu'un simulacre sur lequel s'ajuste tant bien que mal la draperie d'autrefois. Le lion malade n'eut, à cette époque, que deux réveils : cet article sur *les Mœurs et les devoirs de la critique*, où Gustave Planche fut très-bien inspiré par

sa mauvaise humeur ; et l'article sur les *Contemplations*, où l'ancien Zoïle de Victor Hugo, comme on l'avait appelé, s'élevait au-dessus des petites passions personnelles, et parlait un noble langage.

Oui, la décadence fut incontestable, et le voyage en Italie, où cette forte intelligence aurait dû se retremper, servit, au contraire, de date à la période décroissante. Comment? pourquoi? En 1846, Gustave Planche avait quarante ans à peine ; l'âge mûr pour un poëte ; la jeunesse pour un critique. Il avait ses grandes et petites entrées dans quelques intérieurs d'artistes ou d'écrivains, dont l'hospitalité cordiale et charmante ne pouvait effaroucher sa sauvage indépendance. Sa *copie* était non-seulement admise d'emblée, privilége fort rare! mais désirée, attendue, sollicitée à la *Revue des Deux Mondes*. Peu s'en fallait que ses jugements n'eussent force de loi, — « Qu'en dit Planche? qu'en pense Planche? » J'ai bien souvent entendu ce propos pendant une exposition de peinture, à l'apparition d'un livre ou après une première représentation. Il semblait donc que ce moment dût être pour lui l'heure décisive, éclatante, qui achève de consacrer un nom célèbre, féconde et multiplie les ressources du talent, force un auteur de se surpasser pour être au niveau de son succès, faire taire ses ennemis, et rester maître de son auditoire. Eh bien, non : ce fut en ce moment même, que nous vîmes Gustave Planche s'arrêter, rétrograder et descendre. Encore une fois, pourquoi cette anomalie? Ceci nous ramène à notre sujet.

M. Jules Vallès, abordant cette vie intime à laquelle on

peut toucher sans crainte, — car enfin la mort, impuissante à laver les souillures d'une conscience, lave les taches d'un habit,— a, selon moi, et, si j'en crois mes propres souvenirs, exagéré quelques détails; il en a atténué quelques autres : « La misère était là, dit-il, une misère triste, affreuse, inflexible. » — Oui, mais comment y était-elle? Gustave Planche, si j'ai été bien renseigné, avait hérité d'un patrimoine de quarante à cinquante mille francs. Nous dire qu'il put et dut, pendant ses cinq ans de séjour en Italie, dépenser, non pas le revenu, mais le capital de cet héritage, ajouter qu'il donna ainsi une preuve de son dévouement à l'art et au beau, c'est s'exposer à rencontrer bien des incrédules. En outre, du moment que l'on est connu, lu, presque célèbre, bien posé dans un journal ou dans un recueil influent, la misère littéraire n'est plus possible, ou, si elle existe, c'est qu'elle mérite d'autres noms; désordre, imprévoyance, que sais-je? goût du superflu aux dépens du nécessaire, défaut d'équilibre entre les facultés morales, refus de régler sa vie d'après des conditions qui assurent le libre exercice du corps et de l'esprit. Ce refus persistant, M. Jules Vallès y songeait sans doute, quand il a rangé *a priori* Gustave Planche parmi les réfractaires.

Tout cela, quoi qu'en puissent dire la vanité des uns, l'indulgence des autres, la sympathie de tous, c'est une maladie; une maladie d'âme, comme il y a des maladies de foie et de poitrine; un mal caché, insaisissable, incurable, délétère, qui, chez Gustave Planche, s'associait

à d'éminentes qualités de critique, comme il s'alliait, chez Alfred de Musset, Gérard de Nerval et Mürger, à toutes les grâces de l'imagination et de la fantaisie. Est-ce à dire que l'on doive condamner ou flétrir ces êtres d'élite ou d'exception, privilégiés de l'intelligence, victimes de leur privilége? A Dieu ne plaise ! Bien différents de ceux que M. Guizot a appelés les malfaiteurs de la pensée moderne, ceux-là ne sont coupables qu'envers eux-mêmes. Qu'on y prenne garde pourtant ! Par cela même qu'on les admire, qu'on les plaint, qu'on les aime, qu'on trouve dans leurs œuvres un charme particulier, on a le droit d'être sévère; on a le droit de remarquer que les hommes de talent qui se livrent à cette espèce de suicide, en ayant l'air de ne faire tort qu'à eux seuls, font tort aux autres et de deux façons ; d'abord ils altèrent et peu à peu détruisent ce don rare et divin du talent ou du génie, qui est à eux, mais qui est aussi à nous, où nous pouvons sans cesse réclamer notre part, la part des pauvres dans les millions du riche : ils éteignent le mystérieux foyer qui brûlait en eux et rayonnait sur une foule d'amis inconnus pour leur apporter une consolation, un enseignement, un plaisir. Ensuite, ce qui est plus grave, ils créent un exemple, j'allais dire une école. Plus ils sont poétiques, autorisés ou séduisants, plus ils accréditent cette fatale formule de *désordre et génie*, qu'adoptent à l'envi des milliers d'imitateurs, persuadés qu'ils démontrent leur génie en affichant leur désordre. Nostalgie de désertion, pareille à celle qu'éprouvaient les soldats suisses en entendant le ranz des vaches ! épidémie morale qui a fait,

de nos jours, bien des victimes et qui ne doit pas rencontrer de complaisants!

A cette tragédie de la misère chez des écrivains éminents, je pourrais ajouter la petite pièce : je pourrais, à propos de cette *sordidité,* — tranchons le mot, — de cette *malpropreté* de Gustave Planche, dont parle Jules Vallès, et qu'il regarde comme exagérée par les mauvais plaisants, raconter, non pas les anecdotes qui ont couru dans les ateliers et les coulisses, mais des épisodes dont j'ai été témoin, entre autres, une réunion à la campagne, aux environs de Paris, où il y avait quelques hommes d'esprit, quelques gracieuses femmes. On allait se mettre à tab e; nous étions tous de belle humeur et de bel appétit. Tout à coup voilà Gustave Planche qui tombe des nues, comme un aérolithe habillé par Chodruc-Duclos : non, jamais je n'ai rien vu de pareil! On n'eut plus faim, et il n'y eut d'égal à la consternation des belles dames que l'imperturbable sérénité du grand critique.

Mais à quoi bon? Ce sont là de menus détails dont on s'amuse un moment. Encore une fois, lorsqu'il s'agit d'un mort, d'un honnête homme, d'un homme de talent, on perd le droit et l'envie de rire. Tout ce que je voulais rappeler, c'est que les réfractaires célèbres ou seulement connus, tels que Gustave Planche, Gérard de Nerval, Alfred de Musset, Henry Mürger, Privat d'Anglemont, Guichardet, etc., etc., pouvaient défrayer un volume entier, volume que M. Jules Vallès était parfaitement capable d'écrire, et qui eût été, pour ainsi dire, la médaille dont il nous a montré le revers. Ce que je voulais constater, à

propos des réfractaires inconnus, obscurs, insensés, douloureusement grotesques, dont il nous a donné de si amusantes et de si poignantes esquisses, c'est que, dans cette galerie curieuse, je veux voir des toiles et point de tribune, restriction importante sans laquelle j'aurais moins de plaisir à louer l'artiste et l'œuvre. Accuser de ces souffrances et de ces misères la société et le monde, c'est exactement comme si l'on accusait les médecins de ne pas guérir les goutteux et les phthisiques, comme si l'on reprochait aux chirurgiens de ne pouvoir rendre les jambes et les bras qu'ils coupent. Regardons avec une curiosité compatissante les originaux, les irréguliers, les *réfractaires* de M. Jules Vallès ; mais, en sortant, saluons avec respect le soldat, l'ouvrier, le travailleur, l'homme utile, celui qui ne sacrifie pas le devoir réel, la loi sociale et morale, aux rêves d'un cerveau malade, aux mensonges d'une vocation fausse ou aux chimères de l'orgueil.

VII

M. EDMOND ABOUT[1]

Janvier 1866.

Ce qu'il y a de plus remarquable chez M. Edmond About, ce n'est pas le talent, ce n'est pas même l'esprit: c'est la dextérité. Assurément, si l'on disait à de pauvres gens naïfs comme vous et moi : Vous allez faire un roman, qui paraîtra d'abord dans le petit *Moniteur*, et qui doit être, plus tard, l'enfant gâté de l'estampille et des gares. Attention! souvenez-vous que la religion catholique est au premier rang des cultes reconnus par l'État: n'oubliez pas que l'excitation à la haine et au mépris contre telle ou telle classe de citoyens est rigoureusement interdite; ne perdez pas de vue que vous ne devez pas effaroucher les wagons de première classe, ni même les compartiments réservés aux dames : y êtes-vous? Bien. Maintenant, tâchez de persifler agréablement la noblesse,

[1] *La Vieille Roche*.

de vous moquer des ordres religieux, de créer, s'il vous plaît, un personnage proche parent du Rodin d'Eugène Sue; le Rodin des familles! — de laisser entendre que tels ou tels couvents, sous le pseudonyme de Thaborites, abritent des notaires ou des confiseurs en faillite: que la *Congrégation*, tant de fois signalée par les libéraux de la Restauration, existe encore plus vivante et plus influente que jamais; qu'elle tient sous son joug le faubourg Saint-Germain et ses succursales de province; que les sociétés pieuses et charitables lui servent à étendre partout ses filets et à grossir sans cesse son trésor; qu'elle dispose de plus de millions que n'en possèdent les Rothschild et les Pereire; qu'il dépend d'elle de prendre dans une soupente un commis de librairie lyonnaise, et d'en faire un Machiavel à l'eau bénite, plus puissant qu'un ministre des finances; que la dévotion conduit tout droit une femme à sa perte, pourvu que le séducteur sache en jouer; qu'enfin la morale indépendante, dont les professeurs et les disciples s'exposent à des punitions exemplaires, pourrait bien être un guide plus sûr, une meilleure garantie d'honnêteté et de vertu que les croyances religieuses. Dites tout cela, mais d'une certaine façon qui ne vous brouille avec aucune des puissances que redoutait ou que bravait Figaro; — pincez à gauche, égratignez à droite, ayez de l'onguent tout prêt pour les égratignures; multipliez les correctifs à côté des hardiesses; placez un paratonnerre entre chaque éclair; ne permettez pas à vos témérités de voyager sans passe-port; que l'accompagnement soit benin quand les paroles seront trop vives;

faites le bon apôtre en taquinant le confesseur; amusez le tapis; cuisinez ce mélange d'excitants et d'émollients; un filet de vinaigre, un morceau de sucre, servez chaud, et le tour est fait... Encore une fois, si l'on nous imposait ce programme, nous serions saisis d'épouvante et nous répondrions en chœur : A l'impossible nul n'est tenu!

Eh bien, l'auteur de la *Vieille Roche* a résolu ces difficultés insolubles avec autant d'adresse que de bonheur. Mais entendons-nous, il s'agit ici du bonheur qui fait les tours de force, et nullement de celui qui fait les chefs-d'œuvre. C'est pourquoi il nous semble superflu de combattre M. Edmond About à coups de goupillon, de plaider contre lui la cause monarchique, aristocratique ou *cléricale* qu'il attaque avec toutes sortes de malices et de gentillesses sournoises. A quoi bon? que gagnerais-je à prouver que je pense autrement que M. About sur toutes les questions qu'il effleure de sa plume spirituelle? Je n'apprendrais rien aux lecteurs qu'il amuse, et j'en serais pour mes frais de catéchisme et de morale dépendante. Mais rester dans les limites de la critique littéraire, montrer où toutes ces finesses conduisent un bel esprit qui aurait pu mieux faire; calculer ce que lui coûtent ces succès faciles et ces prouesses d'escamoteur au point de vue de l'originalité, de la logique des caractères, de la vérité, de la passion, de la vie; le plaindre de n'être plus qu'un agréable improvisateur, lui qui pouvait être un écrivain, et de ne nous donner que des variations brillantes au lieu d'une symphonie, voilà qui nous met plus à l'aise et nous dispense du rôle de prêcheur. Une courte

analyse de ce très-long roman en dira plus là-dessus que nos meilleurs sermons.

Le baron Lambert de Saint-Génin est un jeune Lyonnais de *la vieille roche;* brave garçon, plein de cœur, vulgaire de façons et d'allures, ruiné aux trois quarts, gai convive, buveur et chasseur intrépide. On lui cherche une riche héritière, dont la dot plébéienne aura l'honneur de réparer les brèches de sa fortune et de payer ses créanciers. La voilà trouvée : c'est la jolie Valentine Barbot, élève du Sacré-Cœur, nièce d'un certain M. Fafiaux, avec qui je ne vous conseille pas de jouer au plus fin ni au plus fort; car M. Fafiaux, avec sa souquenille râpée et sa figure chafouine, est le *Deus ex machina* qui va faire danser toutes ces marionnettes blasonnées et armoriées. Pour éblouir la nièce et l'oncle, on invite au château des Saint-Génin leurs parents et alliés; nous assistons à un défilé de nobles personnages des deux sexes, qui ne brillent pas précisément par la nouveauté. L'inévitable vieille duchesse du Haut-Mont, dont les galanteries folichonnes firent autrefois jaser la ville et la cour; son frère, le grand marquis de Lanrose, gentilhomme unique, dont les perfections servent à faire mieux ressortir le ridicule de tous les autres; prodigieux quinquagénaire qui rendrait des points aux jeunes gandins : maître, modèle et idole du Jockey-Club; musicien, orateur, homme d'État, peintre, poëte, centaure; héros des grandes guerres de l'Empire, des belles aurores de la Restauration, des haies de la dernière Vendée, des boudoirs de toutes les époques et de tous les régimes; un Achille

vulnérable, mais pas, comme Achille, au talon ! Marié deux fois, ses infortunes conjugales servent de prologue et d'épilogue au roman de *la Vieille Roche*.

Les premières nous expliquent ou nous permettent de deviner pourquoi le comte Adhémar de Lanrose ressemble si peu à son noble père ; les dernières ne seront pas les moins édifiantes.

Le marquis a épousé en secondes noces une jeune personne de bonne naissance, pauvre comme Job, Éliane de Batéjins. Elle est devenue une des plus illustres dévotes du faubourg Saint-Germain. Le comte Adhémar a fait un mariage d'argent ; homme d'affaires dans l'âme, il spécule et agiote sur les écus, fort mal acquis, de son beau-père Gilot, pendant qu'Yolande Gilot, comtesse de Lanrose, figure parmi les élégantes à outrance qui défrayent les caricatures de fin de semaine et les *revues* de fin d'année.

Laissons là sept ou huit comparses sur lesquels s'escrime la verve épigrammatique de M. About, et essayons d'entrer dans le drame. Les grands parents n'avaient pas prévu que cette petite Valentine Barbot, nièce Fafiaux, posséderait, outre ses millions, un charmant esprit, une imagination vive, une curiosité de fille d'Ève et un grand fond de dispositions romanesques. Honnête, *bon enfant*, mais gauche et peu raffiné, Lambert de Saint-Génin ne réussit pas à se faire aimer. Il a le cœur sur la main : par malheur, cette main est une poigne. Valentine rêve le prince charmant ; or ce prince charmant existe en la personne du comte Gontran de Mably, parent et ami de Lambert, héros de roman détenu à Clichy. M. About a

décrit assez finement ce travail intérieur, que Stendahl appelle *cristallisation*, et qui prépare Valentine à se passionner pour Gontran avant de le connaître. Cette passion, le brave Lambert la devine ; lorsque Gontran, délivré de la griffe des huissiers par l'intervention mystérieuse du grand marquis de Lanrose, arrive enfin pour être témoin du mariage de son cousin, lorsqu'il n'y a plus qu'à signer le contrat et à étiqueter les merveilles du trousseau et de la corbeille, coup de théâtre : Lambert se récuse, place les doigts tremblants de Valentine dans la main gantée du beau Gontran, reçoit pour sa peine les malédictions de l'oncle Fafiaux et un gros soufflet de la baronne douairière de Saint-Génin, née Canigot : puis, la larme à l'œil, le sourire aux lèvres, il accomplit héroïquement son sacrifice. Le mari imprévu ! ainsi finit le premier acte de cette trilogie.

Maintenant, voici Gontran et Valentine à Paris : la lune de miel n'est pas tout à fait aussi brillante qu'on pourrait le croire. Gontran garde obstinément vis-à-vis de sa charmante femme cette attitude de réserve quelque peu dédaigneuse que les mauvais sujets émérites prennent pour de la prudence quand ils se trouvent en présence d'une innocente pensionnaire devenue leur femme légitime. Valentine avait rêvé le paradis, et on ne lui offre que le bois de Boulogne. Elle commence un léger bâillement conjugal, qui va s'achever sur la plage, aux bains de mer de Carville. Ce sont là ses vacances, les vacances de la comtesse ; vacances tapageuses, élégantes, agitées, compromettantes, où l'élève du Sacré-Cœur, la nièce du

vertueux Fafiaux, à force de réussir dans son rôle de femme à la mode, de rivaliser de toilette et de folie avec Yolande Gilot de Lanrose, d'écouter les joyeux et galants propos de l'irrésistible Odoacre de Bourgalys, finit par mettre en branle tous les grelots de la médisance, par amener des scènes de duel et de balcon, et par livrer, sinon sa vertu, au moins un lambeau de sa bonne renommée aux commérages des oisifs et des courriéristes, aux malices de ses rivales, à toutes les giboulées d'un scandale public.

Pendant ce temps, que font les autres personnages? Lambert, redevenu sottement amoureux de celle qu'il aurait pu épouser et qu'il abandonna à Gontran, prend en main la cause des bonnes mœurs et se bat bruyamment avec Bourgalys. Le comte Adhémar de Lanrose, de concert avec le capitaine Castafigue, — un Marseillais vivant de la desserte de Méry, — entame et poursuit une énorme affaire qui décuple provisoirement ses millions, le fait propriétaire ou vice-roi d'un gros morceau de l'Afrique et le jette à la fois sur les côtes du Humbé et sur les récifs les moins littéraires du roman-feuilleton. Machiavel — Tartuffe — Rodin — Prudhomme — Moëssard — Fafiaux, associé aux Thaborites qui distillent une liqueur stomachique et un poison clérical, continue ses effets de sacristie et de sape souterraine, qui le font ressembler de plus en plus à une taupe dans un bénitier. Gontran... ! Ici va s'ouvrir le troisième acte de la trilogie, sous le titre du *Marquis de Lanrose*.

Gontran, resté à Paris pendant les orageuses va-

cances de sa femme, y emploie bien son temps. Il se souvient qu'il a jadis aimé la pauvre et fière Éliane de Batéjins; que, sous prétexte qu'il était jeune, ne possédait plus que deux millions et ne *pratiquait* pas, elle lui a préféré le marquis de Lanrose; que, depuis lors, elle s'est élevée à la plus haute dévotion; qu'elle a trente-six ans, et que le moment est venu d'avoir le dernier mot de cette altière vertu. Hélas! ce dernier mot ne se fait pas attendre. Nous assistons à une de ces scènes de séduction qui n'ont guère traîné que dans une centaine de romans. Celle-ci serait vulgaire, et ne nous offrirait que la pâle copie d'un Valmont gêné par l'estampille, si l'auteur ne l'avait relevée à l'aide d'un assaisonnement particulier. C'est en voulant sauver Gontran, qu'Éliane se perd : c'est pour faire de lui un chrétien qu'elle devient une pécheresse. Il déguise en catéchisme un vieil exemplaire des *Liaisons dangereuses*, et ajuste ses piéges derrière les piliers d'une église. Cette manière de faire du confessionnal un vestibule du boudoir, et de Lovelace un catéchumène, soulève une foule de réflexions dont je m'abstiens. Je me borne à l'analyse.

Ces tristes et coupables amours durent peu. Le marquis de Lanrose, qu'avertit jour par jour une espionne gagée par Basile Fafiaux, ne tarde pas à acquérir une douloureuse certitude; il se bat sans colère; il est blessé : Gontran apprend que Valentine s'est compromise aux bains de Carville. Il est, en outre, enveloppé dans le désastre d'Adhémar de Lanrose, à qui il avait confié toute sa fortune, et dont la colonie africaine et française est rui-

née au profit de la perfide Albion par les émissaires de Fafiaux de la Mulotière. Ainsi s'accomplit la prédiction sinistre qui terminait le second volume. « Dieu, avait dit Fafiaux, punira les deux Lanrose, le père dans son honneur et le fils dans son argent ! »

Mais il nous faut un épilogue consolant après ces catastrophes : lorsque Fafiaux aprend qu'en ruinant Adhémar il a mis Gontran sur la paille, qu'en déshonorant Éliane, il a désolé Valentine, le chat-tigre se change immédiatement en *bénisseur ;* il réconcilie sa nièce et son neveu ; il avance à Gontran des fonds à l'aide desquels le brillant oisif deviendra un homme utile. Les dernières pages nous montrent le comte de Mably, le roi de la mode, l'homme à bonnes fortunes, heureusement métamorphosé. Il exploite une papeterie dans le voisinage de Grenoble : il a trois enfants en attendant mieux ; Valentine est rayonnante ; Gontran corrigé, converti, candidat à la députation, chevalier de la Légion d'honneur, bon père, bon époux, papetier modèle, plus fier de ses papiers que de ses parchemins, répare et regagne par le travail tout ce qu'il a compromis et perdu par le désœuvrement. Ce dénouement utilitaire suffirait à frapper de glace un roman plus chaud que la *Vieille Roche.*

Quand j'aurai dit que ce roman, dont les aventures pouvaient se raconter en deux centss pages et qui en a près de quinze cents, n'est pas ennuyeux, j'en aurai signalé le principal mérite. M. Edmond About cause ou babille avec beaucoup d'esprit, et, pourvu que l'on se contente d'un amusement sans conséquence, on lui sait gré

de faire de ses personnages des prétextes à causeries. Mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit vite qu'ils ont un défaut capital; ils n'ont pas vécu; ils ne vivent pas. On dirait que l'auteur, au lieu de créer des êtres réels et vrais, tire de sa poche des figures parfaitement imitées, et nous les présente après les avoir dressées à parler son langage et à pratiquer ses leçons. De là ce caractère factice, artificiel, convenu, calculé, qui ôte aux sentiments leur fraîcheur, aux fautes leur excuse, aux passions leur sincérité. Bons ou mauvais, respectables ou ridicules, tous ses acteurs se conduisent d'après un programme rédigé d'avance entre une séance du conseil municipal de Saverne et un article de l'*Opinion nationale*. M. Edmond About les pousse, les retient, les échauffe, les refroidit, les excite, les modère, les noircit, les blanchit tour à tour, selon les besoins de sa cause, et non pas en vertu de cette logique des passions, qui est la véritable loi du roman. Son esprit très-vif, souvent très-brillant, mais radicalement bourgeois, procède par réductions et par dissolvants. C'est de biais qu'il attaque les hommes et les choses qui lui déplaisent, et ses attaques y perdent cette spontanéité et cette ardeur qui rehaussent la partialité et ennoblissent l'injustice. Il ne démolit pas, il pulvérise ; ceux qu'il blesse croient sentir, en le lisant, non pas le choc d'une arme, mais le contact d'une torpille. Le sens moral, poétique, chevaleresque, s'engourdit au frottement de cette main familièrement railleuse. La religion, la royauté, la noblesse, la charité, les belles et saintes causes, ne sont pas positivement montrées sous

un jour odieux; mais on les passe au crible, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien ou presque rien. Elles descendent à l'état de miniatures ou de semblants, de caricatures ou de simulacres. L'écrivain joue avec votre lorgnette sans avoir l'air d'y toucher, et vous fait voir par le petit bout ce que vous regardiez par le grand.

Il n'a garde de vous déclarer, par exemple, que la noblesse est haïssable, ridicule ou méprisable; mais il vous dit à l'oreille que, presque tous les beaux noms étant portés, après des substitutions innombrables, par des gens qui n'y ont aucun droit réel, la noblesse n'est plus qu'une fiction ou une ombre. Il ajoute qu'*un tel* ne pouvait douter de la haute naissance de son grand-père, puisque celui-ci avait vaillamment servi *contre la patrie* dans l'armée de l'émigration. Et la religion! on ne la signale pas à notre haine : c'est malsain, elle devient un élégant joujou, un objet de luxe à l'usage des grandes dames de la rue de Varennes, une jolie boîte à double fond; le fond de la galanterie et celui des bonnes œuvres. La piété entre par une porte; l'intrigue et l'adultère sortent par l'autre. Don Juan se fait sacristain et glisse ses billets doux dans le tronc des pauvres. Les belles patriciennes qui visitent les grabats et les mansardes sont à peu près sûres d'encourager la fainéantise. Philippe II et le duc d'Albe, à la suite d'un certain nombre d'*avatars*, se retrouvent sous la redingote d'un vieux commis crasseux et dévot : ainsi de suite.

Aussi, qu'arrive-t-il? Lorsque la situation se tend, lorsque surviennent ces scènes qui ne peuvent être expliquées que par des passions et des vices grandioses, la

dissonance est énorme. On dirait un *tenorino* essayant les *ut* de poitrine. Sous ce rapport, rien n'est comparable au sieur Fafiaux. Ce bonhomme enragé, ce petit monsieur agitant ses bras de pygmée et poursuivant à travers les ténèbres cléricales une œuvre de géant, ne fait pas peur ; il fait rire, et cette fois, malgré tout son esprit, M. About n'a pas les rieurs de son côté.

Je sais bien ce qu'il répond : ces diminutifs, ces dérivatifs, ces sous-entendus, les caresses aiguës de ces pattes de velours, ces précautions multipliées au service d'une vérité ou d'une malice, tout cela lui vient de son maître et aïeul Voltaire. Soit : Mais Voltaire avait ses raisons ou au moins ses prétextes pour empaqueter et enrubanner les flèches dont il aiguisait la pointe. De son temps, il suffisait de la mauvaise humeur d'un *grand* pour envoyer un *petit* à la Bastille ou ailleurs. Les puissances vieillies étaient encore des puissances, et pour leur gagner le peu qui leur restait, il fallait tricher. Aujourd'hui il n'y a plus ni petits, ni grands : les sociétés de Saint-Vincent-de-Paul ont été molestées par le pouvoir avant d'être persiflées par le bel esprit. L'Église n'a plus, pour se défendre, que sa faiblesse et la protection divine. Attaquer la royauté, la noblesse, les souvenirs et les idées monarchiques, c'est fournir une scène de plus à l'énergique auteur de *Malheur aux vaincus!* Les hardiesses n'ont plus à compter avec la prison ou l'exil, mais avec le colportage. Prenez garde ! votre morale indépendante est de la morale estampillée.

VIII

LA POLITIQUE AU THÉATRE

LE LION AMOUREUX

ET

LE THÉATRE DE M. PONSARD

Février 1866.

Tout a été dit sur le *Lion amoureux*, et en fort bons termes; c'est le cas de répéter avec la Bruyère : on vient trop tard! — Peut-être même, la critique, désarmée cette fois par les beaux vers du poëte, a-t-elle un peu abusé du lieu commun qui consiste à faire du légitime succès de M. Ponsard une réaction victorieuse et décisive contre la *littérature malsaine*, une sorte de coup de foudre ou de canon qui dissipe les miasmes. Je n'ai rien négligé, depuis quelques semaines, pour rattraper le temps perdu, renouveler mon éducation parisienne, me mettre au courant de tous ces traits de mœurs littéraires

et dramatiques, de tous ces détails significatifs dont le sens se perd ou s'émousse à distance. J'ai essayé d'interroger le dessus et le dessous des cartes dont nos beaux esprits font des atouts, causé avec les uns, observé avec les autres, regardé les vitrines des libraires et les affiches des théâtres, écouté les refrains du carnaval et les propos des flâneurs du boulevard ; — et j'avoue, en toute humilité, que je n'ai aperçu ni conversion, ni métamorphose. Les mêmes niaiseries, parlées ou chantées, gardent le privilége d'attirer la foule, de divertir la ville et la cour, de créer un argot pour la musique comme pour la langue, et de faire rire aux larmes des gens qui ne comprendraient certainement pas une page de *Gil-Blas* ou de *Zadig*. On n'entend pas dire que le vulgaire et le grossier aient cessé de triompher sous toutes les formes, dans toutes leurs personnifications favorites, depuis la Malibran de café jusqu'au Mozart de guinguette. D'innombrables journaux sans opinion et sans timbre, profitant des disgrâces et des entraves de la véritable presse, enrichis de ses dépouilles, heureux de se passer ouvertement des libertés qui nous manquent et de se tailler un hochet dans notre collier, énervent le sentiment public, exploitent ou surexcitent une curiosité puérile aux dépens des meilleures facultés de l'esprit, et substituent peu à peu le commérage, l'anecdote, la chronique mondaine, théâtrale ou judiciaire à la franche et sérieuse discussion des idées et des intérêts du pays. Non, dût-on m'accuser d'aveuglement ou de pessimisme, il n'y a rien de changé, il n y a qu'une bonne pièce de plus ; et encore

cette pièce, estimable dans l'ensemble, remarquable dans plusieurs parties, supérieure dans quelques scènes à tout ce qu'avait écrit jusqu'à présent M. Ponsard, est-elle, en somme, sujette à bien des controverses et à des chicanes!

Ne l'oublions pas d'ailleurs; ce n'est pas la première fois que l'on parle de réaction à propos d'une œuvre et d'un succès de M. Ponsard. En 1843, à une époque où Victor Hugo avait quarante ans à peine, où Alexandre Dumas ne s'était pas encore gaspillé et rendu impossible, où l'on pouvait croire qu'Alfred de Vigny et Alfred de Musset n'avaient pas dit leur dernier mot, *Lucrèce* servit de mot d'ordre à une levée de boucliers classiques, à une manifestation du même genre. Bon nombre d'hommes graves et même de personnages illustres, escortés de la foule des badauds, déclarèrent que *Lucrèce* était une revanche, une réaction contre la littérature *malsaine* d'alors, contre l'*orgie* romantique. Or cette orgie venait d'avoir pour suprême expression le drame des *Burgraves*, ennnuyeux et confus peut-être, mais d'une élévation et d'une grandeur incontestables, ressemblant aussi peu que possible à une équipée de littérature en débauche, et assurément plus voisin d'Eschyle que *Lucrèce* n'était voisine de Tite-Live. Si l'esprit français a des vivacités toujours prêtes à aller au delà d'un succès, à y chercher un moyen de *réagir* contre quelque chose ou contre quelqu'un, la critique a le droit de faire des réserves, de rappeler des dates, de se demander si cette réaction n'est pas tout simplement un *va-et-vient*, si ce retour à la raison et à la sagesse n'est pas une des nombreuses va-

riations de la mode et du goût. On sait ce qu'a produit, en définitive, cette revanche, cette renaissance classique, représentée tantôt par une tragédie, tantôt par une tragédienne française ou italienne : nous engageons ceux qui douteraient encore à aller, un jour de pénitence, voir jouer *Mithridate* ou *Britannicus :* ils sortiront suffisamment édifiés — et mortifiés.

Enfin, si nous voulions y mettre un peu de taquinerie ou de logique, il nous serait permis de chercher comment une pièce, pleine de sentiments généreux, modérée et conciliante, je le veux bien, mais conciliante dans le sens de la révolution et de la démocratie, pourrait être le signal d'une chevaleresque croisade contre une littérature que l'on appelle *malsaine* ou *réaliste*, parce que les deux mots sont en vogue, mais qui n'est, en réalité, qu'une littérature démocratique. Dans l'art comme dans la politique, les faits ne se succèdent pas, ils s'engendrent. Tout ce qui se passe devant nous, en plein Paris, alignements de maisons neuves et bêtes où s'effacent les poésies d'autrefois, spectacles où le plaisir des yeux et l'excitation sensuelle remplacent les plaisirs délicats de l'intelligence, livres où s'étalent toutes les réalités du vice, soirées de théâtre où les beautés vénales et tarées occupent les premières places, empiétements perpétuels de la mauvaise compagnie sur la bonne, infiltrations bizarres de l'ordure dans l'eau vive, de la langue des voleurs, des courtisanes, des bohèmes, des héros du monde interlope dans celle des honnêtes gens, rien de tout cela ne s'explique que par l'état actuel de

nos mœurs, telles que les ont formées ou déformées cinq ou six révolutions. Prendre parti pour ces révolutions, alors même qu'on en relève l'idéal et qu'on leur prêche la conciliation, l'humanité et la justice, ce n'est pas, à Dieu ne plaise! faire acte de mauvais citoyen, de mauvais politique ou de mauvais poëte; mais c'est donner aux arriérés, aux observateurs, aux logiciens, à tous ceux qui savent dans quelles conditions les littératures s'élèvent ou s'abaissent, l'envie de s'étonner que l'on réagisse contre les effets quand on glorifie les causes.

A présent, nous pouvons aborder plus librement l'œuvre ou les œuvres de M. Ponsard. S'il est vrai que l'artiste sincère compte pour rien les orages ou les tristesses de sa vie, pourvu qu'un heureux destin favorise les créations de sa pensée, M. Ponsard n'a pas à se plaindre. Il y a des hommes de talent, des esprits originaux et novateurs qui attendent vainement leur jour : l'auteur du *Lion amoureux* en a eu trois; trois jours pleins, entourés de circonstances bien diverses, qui l'ont également servi. En 1843, en un moment où il n'était, comme nous tous, qu'un provincial inconnu et où son début représentait pour lui le *to be or no to be*, *Lucrèce* fut acceptée et acclamée, non-seulement comme une bonne et sérieuse étude, une heureuse imitation des modèles antiques, mais comme la date d'une restauration littéraire. Quelques détails d'archaïsme et de couleur locale, quelques allusions satiriques que l'on appliqua à la chambre des pairs, — le Sénat n'existait pas encore, — quelques efforts pour faire parler aux Romains une langue plus

simple que celle des tragédies de l'Empire, il n'en fallut pas davantage pour opérer le miracle : la vraie tragédie ressuscitait, et le jeune poëte, sautant à pieds joints sur un siècle de décadence et vingt années de folies, venait de la retrouver dans Tite Live! Ainsi *Lucrèce* profitait d'un instant unique où le public, comme un enfant las de ses jouets, ne demandait qu'une occasion de punir les poëtes *romantiques* des espérances qu'ils avaient données et des mécomptes qu'il subissait.

Dix ans plus tard, en 1853, en des heures critiques pour le pays et pour le poëte, lorsque l'un, assistant à la ruine de libertés chèrement acquises, ne pouvait accuser que lui-même du double malheur de les avoir compromises faute de savoir les régler et perdues faute de savoir les défendre; lorsque l'autre, après la demi-chute d'*Agnès de Méranie*, le demi-succès de *Charlotte Corday*, au sortir de la solitude d'*Ulysse*, pouvait craindre d'être à jamais écrasé sous son premier succès et de voir jusqu'au bout des œuvres dignes d'estime payer à la soirée de *Lucrèce* des intérêts usuraires, il se trouva que *l'Honneur et l'Argent* répondit tant bien que mal à ce secret mécontentement, à ce besoin d'une indemnité quelconque, qui tourmentait déjà les âmes libérales. De nobles et un peu vagues maximes de probité, de désintéressement, de vertu, furent prises naturellement pour des épigrammes. Le jeune et bouillant public de la rive gauche — la jeunesse a tant d'imagination! — transporta dans le domaine politique ces éloquentes tirades, maintenues forcément dans le monde des vérités morales, et il lui parut qu'on ne pou-

vait plaider pour l'honnêteté scrupuleuse, prêcher le renoncement et la pauvreté fière, flétrir les sacrifices de la conscience au Veau d'or, sans faire de l'opposition, sans donner au moins à ses aspirations et à ses rancunes une satisfaction *par à peu près*. Ainsi la comédie de *l'Honneur et l'Argent* fut applaudie comme démocratique par cela seul qu'elle était profondément honnête. Pareille à ces joueurs qui ont perdu des billets de banque et qui se consolent en retrouvant une pièce blanche au fond de leurs poches, la démocratie, après avoir jeté ses millions par les fenêtres, venait en foule amasser quelque menue monnaie à la porte de l'Odéon.

L'autre soir enfin, ce que *Lucrèce* avait été ou ce qu'on avait voulu en faire contre la décadence ou les excès d'un romantisme dégénéré, ce que *l'Honneur et l'Argent* avait paru être contre les capitulations de la conscience vaincue ou amollie par les triomphes de la force, le *Lion amoureux* l'a été aux yeux de bien des gens justement courroucés des dernières prouesses du réalisme. Le succès, qui ne pouvait manquer d'être brillant, en a acquis des proportions plus mémorables; ou plutôt, pour employer une de ces formules obligées qui prouvent tout ce qu'il y a de pauvreté réelle dans les prodigalités de notre bel esprit, ce qui n'eût été qu'un succès, a été un événement. M. Ponsard, après dix années de silence qui semblaient le rejeter une troisième fois dans l'ombre, redevient le roi du théâtre contemporain. Maintenant, qu'*Agnès de Méranie* n'ait pas réussi comme elle le méritait; que la belle étude d'*Ulysse*

ait rencontré plus d'indifférence qu'elle ne devait en attendre; que mademoiselle Rachel, en s'effrayant du rôle de Charlotte Corday, ait condamné le drame aux austérités d'un succès d'estime; que *la Bourse* ait passé sans laisser de trace; ce ne sont là, dans une carrière d'auteur dramatique, que des incidents secondaires et à peu près inévitables. Encore une fois, M. Ponsard aura eu, à trois reprises également décisives pour sa renommée, l'honneur et le bonheur rares de trouver dans le sentiment public un commentaire et un auxiliaire de son œuvre; de résumer dans le titre d'une pièce applaudie les protestations du bon sens, de la liberté et du goût, de cumuler enfin avec les mérites d'un talent sérieux les bénéfices de l'*à-propos*.

Pourtant, ce n'est pas le poëte *réactionnaire*, auquel nous voudrions aujourd'hui consacrer cette esquisse tardive : ce serait à la fois l'amplifier et l'amoindrir : l'amplifier, car, pour repousser ou détourner le courant qui entraîne les idées, les mœurs, la littérature, l'art, la tradition, le théâtre d'une société et d'un siècle, il faudrait un grand génie et une énergie indomptable, et M. Ponsard n'a qu'un grand talent et un noble caractère; l'amoindrir, car l'*à-propos* reprend d'ordinaire ce qu'il a donné; l'idée de réaction est capricieuse et fugitive, et M. Ponsard mérite mieux que des succès de circonstance. Ce qui nous frappe dans la plupart de ses ouvrages, ce que nous retrouvons dans le *Lion amoureux*, ce qui pourrait bien rester, après les *réactions* oubliées, le trait caractéristique de la physionomie du

poëte, c'est d'abord l'art de prêter à ses personnages le simple et ferme langage des affaires d'État, le langage de la politique et de l'histoire : c'est ensuite une sorte de vague attrait vers la Révolution française, non pas pour glorifier ses excès ou faire revivre dans les esprits ses colères et ses violences, mais pour la traiter comme chose jugée, acceptée et déjà si lointaine, que Melpomène et Clio puissent y trouver la part du cœur après la part du feu et jouer le rôle de médiatrices entre toutes les belles âmes, également révoltées par les folies et les crimes.

La Politique au théâtre! la Révolution au théâtre! La tentation est forte dans un temps où il en est de la politique comme de l'amour dans les romances de Moncrif, et où, en songeant qu'il faut qu'on l'oublie, on s'en souvient. Le but est élevé, le succès serait glorieux; mais que d'écueils et de périls! que de difficultés pour être impartial et pour le paraître! que d'objections peuvent s'élever tout à tout contre l'intention la plus droite, la pensée la plus loyale! Comment faire pour arriver au grand jour de la rampe avec approbation et privilége, sans être plus favorable à la victoire qu'à la défaite, aux idées dominantes qu'aux idées impopulaires ou vaincues? L'habileté même n'y peut rien, et, si elle se laisse deviner, aussitôt voilà les partis en éveil et en méfiance. Supposez une tentative aristophanesque, une attaque contre les pouvoirs et les prospérités en activité de service : il ne leur sied pas de se laisser flageller ou persifler : la comédie est obligée d'attendre derrière la

coulisse; et, plus tard, quand les prospérités et les pouvoirs sont tombés, si elle profite de leur chute pour obtenir audience, adieu le sel, l'effet, la saveur du fruit défendu, le plaisir de l'opposition, si cher à l'esprit français! A railler sans péril on raille sans gloire. Avant d'aborder, avec M. Ponsard, ces sombres dates de 93 et de 94, ces sinistres figures de Robespierre, de Marat, de Danton, qui se cachent mal derrière celles de Hoche et de Humbert, permettez-moi de m'arrêter sur un souvenir plus débonnaire et un passe-temps plus doux. En 1826, Casimir Delavigne, qui fut le Ponsard de son époque, venait d'écrire une comédie qui, sous le titre de *la Princesse Aurélie*, promettait aux *loustics* du libéralisme l'ineffable joie de voir exhibé en plein théâtre français un triumvirat très-impopulaire alors, et qui paraîtrait fort libéral aujourd'hui, le ministère Villèle. Rien ne devait y manquer, même le nasillement de Samson. Naturellement, la pièce fut défendue. Bientôt M. de Martignac remplaça M. de Villèle : l'interdiction fut levée; on joua *la Princesse Aurélie*, et elle tomba comme était tombé le ministère. J'ai cité cet inoffensif épisode, parce qu'il offre en raccourci un des inconvénients de la politique au théâtre. De deux choses l'une : ou le poëte prendra parti pour les forts, et alors que devient la générosité de son rôle? quelle triste complicité entre le public et lui! quel mauvais chemin pour arriver à l'apaisement des passions, à la réconciliation des intelligences! ou il se rangera du côté des faibles; et alors il faut que le fort soit bien bon ou bien sot pour ne pas l'arrêter en route.

Peut-être m'opposera-t-on quelques exemples fameux, le *Mariage de Figaro* entre autres, où les petits eurent pleine et entière satisfaction avec l'assentiment des grands : mais, de bonne foi, qui conseillera jamais aux gouvernements de laisser toute licence à ces œuvres destructives qui sont plus que des présages, qui sont des symptômes? Quand on les joue, ce qui semble vivre encore est déjà mort, et ce qui semble né à peine est déjà maître.

Telle n'est pas la portée du théâtre de M. Ponsard. Ses deux grandes pièces *révolutionnaires*, *Charlotte Corday* et le *Lion amoureux*, vont servir de texte à des objections qui n'ôtent rien à notre estime pour l'homme et pour ses ouvrages.

Charlotte Corday fut jouée le 25 mars 1850, au moment même où le suffrage universel venait de donner pour représentants à la bonne ville de Paris les citoyens Carnot, Vidal et de Flotte, et allait lui donner Eugène Sue. Je me souviens encore de cette soirée triste et inquiète. On se montrait les députés de la nouvelle Montagne et Lamartine, désenchanté et assombri, qui était venu reconnaître ses deux ouvrages, dans les vers du poëte l'inspiration directe de ses *Girondins*, dans la salle les anxiétés et le malaise de la République de février. Lorsque le rideau se leva, lorsque, dans un prologue élégamment écrit, Clio, la muse de l'histoire, vint faire appel à l'oubli des fureurs passées, à l'apaisement des passions, à cette impartialité haute et sereine qui permet de juger au lieu de maudire, on sentit aussitôt qu'il n'y avait pas accord

entre le vœu de l'auteur et les dispositions du public. Les spectateurs indifférents, spirituels et blasés, les épicuriens ennuyés du brouet républicain, semblaient prêts à dire au poëte : Révolution, que me veux-tu? qui nous délivrera des Romains de 93 et des Grecs de 1848, des héros, des querelles, des noms et des dates révolutionnaires? Quoi! nous venons demander au théâtre quelques heures de distraction, et qu'y trouvons-nous? Les portraits de famille des républiques passées ou présentes; des scènes où reparaissent, sous une forme ancienne ou nouvelle, les réalités qui nous obsèdent. Il est de règle et de bon goût de ne jamais parler devant les gens des choses qui les divisent ou les affligent; et voilà que vous oubliez cette règle élémentaire!

Les esprits passionnés, d'accord cette fois, par extraordinaire, avec la saine critique, comprirent qu'en s'efforçant d'être impartial, ou plutôt impersonnel, M. Ponsard allait se priver de son principal élément de succès. C'est à peine si l'on permet à l'historien l'impartialité absolue, et il est rare d'ailleurs qu'il y arrive : quelle différence pourtant! L'historien saisit ou doit saisir le moment où les faits qu'il raconte échappent définitivement aux passions contemporaines pour prendre aux yeux du penseur leur sens irrévocable et suprême. Il attend, pour y toucher de son burin, que le métal ne soit plus en fusion, qu'il se refroidisse et se fige. Il s'adresse aux lecteurs isolés, et demande à leur réflexion sérieuse et calme de lui servir de contrôle. Le poëte dramatique, en contact

immédiat avec une foule assemblée, est forcé de la passionner, de l'électriser, s'il veut réussir : or l'impartialité ne passionne pas et l'impersonnalité n'électrise guère. C'est pour cela que le drame n'est à l'aise que dans l'expression des sentiments et des idées que nul n'oserait ouvertement contredire, même ceux qui, dans la vie réelle, s'en écartent le plus. Réunissez dans une salle de spectacle une majorité de coquins, de fripons, de gens vicieux ou platement égoïstes ; ils n'en applaudiront pas moins les beaux caractères, les traits ou les maximes de vertu, de dévouement, d'héroïsme et de grandeur morale. Admettez des républicains et des royalistes, et traitez un sujet politique : si vous faites pencher la balance à droite ou à gauche, votre succès ne sera que du tumulte : si vous essayez de faire les parts exactement égales, vous ne contenterez personne, et vous rencontrerez, des deux côtés, désappointement et froideur. Le cœur humain et son éternelle complice, la vanité, humiliés d'avoir des passions sur lesquelles ils ne peuvent se donner le change, se rattrapent avec emportement dès qu'ils peuvent s'abuser eux-mêmes et prendre pour une foi ou une vertu ce qui est de la passion encore.

On le voit, rien n'est plus difficile et plus dangereux que la politique au théâtre, quand les événements ou les acteurs qu'elle nous montre sont trop près de nous, quand les blessures qu'elle effleure ne sont pas cicatrisées, quand les souvenirs qu'elle évoque ont un écho dans nos traditions de famille ou dans le secret de nos âmes. Aujourd'hui même, après bien des sujets d'indulgence

réciproque pour une somme à peu près égale d'illusions, d'expériences et de fautes, il ne nous est point prouvé que le héros, historique ou imaginaire, du *Lion amoureux*, ne nous soit pas présenté un peu trop tôt; que le nom sinistre de Quiberon ne réveille pas dans quelques esprits des pensées peu favorables aux fiançailles d'une marquise avec un républicain, et que la tirade déjà célèbre sur les bienfaits de la Convention n'ait pas rencontré bon nombre de contradicteurs, au milieu d'applaudissements provoqués par l'éloquence de l'auteur ou de son interprète. Qu'était-ce donc en mars 1850, en plein essai de contrefaçon républicaine, girondine et montagnarde, lorsque les angoises du moment envenimaient nos rancunes contre les crimes du passé, lorsque de méchants copistes de Danton et de Camille Desmoulins, de chétifs plagiaires de Robespierre et de Saint-Just ajoutaient à la répulsion qu'inspirent ces personnages je ne sais quel frisson d'*actualité?* Le succès de *Charlotte Corday* s'en ressentit; telle était, dans la salle, cette impression générale de malaise, de défiance inquiète et chagrine, que les beautés très-réelles du drame nous trouvèrent d'abord insensibles. C'est plus tard que l'on s'aperçut que la grande scène entre Danton, Robespierre et Marat marquait, dans la manière de M. Ponsard, un progrès éclatant; que là, comme dans quelques rares passages de *Lucrèce*, dans le dialogue de Philippe Auguste et du vice-légat d'*Agnès de Méranie*, il était entré en possession d'un style, trop cornélien peut-être pour être tout à fait original, mais ferme, solide et simple, digne de la grande

s'inflige même à ceux qui parlent d'elle, et un poëte invente en son honneur une métaphore impossible : « l'Ange de l'assassinat. »

Assurément on ne pouvait exiger de M. Ponsard qu'il indiquât ces nuances en faisant de Charlotte Corday l'héroïne de son drame. Il n'en est pas moins vrai que ce qui nuisit au succès, ce fut l'indécision du caractère de Charlotte. Fidèle à sa méthode d'accommodement, M. Ponsard n'avait pas su ou n'avait pas voulu prendre un parti. Sans se mettre en contradiction formelle avec l'histoire, il était libre ou de nous peindre Charlotte comme une grande âme, nourrie de fortes lectures, exaltée par des méditations solitaires, cherchant ses modèles dans Plutarque et dans Corneille, surexcitée par cette chaude atmosphère de révolution qui a ses fièvres comme les marais, décidée *a priori* à frapper un grand coup, à se sacrifier pour ramener à son idéal la République souillée par un monstre ; ou bien de nous la représenter comme une jeune fille simple et naïve, élevée à la campagne, surveillant les travaux champêtres, soignant paisiblement sa vieille tante, et tout à coup poussée en avant, écoutant une voix, précipitée vers la baignoire de Marat par une puissance magique, qu'on ne peut plus, hélas ! appeler la grâce divine, mais que j'appellerai, si on y tient, la grâce patriotique.

M. Ponsard était resté au milieu, à égale distance de ces deux interprétations. Tantôt il nous montre Charlotte dans une groupe de faneuses ou près du fauteuil de madame de Bretteville ; tantôt elle déclame en élève de

Rousseau ou échange avec Barbaroux des paroles empreintes d'une sorte de mysticisme républicain : on arrive au terrible denoûment sans se rendre bien compte de ce caractère, de cette inspiration et de ce rôle.

Si j'insiste, à propos de Charlotte Corday, sur ce défaut de composition ou de parti pris, c'est que je vais le retrouver chez le personnage le plus intéressant du *Lion amoureux*, la marquise de Maupas.

Loin de moi l'idée de comparer le *Lion amoureux* à *Charlotte Corday!* Le sujet est plus heureux, plus humain. Pourvu qu'il respectât le sens général des événements, le ton local et la couleur indiquée par l'histoire, l'auteur avait pleine licence : il disposait à son gré de ses acteurs qui ne relevaient guère que de sa fantaisie, et de son dénoûment qui, renfermé dans un épisode de famille, pouvait aisément s'accommoder aux événements du dehors. Son héros, son lion, le conventionnel Humbert, devait le gêner d'autant moins, qu'il lui assignait un rôle à peu près imaginaire. Hoche est une de ces pures et nobles figures que le public, fût-il composé de marquis et de *ci-devant*, accueillera toujours avec sympathie. Quoiqu'il n'y ait rien de bien nouveau dans l'amour d'un plébéien révolutionnaire pour une marquise royaliste, ce tableau manque rarement son effet sur notre société démocratique ou bourgeoise. S'il s'y joint le charme des beaux vers, la pureté et l'élévation du langage, si ces mérites arrivent tout à point pour qu'une question de goût triomphe des dernières résistances d'opinion ou de caste, le poëte peut compter sur des suffrages presque unanimes.

Nous aussi, nous applaudissons à ce talent, nous nous associons à ce succès... Ah! que M. Ponsard en jouisse longtemps! Qu'il ajoute au *Lion amoureux* d'autres œuvres, non moins honorables, non moins heureuses! Pourtant il nous est permis, sans trop de dénigrement et de dissonance, de dire quel est, selon nous, le côté vulnérable de sa pièce.

La première moitié du *Lion amoureux* est de beaucoup la meilleure. Dès le début, l'auteur y fait preuve d'une souplesse, d'une grâce que l'on chercherait vainement dans ses précédents ouvrages. Aux qualités que nous lui connaissions, s'en ajoute une autre qui n'est pas la moindre, et qu'on lui avait jusqu'ici contestée : le charme! C'est, je crois, à la première page, que se trouve cette jolie réplique de Hoche aux remontrances puritaines de son ami Humbert :

Quoi! parce qu'une femme a l'aimable génie
De rappeler chez nous l'urbanité bannie,
Et que sa loi s'impose avec tant de douceurs,
Qu'on sent l'apaisement rentrer dans tous les cœurs;
Parce qu'en ses salons chaque parti se touche,
Et, gardant sa croyance, y perd l'aspect farouche;
Que des hommes ardents, fils du même pays,
Sans s'être jamais vus s'étant toujours haïs,
Se trouvent étonnés, venant à se connaître,
De se moins exécrer, de s'estimer peut-être;
Et que l'heureux effet de ces rapprochements
Éteint là des soupçons, là des ressentiments,
Voilà la République aussitôt abattue!
Ne peut-elle donc vivre, à moins qu'elle ne tue?
N'est-ce pas l'affermir que de la faire aimer?
Est-ce une trahison que le don de charmer?
Qu'au moment du péril et des luttes fébriles,

Elle ait mis sa massue entre des mains viriles,
Bien : qu'elle ait opposé la fureur aux fureurs,
Et rendu coup pour coup et terreurs pour terreurs,
Soit : mais le temps n'est plus de ces fortes secousses;
Notre œuvre est achevée et veut des mains plus douces.
C'est l'heure de calmer d'orageuses rumeurs,
D'épurer le langage et de polir les mœurs :
C'est l'heure de la paix, l'heure de la clémence;
La femme reparait; son règne recommence.

Sachons être justes, quoique nous *ne soyons pas de la paroisse :* il faudrait désespérer du goût, de la langue, du public lettré et poli de la Comédie-Française, si de pareils vers, en dehors de toute objection ou de tout assentiment de parti, n'avaient pas été applaudis avec enthousiasme; alors surtout que ces élégances nous indemnisaient de crudités toutes récentes, et que M. Ponsard, rentré dans le temple, lavait jusques au marbre où le réalisme avait touché. Bien des spectateurs, j'aime à le croire, se sont demandé par quelles *fureurs* Louis XVI avait provoqué et justifié les *fureurs* des journées d'octobre, de juin, du 10 août, les massacres de septembre, l'emprisonnement, le procès et l'assassinat juridique ; quelles étaient ces *terreurs* qui avaient précédé, excusé, autorisé le régime de la Terreur jacobine : n'importe ! tel est est le prestige des beaux vers, l'heureux mensonge de l'art ! On bat des mains avant de protester du fond de l'âme; avant de remarquer qu'on n'est pas de l'avis du poëte, on se range du côté de sa poésie.

Les rôles épisodiques, Aristide, Épictète, Cérès, sont touchés finement, d'un trait de plume, avec une légèreté

de main à laquelle M. Ponsard ne nous avait pas accoutumés. Enfin, dans les scènes d'amour, dans les alternatives de colère et de tendresse, de jalousie et de soumission qui expliquent le titre de la pièce, nous trouvons cet accent de passion vraie, profonde, douloureuse, sentie avant d'être exprimée; qu'il est si rare de rencontrer au théâtre, et sur lequel on ne saurait se méprendre. Ce n'est plus la peinture, l'imitation habile des angoisses qui accompagnent l'amour dans un cœur neuf, ardent et farouche, quand ce cœur craint de ne pas être compris, de s'être donné à un objet indigne, d'avoir à lutter contre les artifices d'une coquette, contre des rivaux invisibles ou présents; c'est la souffrance elle-même : on dirait une blessure qui se rouvre, une fibre saignante qui se remet à frémir et à vibrer. Lorsque Humbert s'écrie avec un éclat terrible :

Parce que je vous aime, et que je suis jaloux!...

Lorsqu'il peint, en traits de feu, ses tortures, les transports de rage où le jette l'idée du mariage de la marquise, la honte qu'il ressent de sa propre faiblesse, ses vains efforts de délivranee sous le filet de soie qui l'enveloppe, l'horrible douleur que lui causent les licences du costume d'alors, la quasi-nudité de celle qu'il voudrait cacher à tous les regards, emporter dans un désert, on tressaille avec le lion amoureux ou avec l'auteur. On est loin, je le crains, de l'école du bon sens, mais très-près du vrai Ponsard, qui, renonçant à être le chef d'une

école illusoire, aime mieux être un poëte sincère, émouvant, ému.

Maintenant, pourquoi les deux derniers actes, le cinquième surtout, nous laissent-ils une impression de mécontentement et de malaise? pourquoi l'idée de réconciliation, — hélas! de replâtrage, — qui domine la pièce et qui essaye de donner, à doses homœopathiques, satisfaction à tous les partis, faiblit-elle, en définitive, au profit des vainqueurs, aux dépens des vaincus? pourquoi, en adressant à l'auteur ce reproche, ai-je la consolation de rester dans la question d'art, au lieu de revenir fastidieusement sur la question historique et politique? Je le dis hardiment, c'est parce que le caractère de la marquise de Maupas est manqué, ou du moins parce qu'il ne se soutient pas jusqu'au bout.

On a fait bon marché du cinquième acte, en rappelant que Molière et les vieux maîtres amenaient leurs dénoûments à l'aide de péripéties d'une naïveté enfantine. Ce n'est pas là ce que nous reprocherons aux dernières scènes du *Lion amoureux*.

D'autres ont remarqué que la donnée du *Lion amoureux* était, au fond, celle de *Mademoiselle de la Seiglière*; une jeune fille noble, partagée entre les préjugés de son père et son amour pour un jeune héros des guerres de la Révolution ou de l'Empire. On aurait pu reconnaître aussi, dans cette situation, celle de bon nombre des héroïnes de Walter Scott, Alice Lee, Edith, Diana Vernon, Flora Mac-Ivor, séparées par la guerre civile ou les dissidences politiques de ceux que leur cœur a choisis et qui servent dans

les rangs contraires ; sachant qu'elles ne peuvent s'abandonner à leur tendresse sans encourir la malédiction de leurs parents, déserter leur cause, trahir toutes les croyances de leur berceau et avoir à rougir d'elles-mêmes. Que dis-je? Chimène, la plus hardie, la plus hasardée de ces nobles filles placées entre leur amour et leur devoir, n'a-t-elle pas à se débattre dans une alternative analogue ou plus terrible encore? L'homme qu'elle aime est le meurtrier de son père, et il faut que, par l'irrésistible souffle de son génie, le poëte nous amène à accepter, sans horreur et même sans répugnance, le mariage de la fille du comte de Gormas avec le fils de don Diègue.

Ce n'est pas à propos de l'analogie de certaines situations que nous chicanerons M. Ponsard. Si l'on nous accorde que le drame et le roman ne peuvent rien nous montrer de plus pathétique et de plus beau que les luttes de la passion et de la conscience, nous ajouterons que ces luttes ne sauraient changer souvent de champ de bataille. Le plus populaire et le plus fécond des auteurs dramatiques de notre siècle prétendait, nous dit-on, qu'au théâtre les grands ressorts de curiosité et d'émotion se réduisent à cinq ou six, que le reste n'est affaire que de dextérité, variation plus ou moins heureuse. Sans chercher à vérifier l'authenticité du mot ou l'exactitude du chiffre, il est permis d'assurer qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, que la main d'un véritable artiste rajeunit ou s'approprie ce qu'elle touche, et que le succès de M. Ponsard n'a rien à craindre de ces réminiscences.

Mais, à un autre point de vue, nous serons plus sévère.

Dans *Mademoiselle de la Seiglière*, le marquis, fort peu héroïque, songeant avant tout à ses aises, effrayé pour le bien-être et la tranquillité de ses vieux jours, finit par faire de son égoïsme le complice de l'amour de sa fille. Tout se passe d'ailleurs dans un moment paisible ou pacifié. Les amis, les parents de mademoiselle de la Seiglière, les défenseurs de sa cause et de sa foi, ne sont pas fusillés sous ses yeux ou dans la coulisse, pendant qu'elle se laisse entraîner vers Bernard Stamply. Walter Scott, profitant des lenteurs anglaises, de la patience de ses héros, moins fougueux, moins pressés que le *lion* du Théâtre-Français, s'arrange, avant de *couronner leur flamme*, pour que la guerre finisse, pour qu'une Restauration ou la ruine décisive des Stuarts rapproche les partis et permette au vieux père jacobite de fermer les yeux sur l'union de sa fille avec un partisan de Cromwell ou de Guillaume. Pour épouser celui qu'elles aiment et qu'elles avaient indéfiniment ajourné, jamais Alice Lee, Edith Bellenden, Diana Vernon, n'ont à faiblir, à changer de drapeau, à fuir un danger, à irriter ou à désoler un père, et pour me servir d'une expression familière, à *retirer leur épingle du jeu* au moment où le jeu peut coûter la vie. Enfin, dans le *Cid*, il n'existe ni guerre civile, ni différence d'opinion : il n'y a eu qu'une querelle personnelle. Rodrigue, sauveur de l'Espagne, a le droit de réclamer Chimène comme le prix du combat et de la victoire; et cependant elle hésite encore, elle refuse, et c'est à peine si les derniers vers de la pièce font partager au spectateur les espérances lointaines qu'ils donnent à Rodrigue.

On peut maintenant deviner ce que nous blâmons dans le caractère de la marquise de Maupas, tel qu'il se dessine ou plutôt s'estompe dans la dernière partie du *Lion amoureux*.

Là encore, M. Ponsard avait deux partis à choisir, et nous allons essayer d'indiquer comment nous aurions compris ce personnage.

Une jeune fille noble commence à observer et à réfléchir pendant ces années critiques qui présageaient la fin du vieux monde. Douée d'un grand cœur, d'une intelligence élevée, d'une imagination vaillante, elle ne s'arrête pas, comme ses compagnes, à de futiles et brillantes surfaces. Pure, compatissante, chrétienne, pénétrée des sucs les plus doux de l'Évangile, elle est saisie d'une pitié immense pour les opprimés, les petits et les faibles. Tout ce qui se passe sous ses yeux, cet amoncellement d'abus légués par des siècles d'autorité et de foi à un siècle de désordre moral, la froisse et l'attriste sans qu'elle puisse s'expliquer cette révolte intérieure contre des choses acceptées et consacrées. Cette société basée sur des iniquités légales l'inquiète comme une énigme avant de l'épouvanter comme un monstre. Elle ne lit pas Rousseau ; elle lit en elle-même, et elle ne voudrait pas que le ciel qui se reflète dans ce limpide miroir fût sans cesse troublé par l'injustice et la méchanceté des hommes. Charlotte Corday aristocrate et royaliste, elle a sa vocation, elle aussi. Elle ne médite pas la mort d'un scélérat, d'un fou sanguinaire, mais l'extinction de ces monstruosités de l'ancien régime qui serviront plus tard de pré-

textes aux violences et aux scélératesses. Tout à coup, voilà que les rôles se déplacent ; les faibles deviennent les forts, les vaincus se changent en victorieux, les opprimés en oppresseurs. Chaque abus est expié par un excès ; chaque souffrance infligée par le vieux monde lui est rendue au centuple par le nouveau. Alors un grand trouble se fait dans cette belle âme. Ce qui la froissait, ce qu'elle ne croyait plus, ce qu'elle n'aimait pas, elle s'y rattache par honneur, par cet instinct qui attirent les cœurs généreux vers les causes tombées. Son père, ses proches, son entourage, nul ne se doute de son secret ; nul ne devine qu'elle allait se séparer de ce qui la retient à force de péril et de malheur. C'est en ce moment qu'elle rencontre l'homme qu'elle choisirait, si elle était libre. Il n'est pas noble, il combat dans les armées républicaines. Pur de ces crimes révolutionnaires pour lesquels tout pardon serait impossible, il n'en est pas moins au nombre de ceux que les parents, les amis de cette femme regardent comme d'implacables ennemis. Que fera-t-elle? Je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir ; c'est au poëte à me le dire ; mais, étant donné ce caractère, je suis sûr que la lutte sera digne d'intéresser les esprits d'élite. Je suis sûr que cette femme ne se démentira pas, qu'elle s'immolera plutôt que de déserter sur des ruines.

Ce personnage, ainsi compris, vous semble-t-il trop ambitieux ? vous plaît-il de donner plus de place aux sentiments naturels, de nous montrer une femme plus simple qui, sans réfléchir sur les grandes questions d'humanité, de liberté, d'égalité, se soit contentée d'être charitable et

bonne pendant les jours prospères, résignée et sereine pendant les jours d'épreuve, et qui, veuve d'un gentilhomme épousé sans amour, donne son cœur à un officier républicain? Le point de départ sera différent, mais l'obstacle reste le même. Cette femme me blessera dans toutes mes délicatesses, elle manquera aux lois mêmes de l'optique théâtrale, si elle capitule trop tôt, si elle se hâte de jeter sa cocarde blanche aux orties, alors que ces orties sont encore teintes du sang des martyrs de la Terreur, des héros de la Vendée, des victimes de Quiberon. Quiberon! puisque M. Ponsard a cru pouvoir évoquer ce douloureux souvenir, qu'il nous permette de lui rappeler la position respective de ses personnages au moment où son drame se dénoue. Le comte de Maupas, beau-frère de la marquise, presque son fiancé, vient d'être tué. Le comte d'Ars, péniblement sauvé par un *quiproquo* de comédie, n'accepte sa grâce que pour aller conspirer encore et combattre le gouvernement qu'il déteste. Royaliste tout d'une pièce, jeté dans le moule des vieillards de Corneille et du Lusignan de *Zaïre*, qu'il copie un peu trop, il s'éloigne, frappé au cœur par l'apostasie de sa fille. Vaugris, émigré à la tête légère, mais brave et charmant, est fusillé. Les paysans de la plage donnent le bulletin de la nuit : « Vingt mille homme noyés ou captifs ! » Le désastre est de la veille : on dirait que la mer va rejeter les cadavres sur la scène : la noblesse de France, si horblement décimée par la Révolution, laisse sur ce funeste rivage les dernières gouttes de son meilleur sang. Voilà le moment que choisit la marquise pour rompre avec son

passé, déclarer qu'elle ne croyait pas à sa cause, dire à son père frémissant de colère et de honte :

> Souffrez que, sans pousser plus loin le sacrifice,...
> De tant de sorts divers j'écoute la leçon,
> Et sois tout bonnement heureuse à ma façon!...

Non, la marquise de Maupas, celle que le poëte avait chargée de représenter les élégances, les grandeurs, les délicatesses de l'aristocratie vaincue, ne devait pas finir ainsi. Celle qui, dans sa belle scène du troisième acte avec Humbert, tenait un si noble langage, qui disait à son amant éperdu :

> Oui, l'effort que je veux n'est pas d'un cœur vulgaire,
> Et tous ne feraient pas ce que vous devez faire;
> Mais, vous mettant plus haut que le niveau commun,
> J'attendais plus de vous qu'on n'attendrait d'aucun...
> Croyez-moi, croyez-en l'instinct sûr d'une femme!...
> .... Songez, si vous m'aimez, que de votre conduite
> Dépendra mon estime augmentée ou détruite,
> Que votre attachement, selon qu'il doit agir,
> Va me glorifier ou me faire rougir!...

celle-là s'est d'avance interdit le droit d'agir, à son tour, comme une femme vulgaire, d'abandonner, aux heures de crise suprême, le poste d'honneur que lui désigne le malheur ou le péril des siens. Elle se déjuge, elle s'amoindrit; elle cesse d'être : M. Ponsard, à qui l'inspiration cornélienne ne messied pas, aurait dû se souvenir du Cid et de Chimène : il fallait un de ces dénoûments vagues que le spectateur précise comme il veut, un de ces ma-

riages à longue échéance qui retardent sans désespérer. Réconciliation, dites-vous? Non, et la suite ne le prouva que trop, la réconciliation, dans des conditions pareilles, était impossible. S'il n'y avait pas mille raisons de rester sérieux en parlant de M. Ponsard, si nous étions tout à fait de ceux qu'on a appelés les *incorrigibles*, nous ne voudrions d'autre revanche que celle-ci : le ménage Humbert de Maupas au bout de cinq ans.

Ceci nous ramène à notre point de départ. La politique, au théâtre, offre, aujourd'hui et pour longtemps encore, des difficultés insolubles. Si modéré, si généreux que l'on soit, si impartial que l'on s'efforce d'être, l'impartialité complète, l'indépendance absolue, sont impraticables. Presque toujours on finit par tomber du côté où l'on penche. A moins que des siècles n'y aient passé, que des races royales telles que les Stuarts ne soient entrées de l'histoire dans la poésie, l'idée de réconciliation ne satisfera jamais certaines âmes quand elle se réalise dans le sens du fait accompli, pour la gloire et le bénéfice des victorieux et des forts. Assurément, à ne consulter que les apparences, Corneille était plus dépendant que les poëtes de nos jours. Ses préfaces sont plus obséquieuses ; il salue plus bas; il n'échappe pas par les droits d'auteur à la nécessité des dédicaces. Qu'on y prenne garde pourtant! entre les vieux Romains de Corneille et la politique de Richelieu, il n'y avait, il ne pouvait y avoir ni démêlé, ni contact, et, si le pauvre auteur de *Cinna* avait quelque chose à redouter ou à flatter, ce n'était pas le despotisme du grand ministre, c'était la jalou-

sie du mauvais poëte. Ses beaux vers, ses maximes héroïques, les dialogues ou les discours de ses personnages, restaient dans le domaine des idées générales, et élevaient les âmes sans leur donner envie de les appliquer ou de les discuter. A présent, tout cela est changé. Le poëte, en traitant un sujet politique, sait d'avance à qui il plaira, de qui il obtiendra les félicitations et les suffrages, et il ne peut pas ignorer quels sont ceux qui, tout en rendant justice à ses intentions, tout en acceptant son triomphe, feront cependant leurs réserves et en garderont un invincible sentiment de tristesse. Il est indépendant, il est fier, il est libéral; toutefois, où rencontre-t-il ses complimenteurs les plus empressés? Parmi les puissants et les heureux de ce monde : à quels spectateurs impose-t-il le devoir de discuter ce qui les a un moment entraînés? Aux vaincus. Il s'est loyalement proposé d'offrir à tous des satisfactions légitimes : vain effort! erreur d'optique que l'on retrouve dans bien des œuvres contemporaines! La marquise de Maupas n'est pas la première de ces jeunes et belles patriciennes que le roman et le théâtre font passer devant nos regards. Elles sont poétiques, élégantes, chevaleresques, héroïques; toutes les croyances, toutes les grandeurs, toutes les poésies d'autrefois s'unissent sur leur tête virginale et leur forment une couronne ou une auréole. Le cygne a moins de noblesse et de fierté; le lis a moins de fraîcheur et d'éclat; l'hermine a moins de pureté et de blancheur. On serait bien exigeant, n'est-ce pas? si l'on refusait d'avouer que les auteurs font bonne mesure, que ces anges de grâce et

d'innocence, ces trésors de fidélité et de vertu représentent pour le parti du passé une indemnité suffisante, un consolant hommage... Hélas! il arrive toujours un instant, un chapitre, une scène, où ces fleurs aristocratiques se laissent cueillir par une main bourgeoise, où ces fidélités et ces élégances sont dévorées par le Minotaure, où ces adorables gardiennes du feu sacré soufflent elles-mêmes sur la flamme, où ces héroïnes reconnaissent qu'elles se sont trompées, que leur foi héréditaire a été une duperie, et qu'au lieu de se passionner pour des souvenirs, des rêves ou des mensonges, mieux vaut être tout bonnement heureuses comme leur vigneron ou leur meunier. Laissons là les questions irritantes ou oiseuses, de politique et de caste. Restons, vous poëte, nous critique. Vous êtes fidèle à l'idéal, à l'art pur, à celui qui cherche le succès et le bruit ailleurs qu'au coin de la borne et dans la fange. Vous gémissez comme nous des abaissements de la littérature, des prostitutions de la langue, et d'heureuses circonstances ont permis que votre éclatant succès ressemblât à un retour vers le bien, à un temps d'arrêt dans le mal. Guerre aux excès du réalisme! dites-vous, et nous sommes loin de vous contredire. Eh bien, ce réalisme, savez-vous avec quoi il se fait? Avec des démolitions; avec les débris de ces grandeurs, de ces enthousiasmes, de ces dévouements, de ces croyances que vous respectez, que vous caressez, que vous glorifiez, que vous parez de fleurs — mais comme on pare des victimes, en les menant au sacrifice.

IX

L'ÉMIGRATION[1]

Février 1866.

Le chevalier de Boufflers, se trouvant dans une ville de garnison, écrivait à sa mère, l'héroïne du fameux *Pont-Neuf :*

... Quand Boufflers parut à la cour, etc.

« Je suis très-bien ici : la bonne compagnie y est comme partout, mais la mauvaise y est excellente. »

Tous ceux qui ne sont pas de l'avis de M. de Boufflers, et qui, préférant la bonne compagnie à la mauvaise, fréquentent encore les rares salons où se conserve la tradition d'élégante et spirituelle causerie, connaissent, au moins de vue, un homme dont la physionomie jeune et charmante inspire tout d'abord la sympathie. On l'approche, on lui parle, on l'écoute, et l'on devine, aux

[1] *Dix années d'émigration*, Souvenirs du comte de Neuilly, publiés par M. Maurice de Barberey.

premiers mots, qu'il possède la plus précieuse des qualités, celle qui tempère la vivacité des opinions par la grâce et la douceur des manières. Les gens très-convaincus imposent le respect, mais leurs convictions ont des arêtes qui blessent les esprits délicats; les sceptiques sont d'humeur agréable et commode ; mais on éprouve peu à peu à leur contact cette sensation de froid qui fait ressembler pour notre âme la difficulté de croire à la difficulté de vivre. Ce qu'il y a d'inappréciable, dans ce temps où il est si malaisé d'être d'accord avec autrui et surtout avec soi-même, c'est le don de persuasion allié à la fermeté du caractère; c'est ce charme que l'on subit volontairement avant de savoir où il nous mène, et qui, sans faire une seule concession, fait dix prosélytes. Pour que cette esquisse de fantaisie devienne le plus ressemblant des portraits, il me suffira de nommer M. Maurice de Barberey. Nul n'était plus capable et plus digne de faire agréer au public les *Souvenirs* du comte de Neuilly; un très-aimable livre, au seuil duquel on rencontre ce mot étrange, inquiet, rancuneux, calomnié, énigmatique, douloureux, enveloppé de nuages, sujet à mille controverses, et qui souleva autant d'invectives qu'il renferma de souffrances : Émigration!

Le succès du *Lion amoureux* donne une actualité piquante aux récits de ces bizarres existences d'émigrés; si françaises toujours jusque sur le sol étranger, si étrangères pourtant à la nouvelle France, dont elles ne pouvaient ni accepter, ni comprendre, ni partager les idées, les mœurs, les espérances, les passions, le langage;

forcées, au milieu de privations incroyables et d'indicibles angoisses, à se débattre contre cette question insoluble : Où est la patrie? est-elle morte avec le roi? voyage-t-elle avec les princes? est-elle exilée ou transformée avec le drapeau? a-t-elle disparu avec les châteaux, les titres, les hôtels, les palais, les richesses, les priviléges? peut-elle se plaindre qu'on l'abandonne quand elle opprime, qu'on la renie quand elle tue, qu'on cesse de la reconnaître quand elle n'est plus reconnaissable? Après trois quarts de siècle, la question est encore en suspens : on ne saurait y toucher sans éveiller des fantômes, rouvrir des blessures, évoquer de sanglantes ou sinistres images; et vous voudriez qu'au moment même où l'on n'avait à opter qu'entre la mort et l'exil, où il fallait se décider en une nuit, en une heure, sous le fer des bourreaux, sous la torche des assassins, sous le cri des limiers, sous le feu des incendiaires, on eût gardé assez de sang-froid pour peser le pour et le contre? Le ciel de la patrie, dites-vous? — Mais comment le voir? La poussière du combat, la fumée des sacrifices l'avaient couvert d'un voile noir. Entre ce ciel que l'on venait de fermer et cette terre qui rejetait ses enfants, l'échafaud se dressait en permanence, comme pour séparer éternellement les vainqueurs et les vaincus, les meurtriers et les victimes.

Chose remarquable! au lendemain de ces jours néfastes, les émigrés rencontrèrent, non-seulement chez leurs amis ou les indifférents, mais chez la plupart de leurs adversaires de la veille, une sorte de compassion instinc-

tive. Le sentiment dominant de l'époque, ce fut un besoin de réconciliation, de réparation et de paix, où beaucoup de lassitude se combinait avec un retour involontaire vers l'immortelle justice. Au patriotisme étroit et violent succédait une inspiration plus généreuse et plus large : l'humanité. C'était si émouvant et si pathétique, ce grand naufrage! Ces hommes, qui étaient nés, qui avaient grandi, vécu dans la possession de toutes les joies, de toutes les élégances de ce monde, et qui ne possédaient plus rien! Ils rentraient par une porte entr'ouverte; on les tolérait à peine là où ils avaient presque régné. Quelques-uns étaient obligés de cacher sous de vulgaires pseudonymes les plus beaux noms de notre vieille France, comme ces criminels qui se lavent les mains et changent de linge pour tromper l'œil des gendarmes. Ils passaient, pauvres, râpés, poudreux, devant des hôtels où leurs armoiries mal grattées pouvaient se reconnaître encore, et dont les nouveaux propriétaires, — leur intendant ou leur fermier peut-être, — ne daignaient pas les saluer. D'autres s'arrêtaient au bord d'un chemin, et s'asseyaient pensifs sur quelques talus de gazon. Ils déposaient leur sac de voyage et leur bâton de pèlerin; puis leurs regards plongeant dans le vide cherchaient un horizon connu, un paysage aimé, des images absentes. Le petit bois, le sentier fleuri, le parc baigné d'ombre, la fenêtre d'où ils regardaient jadis les beaux cygnes s'ébattant dans le bassin, la chambre où ils allaient chaque matin recevoir le baiser de leur mère, la salle où leur père trônait comme un suzerain du vieux temps, évanoui

tout cela comme un songe! Des ruines, ou une maison neuve, cette ruine du cœur! D'autres encore, plus sombres et plus pâles, se dirigeaient vers le cimetière... Illusion! affreux réveil d'un mauvais rêve! Le champ des morts réservait à leur piété filiale les mêmes mécomptes que la terre des vivants; il était resté désert pendant qu'elle se dépeuplait. Ils n'avaient pas même la consolation des orphelins; vainement ils interrogeaient l'herbe et la pierre, la croix de bois et la tombe de marbre. Leur tendresse et leur douleur ne savaient plus où pleurer et où prier. Ce qu'ils savaient, c'est que leurs morts chéris avaient péri ailleurs; le reste, ils l'ignoraient : aux certitudes poignantes de la mort se joignait l'horrible incertitude des sépultures.

Cette impression de pitié, victorieuse d'un prétendu patriotisme, on la retrouve dans bien des documents de l'époque; elle se reflétait dans les œuvres d'art. Lorsqu'un jeune peintre exposa son *Marcus Sextus,* le succès fut immense; un succès de larmes! Chacun se reconnut ou reconnut son voisin dans cet épisode des proscriptions romaines; ce patricien rentrant dans sa maison dévastée pour y voir sa fille agenouillée au pied du lit de sa femme morte.

Et puis, que cette misère était gaiement supportée! que de fins sourires à travers ces pleurs! quelle grâce aristocratique, quel spirituel persiflage contre les ironies du sort et les grossièretés de la victoire, dans ces innombrables façons d'être pauvre, de manquer de tout et de travailler pour vivre! La tragédie avait des intermèdes

picaresques : aux récits voilés de deuil, couverts d'un crêpe fleurdelisé, s'entremêlaient de bouffonnes histoires. Il y avait eu, au milieu de tous ces orages, des jours de soleil; on était allé à la maraude, un petit écu dans la poche; et, vive le vin de France! bu sous la tonnelle de houblon, au bord d'une rivière allemande! Vivent les jolies hôtesses de Coblentz ou de Hambourg, moins cruelles que la République! Bonjour, comte! bravo, marquis! — Qu'as-tu fait de tes manchettes? — Ce qu'on en fait quand on est menuisier. — Et moi, tourneur. — Et moi, rempailleur de chaises. — Moi, je gagne ma pièce de vingt-quatre sols en assaisonnant une salade. — Et la duchesse? — Sabotière. — Et la baronne? — Servante d'auberge. — Et la marquise? — Modiste : toutes les Hambourgeoises s'arrachent ses petits bonnets. — Ah! j'entends; elle coiffe toutes ces dames en *bourgeoises*... Et de rire. — Et le chevalier? — Garçon de café. — Très-bien! je lui avais toujours prédit qu'il mourrait garçon... Et de rire encore. — A propos, tu ne sais pas? Je conspire : c'est charmant; nous sommes vingt-cinq dans la conspiration; le secret est admirablement gardé, etc., etc. On a ri, on a jasé, on a fredonné le couplet à la mode, on s'est redit tout bas le commérage d'hier, le scandale d'aujourd'hui, la chronique galante de ce Paris dépaysé, campé sur les rives du Rhin. O éternelle contradiction de l'âme humaine, qui ne sait être ni triste dans la tristesse, ni joyeuse dans la joie! légèreté funeste et charmante de cette société qui joue avec l'exil et la mort, et que le regard d'une femme

ou l'éclair d'une épée consolait de la mort et de l'exil!

Me voici tout près des *Souvènirs* du comte de Neuilly. Recommencer à leur sujet les polémiques de parti, ce serait laisser croire qu'on les a mal lus. Accrocher à de lourds arguments ces légères dentelles, ce serait méconnaître le vrai caractère et le vrai charme de ce livre de famille, vif, curieux, animé, amusant, mais fort peu raisonneur. La fidélité politique, pas plus que la foi religieuse, n'a besoin ou envie de raisonner! D'ailleurs, très-heureusement pour ses proches et pour ses amis, le comte de Neuilly a vécu jusqu'au 19 mars 1863. Il y a, dans ses dernières pages, des jugements, des dates, des anecdotes, des noms propres, qui pourraient offrir les inconvénients du *trop près*. La verte vieillesse de cet *ultra* octogénaire a évidemment conservé toutes les rancunes et toutes les antipathies de sa jeunesse ou de sa maturité. Il en résulte que, lorsque, endoctrinés par nos Mentors politiques, civilisés par l'expérience, revenus de nos préventions et de nos colères, pénétrés de la nécessité d'une réconciliation générale ou partielle, nous disons à telle ou telle fraction de telle ou telle subdivision de tel ou tel groupe de tels ou tels de nos adversaires, comme le Saverny de *Marion Delorme* :

> Réconcilions-nous, ma petite Marie;

tel ou tel chapitre des *Souvenirs* du comte de Neuilly nous répond poliment :

> Réconcilions-nous de moins près, je vous prie!

A ce point de vue, et aussi pour un motif plus personnel encore et plus intime dont je vais dire un mot tout à l'heure, peut-être eût-il mieux valu attendre douze ou quinze ans avant de publier ces *Souvenirs*. On aimerait, en lisant ces agréables récits sans conséquence, à ne pas être distrait par des noms qui nous rappellent mille détails d'exagération et de violence, et à se figurer, au lieu du duc d'Orléans, de Lafayette, de Louis-Philippe, du duc Decazes, Silvio et Araminte, Fantasio et Oriane, Cassandre et Colombine. Passe encore, lorsque, préludant à ses malices de pavillon Marsan, le comte de Neuilly nous montre le futur roi des Français, alors tout enfant, mangeant un perdreau froid et assurant que, comme il suffit de deux ou trois grains de plomb pour tuer une pièce de gibier, c'est une folle prodigalité d'en mettre une poignée dans le canon du fusil! Le comte de Neuilly ne manque pas de voir dans cette idée enfantine un présage de la parcimonie proverbiale de Louis-Philippe. Une fois sur cette voie, ne pourrait-on aller plus loin encore, et remarquer que c'est, en effet, une trop grande économie de plomb qui a précipité du trône le roi fait et défait par les barricades?

J'ai parlé de détails plus intimes, auxquels M. de Barberey n'a probablement pas songé. Parmi les personnes mentionnées par son oncle, que je soupçonne avoir été un peu voltairien, il en est qui vivent encore. C'est pour leurs vieux ans un assez triste régal, que de se voir remises en face de souvenirs tels que celui-ci : « L'éducation que les deux époux donnèrent à leur petite G...

« ne devait pas produire des fruits excellents. Rentrés à « Paris, ils s'occupèrent de lui donner des talents, sans « y joindre des leçons de morale. Ils la donnèrent à B.., « pour apprendre à jouer de la harpe, et à un autre pour « le piano. Elle avait une voix très-agréable dont elle tirait « bon parti. B... ne s'amusa pas seulement à former son « élève sous le rapport de la musique. On la lui fit épou-« ser, après que le mariage eut été rendu nécessaire. « Ce misérable était bigame; non content de cela, il se « mit à faire des faux, fut condamné en cour d'assises, « et s'enfuit en Angleterre, pour éviter d'aller ramer à « Brest, laissant sa femme et son enfant à ses parents. »

Or, cette petite G... existe; elle a lutté avec autant de sérénité que de courage contre la mauvaise fortune : elle est mère, elle a marié sa fille, elle est grand'mère peut-être. Comme cette page est agréable pour les trois générations!

Une fois ces réserves faites, je ne puis que signaler tout ce que le livre a d'engageant et de piquant. Il faut s'abandonner au courant du récit, suivre le comte de Neuilly, d'abord à travers les terribles journées de la Révolution, les hideuses scènes de Versailles et de Paris, où son émotion d'enfant nous assure d'avance de la fidélité de l'homme; puis, à l'armée des Princes, parmi les hasards de cette guerre où le mot patriotisme pouvait subir des traductions diverses, mais où le mot bravoure n'avait pas de variantes; puis, dans les villes allemandes ou hollandaises, où ces vaincus, ces spoliés, ces proscrits, ces décimés, ces affligés, se chargeaient d'égayer leurs

hôtes qui n'avaient rien perdu ni rien souffert, et payaient leur hospitalité en bons mots. L'aimable conteur s'y montre à nous sous le jour le plus favorable : gai, spirituel, amusant, amusé, facile au plaisir, prompt à la riposte, goguenard, bon compagnon, de belle et vaillante humeur, prenant le temps comme il vient, toujours prêt à dégaîner, le cœur sur la main, riant au nez de la Révolution et de l'adversité, tirant parti de tout, ne s'effrayant de rien, très-précoce auprès du beau sexe, Chérubin croisé de Blondel. Le comte de Neuilly n'est pas écrivain dans la stricte acception du mot, ainsi qu'on a pu déjà s'en apercevoir par mes courtes citations; mais les négligences du style sont rachetées par l'agrément du récit, par l'allure cavalière et délibérée de l'homme du monde, qui cause et raconte ses souvenirs sans préoccupation de métier. De temps à autre, une éclaircie, un joli tableau, un frais croquis se dessinent en quelques traits de plume sur la page commencée : par exemple, la visite au noble et révérendissime chapitre de Neuss, en face de Dusseldorf, où pendant qu'un vieil oncle, un ex-beau de 1760, demande à quelque chanoinesse de son temps quelques gorgées d'eau de Jouvence, le jeune de Neuilly, leste, amoureux et hardi comme un page, se promène avec une charmante nièce qui lui fait gaiement ou tendrement les honneurs des jardins du chapitre; jardins délicieux, semés de toutes les fleurs de la seizième année! La nièce donne à son nouvel ami, qu'elle ne devait plus revoir, un dessin de sa façon, « qu'elle signa et data. » Je dirai de même, en finissant, que l'auteur

de ces *Souvenirs* les a signés et datés à chaque ligne. A tous moments, un trait, un mot vient révéler pour qui sait lire la trace de cette société brillante et futile qui vit tout périr et qui périt elle-même plutôt que de devenir grave. Ici c'est le vieux céladon qui, en parlant à son neveu de ses galanteries et de ses plaisirs, lui laisse deviner « qu'il ne s'en est pas tenu à la contemplation ; » là c'est l'espiègle de treize à quatorze ans, regardant à travers le trou d'un rideau les plus mystérieux détails d'une toilette féminine. Aussi, tout en déclarant que ces *Souvenirs* du comte de Neuilly m'ont charmé, et, au risque de faire croire qu'ils ne m'en ont charmé que davantage, j'avouerai, sous forme d'interrogation finale, qu'ils m'ont donné deux surprises : 1° Comment, quand on s'est appelé Neuilly, a-t-on pu haïr si fort Louis-Philippe? 2° Comment...? Mais ma seconde question serait indiscrète, et les pieux éditeurs de ce livre auraient le droit de me répondre, que, plus on a l'âme pure, moins on a de pruderie.

X

M. ALBERT DE BROGLIE

Février 1866.

Il y a neuf ou dix ans, lorsque M. Albert de Broglie commença la publication de l'ouvrage qu'il vient de terminer, les esprits superficiels s'étonnèrent qu'il eût choisi ce sujet : l'Église et l'Empire romain au quatrième siècle. Jeune, chrétien et libéral, comment avait-il pu se sentir attiré vers une époque où tout le monde eut l'air vieux, où le christianisme naissant se couvrait de tristes nuages, où la liberté promise par l'Évangile semblait indéfiniment ajournée?

Si j'étais paysagiste, je comparerais les divers siècles de l'histoire à une succession de *ciels*, ou, si l'on veut, d'horizons qui, suivant qu'ils sont lumineux ou sombres, limpides ou orageux, jettent sur les figures des personnages quelque chose de leur clarté, de leur ombre ou de

[1] *L'Église et l'Empire romain au quatrième siècle.* Troisième et dernière partie.

leur faux jour. Le fait est que, dès le commencement du Bas-Empire, les vertus et les vices prennent des teintes et des proportions particulières. La grandeur, l'héroïsme, le crime, la foi, la puissance s'embarrassent dans des complications byzantines ; le bien et le mal marchent par des chemins de traverse ; les statues d'or ou de marbre ont des pieds ou des bras d'argile. La beauté louche, la logique est de l'argutie, l'éloquence est de la rhétorique : l'admiration n'ose faire un pas sans craindre de glisser dans le sang. On dirait que l'humanité va mourir à la fois d'inanition et d'apoplexie. Les gouvernements sont obligés de désoler le pays pour le nourrir, de ruiner leurs sujets pour les défendre. Les persécutions, ces grands drames de la primitive Église, perdent ce caractère de féroce franchise qui distribue en deux groupes les bourreaux et les victimes. Il ne s'agit plus d'un suprême effort du vieux monde pour couper dans sa racine la foi nouvelle qui va le subjuguer : ce sont des chrétiens presque toujours qui persécutent d'autres chrétiens. Ce n'est plus le paganisme, c'est la sophistique qui allume les bûchers et aiguise les haches. Des querelles de mots, — que dis-je? — de syllabes, arment une moitié de l'Empire contre l'autre, infligent à la vérité le voisinage, la contagion et la solidarité du mensonge, et fournissent à l'obstination ou à la rancune des païens retardataires une pièce justificative. Fatigué de scènes violentes ou sinistres, le regard essaye de se reposer un moment, tantôt sur un jeune visage, tantôt sur un front inspiré : hélas ! l'atmosphère est aussi malsaine pour l'innocence

et la jeunesse que pour la vertu et le génie. On tourne la page, et il se trouve que l'aimable néophyte a succombé aux piéges d'un scélérat hypocrite ; que le grand homme, enivré d'omnipotence, a souillé ou ensanglanté son règne. Comme pour compléter cette impression de malaise, l'imagination et la mémoire du lecteur sortent du cadre et dépassent les récits de l'historien. Il semble, à chaque instant, que ce sombre et lourd rideau va se lever pour nous laisser voir au premier plan les Barbares, qui s'agitent déjà et qui achèveront d'un coup de dent cette société mourante; dans le lointain, l'islamisme prêt à remplacer par ses germes de mort ces dernières fièvres de la vie et à changer en déserts et en ruines ces contrées, ces villes chères à la poésie, à la religion, à l'histoire : l'Orient, la Syrie, la Cappadoce, Césarée, Thessalonique, Antioche, Nicée, Andrinople !

Eh bien, à présent que l'œuvre de M. Albert de Broglie nous apparaît dans son ensemble et que l'on peut aisément en saisir l'inspiration et le plan, on s'explique ses studieuses préférences pour une époque où allait se décider l'avenir du christianisme, et qui fut à ses miraculeuses origines ce que la puberté est à la naissance. Semblable à ces démons que les apôtres forçaient de glorifier le Dieu fait homme, chacun de ces épisodes, de ces traits de mœurs, humiliants pour l'humanité, effrayants ou rebutants pour nos vulgaires sagesses, était destiné à prouver avec plus de force et d'éclat ce qu'il paraissait affaiblir ou corrompre, obscurcir ou contredire.

Au moment où la religion chrétienne cessait d'être persécutée et opprimée, prenait possession d'un rôle officiel et public, inscrivait ses vérités en marge de la loi civile, entrait dans les palais des grands et s'asseyait sur le trône, c'est alors que commençaient pour elle les vraies difficultés, les véritables périls. Affronter le martyre, braver les supplices, épuiser l'art des tortionnaires et les raffinements de la cruauté impériale, vivre dans le creux des rochers, dans l'ombre des Catacombes, ce n'était pas là le plus dangereux, le plus difficile. La foi, même dans l'erreur, peut avoir de ces extases qui changent la torture en délices, surtout en un temps où l'horreur de ce qui se passait parmi les vivants donnait aux grandes âmes je ne sais quelles nostalgies de mort, de ciel et d'inconnu.

Mais, dans la phase critique que nous fait si vaillamment traverser M. Albert de Broglie, l'épreuve suprême commençait. Il fallait, d'une part, que l'Église, désormais respectée, puissante, presque souveraine, gardât son caractère de liberté et d'indépendance, peu compatible avec le contact des grandeurs humaines dont l'habitude usuraire est de reprendre aux vérités religieuses dix fois plus qu'elles ne leur prêtent; d'autre part, que les malheurs inouïs de la société séculière, sa détresse matérielle et morale, d'affreux spectacles mêlés à de hideuses misères, ne lui laissassent d'autre alternative que de périr ou de se jeter dans les bras de celle qu'un illustre ami de M. de Broglie a appelée *une mère*. Il fallait, en outre, que dans cette étreinte maternelle et filiale, l'Église maintînt

les différences profondes qui la séparent des pouvoirs mondains; que son autorité, loin d'être tyrannique et de seconder la force brutale, fût toujours prompte à intervenir contre les forts en faveur des faibles. Il fallait encore que des symptômes visibles d'un mystérieux travail montrassent la vie, la séve, se retirant peu à peu de toutes les puissances terrestres pour s'absorber dans cette puissance surnaturelle. Afin que cette métamorphose fût plus évidente, il fallait qu'elle se personnifiât en des hommes élus de Dieu, des évêques, des moines, des prêtres, obéis, écoutés, actifs, bienfaisants, intègres, influents au milieu de la corruption et de l'apathie universelle, et plus sûrs de régner dans leur faiblesse que les empereurs dans leur pourpre.

Voilà ce que nous trouvons dans ce vaste tableau, ou, pour parler plus exactement, dans cette galerie mobile où ont passé tour à tour Constantin avec son bizarre assemblage de grandeurs et de crimes, de foi vive et de doutes; ardent catéchumène, doublé d'un hérésiarque, ayant le goût de l'orthodoxie et le courage du schisme[1]; Constance, fils dégénéré d'un père illustre; caricature sanglante et méchante de prince, de général, d'orateur et de sectaire; grimace de ce Bas-Empire dont Constantin avait été la figure; Julien, naufragé de la religion, de la politique et de l'histoire, qui, en essayant d'attacher son nom à une renaissance païenne, n'a rencontré qu'un

[1] Voir, pour la première partie de l'ouvrage de M. de Broglie, les *Causeries du samedi*, p. 208.

titre qui est une flétrissure : Apostat[1]! Maintenant, voici Valentinien et Théodose ; au-dessous d'eux, Valens, Gratien, Maxime ; au-dessus, et sur un piédestal invisible, consacré d'avance par Athanase,— saint Basile, saint Grégoire, saint Ambroise ; les vivants à côté des morts ; les vrais souverains du quatrième siècle.

Oui, *au-dessus*, et c'est là le vrai sens de toute cette histoire, si bien comprise et si éloquemment retracée par M. Albert de Broglie. Les œuvres humaines de ce temps-là ne nous offrent qu'un intérêt secondaire ; nous savons trop comment elles ont fini, dans quelle fosse commune elles sont tombées et quels furent les fossoyeurs. Ce qu'il faut considérer et suivre dans ce siècle, c'est son âme, et cette âme a eu pour sauveurs et pour maîtres ces hommes qui, par la sainteté de leur vie, l'autorité de leur parole, l'éclat de leur talent, l'intégrité de leur foi, l'énergie de leur caractère, ont triomphé de l'hérésie. A cette heure décisive et tragique, les empereurs, meilleurs ou pires, ne pouvaient que retarder ou précipiter un dénoûment inévitable. Sauver l'orthodoxie, au contraire, c'était sauver le monde ; c'était conserver intact, pour tout ce que la barbarie allait frapper, le seul moyen de subir le choc, sans qu'une nuit éternelle et complète succédât aux civilisations antiques. Qu'un homme tombe victime d'un accident ou atteint d'une de ces crises qui déjouent la science : « Il est mort, » dit-on ; et, en effet,

[1] Pour la seconde partie, les *Dernières Causeries du samedi*, p. 137.

son visage est livide, ses membres sont roidis et glacés: mais une main secourable se pose sur son cœur; le cœur bat encore! L'homme n'est pas mort, il pourra vivre!

L'intérêt dominant du quatrième siècle, c'est donc la lutte de l'orthodoxie et de l'arianisme, parce qu'au fond de cette lutte s'agitait la question de savoir non-seulement si N.-S. Jésus-Christ était Dieu comme son père, mais si sa divinité offrirait à ses ministres et à ses fidèles un point d'appui assez fort pour résister à la corruption, à la peur, à l'amollissement des mœurs, aux fascinations de la puissance. Lorsque parurent les premiers volumes de M. Albert de Broglie, le mot d'ordre, chez certains érudits et certains critiques qui se qualifient de *libéraux*, fut de démontrer tout ce qu'il y avait de puéril dans ces controverses et à quel point la subtilité grecque ou orientale avait réussi à pulvériser, en peu de temps, ces vérités chrétiennes, taillées dans le roc du Calvaire. A ne consulter que les apparences, l'objection était spécieuse; mais, en réalité, de quoi s'agissait-il? — « Le fondeur, dit excellemment M. de Broglie, verse le cuivre dans l'or pour le travailler plus à l'aise. » — L'arianisme était *instrumentum regni :* il débilitait le christianisme, lui enlevait les muscles et les nerfs, et le livrait ainsi énervé au pouvoir laïque, qui n'avait plus qu'à laisser faire pour y trouver des courtisans, des séides, les flatteurs de ses vices, les panégyristes de ses faiblesses et les agents de ses crimes. Le succès définitif, le triomphe officiel de l'arianisme, se serait appelé Religion d'État. C'est

pour cela que les empereurs, les despotes (d'Orient et du quatrième siècle, entendons-nous bien) ne pouvaient se défendre d'un penchant secret ou avoué pour une erreur accommodante qui répondait au goût du temps, leur donnait des évêques pour chambellans, et leur eût permis de cumuler les sécurités de la foi avec les joies de l'omnipotence. C'est pour cela aussi que M. Albert de Broglie, avec un tact historique et religieux qui lui fait le plus grand honneur, a compris que, dans ce débat, l'*esprit* était tout différent de la *lettre*, que ces disputes oiseuses, bonnes tout au plus à passionner des sophistes et des théologiens de décadence, étaient le point de départ d'une lutte où devaient se décider les destinées du monde moderne, et n'allaient à rien moins qu'à assurer ou à compromettre la liberté des consciences, la dignité humaine, le caractère inaltérable et divin du christianisme et de l'Église.

Serait-il possible d'analyser en quelques pages cette troisième partie d'un vaste ouvrage, qui est elle-même un livre considérable? Non; j'aime mieux vous engager à aborder résolûment ce récit, qui vous réserve non-seulement une instruction solide et chrétienne, mais un vif plaisir littéraire et d'intéressantes surprises. Dans le talent de M. Albert de Broglie, la fermeté et la souplesse ne s'excluent pas : un sentiment délicat d'artiste — j'allais dire de critique — lui a révélé que la variété des couleurs, la finesse des nuances étaient nécessaires à ce large tableau pour le préserver de la monotonie. Il s'y montre tour à tour, et avec un bonheur presque égal,

peintre d'histoire et de batailles, peintre d'intérieur, de portraits et de genre; sans compter cette peinture idéale où excelle le vrai moraliste, et qui, en dessous des objets ou des événements extérieurs, pénètre les replis du cœur et y cherche le secret de nos faiblesses. A côté de chapitres à grands ressorts, tels que la bataille d'Andrinople ou la sédition d'Antioche, chapitres pleins de mouvement où l'on croit entendre le bruit des foules et le choc des armées, il faut lire les études paisibles et recueillies sur la vie des solitaires, sur l'épiscopat de saint Basile, sur la politique de saint Ambroise. Quelle hauteur de vues et quelle justesse de ton! avec quelle sûreté de main M. Albert de Broglie caractérise les différences entre Athanase, saint Basile, saint Grégoire, saint Ambroise, et entre les missions qu'ils ont remplies! Athanase, le défenseur du droit strict de l'Église en face de ses ennemis; Basile, le régénérateur de l'ordre et de la discipline dans l'Église, déjà menacée de dissolvants de toutes sortes; Grégoire, le contemplateur, le rêveur chrétien, l'enchanteur de ces imaginations orientales qu'auraient effrayées de trop rudes austérités; Ambroise, enfin, le vainqueur, en qui Théodose rencontra une âme assez forte pour lui résister, assez éloquente pour le convertir, et qui, dans ce combat où il représentait la vérité, l'humanité et la justice, montra au monde la supériorité de l'évêque sur le dernier des grands empereurs!

Mais si, dans ce livre où abonde l'embarras du choix, nous avions à indiquer nos préférences, elles seraient

pour les pages charmantes que l'auteur a consacrées à saint Jérôme. Là nous le sentons, pour ainsi dire, plus près de nous, et peu s'en faut que le formidable saint ne participe à cette communauté familière. Jérôme, appelé à Rome par le pape Damase pour l'aider à retrouver et à traduire le texte hébreu des livres saints, apporte à ce travail l'ardeur et la fougue d'un génie à qui il fallait, a dit Chateaubriand, Rome ou le désert. Les broussailles de l'idiome hébraïque commencent par l'effrayer, l'irriter, et finissent par ressembler pour lui au buisson ardent au delà duquel il découvre un ciel nouveau, un nouvel horizon, toutes les splendeurs d'une poésie supérieure à celle de Virgile et d'Homère. Ses transports sont communicatifs, et voilà tout un groupe de belles et pieuses patriciennes qui se font ses disciples, ses secrétaires. Comme toujours, le monde s'étonne, crie au scandale, raille et calomnie. Alors le lion du désert se retourne, et, au lieu de se défendre, il attaque; au lieu de plaider *pro Paula et Marcella*, il fulmine des réquisitoires, il lance des satires, il décoche des épigrammes, il déchire de sa griffe léonine tous les calomniateurs stupéfaits, chrétiens attiédis, prêtres amollis, jeunes gens efféminés, matrones rajeunies par les cosmétiques et les fausses nattes; le tout dans une prose à crinière, rude, fauve, âpre, mordante, dévorante, terrible, enflammée; si bien que le prêcheur d'abstinence, de mortification et de cilice met les rieurs de son côté : le solitaire de l'Aventin devient, dans cette société élégante et corrompue, le personnage à la mode; un feuilleton de saint Jérôme ! un

courrier de Rome de saint Jérôme ! quelle aubaine ! et, puisqu'il s'agit d'un Père du désert, quelle oasis !

N'y a-t-il donc rien à critiquer, pas la plus légère tache à signaler dans ces deux volumes ? Je répondrais *non*, si M. Albert de Broglie n'était pas de l'Académie française. Mais, depuis qu'un poëte inconnu m'a écrit carrément : « Parlez de mes vers comme si j'étais le neveu ou le petit-cousin d'un académicien, » — je suis devenu intraitable, et, n'y eût-il dans l'œuvre d'un des Quarante qu'une erreur de points et de virgules, je la dénoncerais héroïquement à toutes les rives du Danube. Il y a, dans cette troisième partie, quelques négligences de style, qu'il faudrait laisser à de pauvres diables d'improvisateurs et d'enfants perdus comme nous : ainsi, à la page 309 du 1er volume : « Le nombre était grand de tous ceux qu'à leur naissance *on avait pu s'être plu* à placer ainsi sous la protection spéciale de la Divinité. » — Ailleurs, c'est évidemment l'imprimeur qui se met de la partie, et, si j'ai l'air de confondre les deux genres de fautes, c'est uniquement pour les signaler à une seconde édition : T. II, p. 491 : « N'avons-nous pas vu, pendant que l'illustre Fabiole va pleurer au désert le tort de s'être *arrachée* aux bras d'une *épouse brutale* (???)... » M. Albert de Broglie colore son style avec autant de sobriété que de justesse ; nous ferons cependant une exception aux dépens de l'image suivante : « On eût dit de vieux troncs qui sèchent sur place par l'effet des années ; si leurs racines, en s'étendant, viennent à rencontrer une terre fraîchement remuée, ils y

puisent une séve nouvelle... » Le premier paysan venu, fût-il cette fois du Danube ou du Rhône, dira à M. Albert de Broglie que, quand un vieux tronc sèche sur place, ses racines ne s'étendent plus.

Mais laissons là ces vétilles auxquelles je ne me suis un moment arrêté que pour ne pas perdre la stoïque habitude de dire la vérité aux académiciens et aux princes. Rendons hommage, un sincère et légitime hommage, au livre de M. Albert de Broglie. Puis, après avoir vu passer devant nous tant de violents souvenirs, essayons de nous réconcilier avec notre époque : félicitons-nous, ce livre à la main, d'être d'un temps où Arbogaste est impossible, même en tragédie ; où nos évêques, fort heureusement, n'ont pas besoin d'être des Athanases ; où une femme que, contre toute vraisemblance, on accuserait d'infidélité, serait admise à prouver son indubitable innocence avant d'être fouettée, et où un saint préfet que, par extraordinaire, ses administrés voudraient nommer évêque, n'aurait jamais l'idée, pour détourner de lui le suffrage populaire, de soumettre rudement à la question une demi-douzaine d'électeurs récalcitrants et de maires de village.

XI

M. JULES CLARETIE[1]

Mars 1866.

Si ce terrible roman de Jules Claretie, *un Assassin*, se passait au quinzième siècle, au temps de Gringoire et de Claude Frollo, l'auteur aurait pu prendre pour épigraphe l'*anankè* de Victor Hugo. Robert Burat, son héros, est une victime désignée d'avance à la fatalité. Dès le collége, on le voit sombre, triste, inquiet, taciturne, âpre au travail, rechercher la solitude et le silence, rester dans la salle d'étude pendant que ses camarades vont rire et jouer chez leurs parents, et recevoir, chaque année, ses couronnes sans qu'un doux visage maternel s'illumine en entendant proclamer son nom. Ce n'est pas un René pourtant, et ne craignez pas de le voir se traîner sur les traces de ces rêveurs qui ne savent comment nous expliquer leur mélancolie et leurs songes. La tristesse de Ro-

[1] *Un Assassin.*

bert Burat ne se perd pas dans le vide ; sa souffrance a une date, son malaise a une cause, son isolement est plus poignant que s'il n'était qu'un orphelin. Son brave homme de père, trahi par une femme coquette et futile, a cherché dans le suicide un refuge contre son désespoir et sa honte. Sa mère, — cette femme indigne d'être la compagne d'un honnête homme, — est morte dans son élégance frelatée, après quelques années de désordre. Mais auparavant, il faut que Robert épuise jusqu'à la dernière goutte ce calice dont ses lèvres juvéniles garderont éternellement l'amertume. Un jour, un élève de sa classe, qui a déjà un pied dans le monde, jette à travers la récréation des *grands* une fusée d'allusions, de propos, de menues malices, qui frappent Robert au front et au cœur. Il se précipite avec furie sur le rhétoricien méchant et bavard, qu'on est obligé de lui arracher des mains : le voilà hors du collège! La lutte commence ; pour terrain, Paris ; pour adversaires, la société, le préjugé, la routine, l'égoïsme ; pour appuis, un oncle de province, un original excellent et charmant, Germain Burat ; et une cousine, encore petite fille, maigre, noire, de grands yeux, — une de ces Cendrillons qui ont toujours, dans l'imagination de leurs cousins, onze ans, des doigts tachés d'encre et des joues barbouillées de confitures, jusqu'à ce que la fée des jeunes et belles amours touche l'enfant de sa baguette et fasse tomber la robe de serge grise!

Robert travaille ; sa vie laborieuse lui donne bientôt un ami, son aîné de quinze à vingt ans, travailleur comme Robert, et rapproché de lui par une communauté de

goûts, d'idées, d'études, de tristesses. Il s'appelle Thévenin. Peu communicatif d'abord, il finit par confier à son jeune ami le douloureux secret qui pèse sur son passé : il a aimé, lui aussi, une femme frivole et légère, qui, ennuyée de vivre avec une sorte de bénédictin laïque, l'a trahi, puis est morte séparée de lui, échouée sur les récifs de la bohème parisienne. Cette similitude de chagrins et de souvenirs entre un fils qui a rougi de sa mère et un mari trompé par sa femme resserre encore l'amitié de Thévenin et de Robert. Ils entreprennent ensemble un grand travail périodique à l'usage du peuple, dont Thévenin laisse tout l'honneur à son collaborateur, et qui m'a fait craindre un moment, — bien à tort, — que le roman ne devînt didactique, humanitaire et pédant. Vers le même temps, Robert Burat rencontre, chez les parents d'un de ses élèves, une jolie veuve, madame de Gèvres, qui l'invite à ses soirées. Les premiers succès de ce puritain de vingt-cinq ans, sa pâleur, l'expression triste et passionnée de sa figure irrégulière, piquent au jeu la veuve aux allures aristocratiques : chez elle, ce n'est d'abord que de la coquetterie la plus raffinée; chez lui, c'est de l'amour, et du plus violent. Ce contraste, très-finement saisi par M. Jules Claretie, amène une découverte imprévue, une scène émouvante et tragique. Madame de Gèvres, qui déjà pour l'ardent jeune homme s'appelle Renée, consent à aller le trouver dans sa chambrette du quartier Latin. Leurs précautions ne sont pas bien prises, Thévenin arrive; Thévenin, le mari vivant de madame de Gèvres, laquelle, en reprenant sa liberté, avait repris

aussi son nom de famille! Alors, entre l'époux outragé et la femme coupable s'improvise un duel dont Robert est l'enjeu; enjeu trop facile à séduire pour que Thévenin puisse gagner la partie. Robert revoit Renée : son amour l'emporte; il trahit, à son tour, l'amitié de Thévenin, qui s'éloigne, s'efface, se perd dans l'immense *incognito* parisien, après avoir adressé à Robert un éternel adieu. Tout cela est vrai, pris sur le fait, étudié sur la chair vive et la fibre saignante. On se demande parfois comment un écrivain aussi jeune peut avoir une connaissance si profonde et si délicate de ces singularités du cœur humain, à la fois physiologiques et idéales, que cinquante ans d'expérience ne nous livrent pas toujours.

La liaison de Robert et de Renée est de celles qui, la première ivresse dissipée, ne peuvent vivre sans expiation et sans orage. Peu à peu les rôles changent et se déplacent. Robert, l'amoureux, se refroidit; Renée, la coquette mondaine, se passionne : l'un, ne se pardonnant pas à lui-même, rendant sa complice solidaire de sa faiblesse et de sa faute, heurté par elle dans ses opinions, ses projets de travail, ses espérances d'avenir et de gloire, entré dans cette phase de désenchantement qui commence par le doute et finit par la haine, aspire déjà à une atmosphère plus pure, à de plus chastes tendresses; l'autre, étonnée de sentir son cœur battre, irritée des dédains de Robert, arrivée à cet âge où une femme déclassée vise à faire de son dernier roman la réhabilitation de tous les autres, avance à mesure que Robert recule, et s'enflamme au moment où il s'éteint. C'est alors, au milieu des crises

de cette agonie, que reparaissent l'oncle Germain et la cousine Henriette : Henriette, une blanche étoile se levant à l'horizon, au bord d'un ciel chargé de tempêtes! L'enfant est devenue une belle jeune fille : l'amour vrai, le bonheur, les jours de soleil, l'honneur et la joie du foyer, les inspirations salubres et fécondes, tout est là. Le thème est vieux ; bien des esprits sceptiques ont envie de protester contre cette légende de la petite pensionnaire arrivant à point pour panser, guérir, charmer et sauver un cœur fatigué de tendresses illicites, blessé par une femme du monde. Grâce au talent de l'auteur, cette vieillerie redevient jeune, ce lieu commun persuade et émeut comme une éloquente vérité. Je défie que l'on range Henriette parmi ces ingénues de théâtre ou de roman qui, au moment où un Édouard ou un Frédéric quelconque se tord sous l'étreinte de la passion vraie, viennent lui dire en chiffonnant de leurs mains rouges leur tablier à dents de loup : « Vous souvenez-vous, mon cousin, de nos parties de volant? et nos promenades sur la pièce d'eau! Et, le jour où nous fûmes surpris par la pluie! Comme j'avais peur! Et ce nid de mésanges! vous étiez Paul et moi Virginie! etc., etc. » Poupées mécaniques, que l'on retrouverait dans les magasins de l'ancien Gymnase; fleurs dont on ne sait jamais si l'on va, en les touchant, se parfumer les doigts ou s'égratigner à un fil de laiton; plaidoyers vivants pour la vertu, l'innocence, le mariage, la vie régulière, qui, si la cause était moins bonne, feraient condamner leurs clients; jattes de lait tourné, bavaroises à l'eau tiède, que l'on présente comme de

victorieux antidotes de tous les alcools, de tous les poisons de l'amour coupable et du roman !

Telle n'est pas cette vaillante et charmante Henriette, de qui M. Jules Claretie a réussi, tant il y met de chaleureuse franchise, à faire une création originale. Le plus bel éloge que l'on puisse adresser à cette partie de son œuvre, le voici : Le dénoûment brutal et sanglant qui justifie le titre du livre, l'assassinat de Renée Thévenin de Gèvres par Robert Burat, on ne l'approuve assurément pas, mais on le comprend, on l'accepte, et telle est la logique implacable du drame, qu'il arrive un moment où l'on se dit : « Ma foi ! j'en aurais fait autant à sa place ! »

Mais cette singulière adhésion, qui va me faire passer pour féroce, a pour envers deux critiques, auxquelles ne saurait échapper cet étrange et irrésistible récit. J'admets parfaitement que Robert, dont l'acte de naissance pourrait être daté du 24 février, — le 24 février de la République et le 24 février de Zacharias Werner,— à force de haïr cette Renée qui le poursuit avec un acharnement incroyable, à force d'aimer cette adorable Henriette dont Renée veut le séparer, furieux, poussé à bout, acculé par la fatalité au pied du mur invisible qui sépare la raison de la folie et l'honnêteté du crime, en vienne à prendre un couteau sur une table d'auberge, à couper avec ce couteau le nœud de sa destinée, et à égorger cette femme comme une bête malfaisante. C'est brutal, cela prépare de jolies attaques de nerfs aux lectrices d'Octave Feuillet ; mais c'est possible, vraisemblable et vrai. Ce qui l'est

moins, ce que la logique et le *crescendo* des passions ne suffiront pas à expliquer, c'est cette Parisienne, *petite-maîtresse*, à prétentions aristocratiques, coquette et féline dans les premiers chapitres, n'aimant que du bout des lèvres, entre deux tasses de thé, ne voulant de l'amour qu'à doses homœopathiques, encore assez jeune pour donner à Robert autant de successeurs qu'à Pharamond, et arrivant par degrés à un tel état de délire, de vertige et de rage, qu'elle subit les mépris et les injures, résiste à l'évidence, se cramponne au bras irrité qui la repousse, brave la honte et les menaces, et court au-devant d'un péril certain, plutôt que de lâcher prise. Si habile que soit l'auteur ou si convaincu qu'il paraisse en préparant la métamorphose, en dissimulant la soudure, la soudure existe, et c'est assez pour qu'il y ait là, en quelque pli de ces entraînantes pages, une invraisemblance morale. Chose singulière! dans ce roman, c'est la victime qui semble inconséquente et excessive; c'est l'assassin qui est conséquent, admissible — et pardonnable.

Pardonnable! ce sera ma seconde critique, adressée cette fois à une invraisemblance matérielle. Que l'on se range au nombre des adversaires de la peine de mort, soit; surtout lorsqu'on y trouve l'inspiration d'une page aussi complétement belle que cette page épisodique, qui nous montre Robert, à son premier chagrin, errant dans Paris, à demi fou, tremblant la fièvre et, dans cette course nocturne, poussé par un flot de foule au pied d'un échafaud. Mais on ne doit jamais calomnier la société, même en plaidant pour ceux qui tuent et qu'elle tue. Il

en est de Robert Burat, dans le livre de Jules Claretie, comme de Jean Valjean dans les *Misérables*. Il n'y a évidemment pas proportion entre le crime et la peine. Jamais un jury n'aurait condamné un paysan pauvre et ignorant à cinq ans de travaux forcés pour avoir volé un morceau de pain. Jamais, jamais un jury ne condamnera à mort un homme de cœur qui, au moment de rentrer dans la vie honnête et régulière, d'épouser une angélique jeune fille, rencontre sur son chemin, prête à lui barrer le passage, une mauvaise créature qu'il n'aime plus, qu'il déteste, et, sans préméditation, dans un accès de fièvre chaude, l'assassine comme on tire sur un chien enragé. Qu'il avoue son crime, qu'il prenne un atroce plaisir à se charger, à se noircir, comme un blessé qui déchire l'appareil de sa plaie, qu'il refuse de se défendre, de désigner un avocat, qu'importe? Cette défense, qu'il néglige ou dédaigne, tout le monde la prendra pour lui ; parents, amis, le public, les juges, cette voix du peuple qui est la voix de Dieu. Rarement le drame de l'*Honnête Criminel* aura eu une plus sympathique variante, et, pour ma part, savez-vous ce que je crains? Ce n'est pas que Robert Burat soit condamné à mort ; c'est qu'il ne devienne le héros de toute une saison, et que dix femmes, sans compter les Anglaises, ne le disputent à sa chère Henriette.

A d'autres points de vue, ce roman, dont bien des pages, — et les meilleures, — appartiennent tout à fait à M. Jules Claretie et accusent une originalité véritable, porte pourtant çà et là la trace de certaines influences.

Renée, quand elle s'élève ou s'abaisse aux paroxysmes de la passion, parle un peu la prose morcelée, hachée menue, interjectée, toute en saillie, des héroïnes de Victor Hugo écrivant pour madame Dorval. Quelques insistances descriptives, trop touffues, trop détaillées, rappellent la manière de M. Flaubert et de ses émules. Enfin, en lisant *un Assassin*, je me souvenais d'un mot qui fut dit devant moi par un homme illustre, à l'époque des grands succès de madame Ristori : « Ce que je regrette, c'est qu'elle associe dès poses de statue antique à des gestes de mélodrame moderne. » — Ici ce ne sont ni gestes de mélodrame, ni poses de statue; mais je remarque une alliance analogue, des actions violentes contrastant avec des délicatesses d'analyse psychologique.

En dépit ou peut-être à cause de ces défauts, je ne saurais assez redire combien ce roman m'a saisi, ému, ou, en argot de coulisses, *empoigné*. S'il est vrai, comme on l'assure, que M. Jules Claretie considère *un Assassin* comme son véritable *maiden speech* littéraire, ce serait être injuste envers lui-même; car on ne saurait oublier ni ses *Victimes de Paris*, ni ses *Ornières de la Vie*, ni ses spirituels *Voyages d'un Parisien*, ni ses touchantes ou curieuses notices sur Élisa Mercœur, Dovalle, Rabbe, Farcy, Petrus Borel, les vivants d'hier, les fantômes d'aujourd'hui, ni enfin ses fines et brillantes broderies sur toutes les coutures de la causerie contemporaine. Que son nouveau roman soit un éclatant début où marque seulement un pas de plus dans ses heureuses étapes, notre tâche se borne à constater les deux points essen-

tiels, le talent et le succès. Si, par hasard, on était tenté de me trouver trop bienveillant pour une œuvre que l'on ne manquera pas d'appeler *réaliste*, — et, par parenthèse, on devrait bien inventer un autre mot, celui-là, à force de significations diverses, n'ayant plus de sens, — je répondrai : Il n'y a rien de réaliste dans les meilleurs chapitres du roman de Jules Claretie. Le personnage d'Henriette, les tourments d'une passion dégoûtée et indignée de ses propres ivresses, le duel du bien et du mal, du bonheur et du malheur, personnifiés en deux femmes et donnant lieu à de délicates analyses, les généreuses aspirations d'un jeune penseur qui dédaigne les sentiers battus et les antichambres, tout cela n'a rien de commun avec le réalisme qui court les rues. Si cependant la violence du dénoûment, la rudesse du titre, la scène de l'exécution, quelques détails de description *quand même*, justifiaient l'épithète de réaliste et classaient le livre parmi ceux dont je parle *dolens et mœrens*, ma réponse est encore toute prête : Assurément l'idéal, l'art pur, est préférable à la réalité brutale; mais je préfère mille fois cette réalité à la convention : la convention, ce fléau des littératures, dans tous les temps et sous tous les régimes, dans les salons comme à l'Académie ! Nous avons été fort édifiés des belles paroles qui sont récemment tombées de la plus majestueuse des tribunes littéraires [1] contre l'abaissement de l'art, la prostitution des lettres, le crime de ceux qui avilissent la langue, corrompent les mœurs, égarent ou dégradent les imaginations et les

[1] Réception de M. Camille Doucet à l'Académie française.

âmes. Le dirai-je pourtant? lorsque j'entends de hauts et puissants seigneurs, des hommes de cour, donner le bon exemple de ces protestations éloquentes, je suis poursuivi par un souvenir obstiné : je songe, malgré moi, à une anecdote de ma jeunesse. Vers 1827 ou 28, un mien parent, que j'appellerai Cléante, homme d'esprit, légèrement voltairien, mais que sa femme, fort dévote, condamnait à observer rigoureusement les prescriptions de l'Église, alla faire une visite à un haut personnage. C'était un vendredi de carême : Cléante trouva son homme à table, devant un perdreau truffé et un pâté de foie gras. La conversation s'engage; on parle politique; tout à coup, le haut personnage s'écrie, la bouche pleine : « Monsieur, savez-vous le malheur, le grand malheur? C'est qu'il n'y a plus de religion en France. » — Et Cléante ajoutait en souriant : « Moi qui venais de manger des haricots et qui sentais ma religion gronder dans mon estomac, je répondis en saluant jusqu'à terre : « Monseigneur, vous « avez raison ! »

Messeigneurs, dirai-je à mon tour, chapeau bas; vous avez raison, toujours raison! Le critique illustre, aujourd'hui sénateur, dont vous avez cité la prose et les vers avec toutes sortes d'épithètes admiratives, n'a rien négligé pour empêcher de réussir et pour étouffer de son silence les romans qui ont servi de date aux plus bruyants succès du réalisme. La partie littéraire des journaux officiels est toujours restée vierge de ces œuvres, de ces noms, de ces échanges de coups d'encensoir, dont l'art réaliste réclame la propriété, savoure la fumée ou le

fumet, et recueille le bénéfice. C'est chez des particuliers bien connus pour leur esprit d'opposition légitimiste ou libérale, qu'a été lue certaine pièce qui a fait scandale et que l'on renie après l'avoir accréditée, etc., etc... Perdreaux truffés! pâtés de foie gras! délices des gastronomes! Pourtant les haricots ont du bon; ceux qui s'en contentent gardent le droit de louer franchement, sans arrière-pensée, sans acception de parti, de système ou d'école, sans payer de taxe à la convention, les œuvres vraies, fortes, vivantes, sincères, émues, telles que le nouveau roman de M. Jules Claretie.

XII

M. PRÉVOST-PARADOL

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE[1]

Mars 1866.

La littérature a été souvent comparée à une famille ; une famille qui tantôt nourrit ses enfants et tantôt les mange. Elle aussi, elle a ses enfants gâtés : dans notre siècle, elle en a eu deux, l'un en vers, l'autre en prose : le premier, vous l'avez déjà nommé, c'était le charmant poëte du *Caprice* et de *Namouna*. Le second, c'est M. Prévost-Paradol.

Et ne croyez pas que ce mot ait, sous ma plume, la moindre intention railleuse. Enfant gâté ! ne l'est pas qui veut ; il y a toujours un je ne sais quoi qui explique cette préférence. Vous entrez dans une maison amie, et vous y trouvez une vague impression de tristesse ou de malaise : c'est à peine si l'on aperçoit, à travers les rideaux,

[1] *Essais de politique et de littérature.*

un coin de ciel pluvieux et sombre. Le mari a des ennuis d'affaires; la femme songe avec inquiétude à la prochaine échéance des comptes de sa modiste; la fille aînée est dans l'âge de disgrâce; elle tapote sur son piano ou essaye une romance; le fils a eu une mauvaise place au collége; il feuillette d'une main maussade son *De viris* ou ses *Racines grecques*. Tout à coup, — est-ce un rayon qui se glisse sous les tentures? est-une fleur qui s'épanouit sur la fenêtre? est-ce une chanson qui fredonne dans la rue? est-ce une fauvette qui bat de l'aile à cette vitre? non, c'est l'enfant gâté qui arrive avec un redoublement de gentillesse et de grâce : aussitôt voilà les fronts qui se dérident et les lèvres qui sourient; une magique influence dissipe cette lourde atmosphère; le soleil brille, le piano se ferme, la romance se tait, le livre pédant se cache; adieu les soucis et les chiffres! Il parle, et tout ce qu'il dit désarme la mauvaise humeur; ses malices sont aussi aimables que des caresses: les bonnes fées, ses marraines, lui ont prodigué le don rare d'oser beaucoup en irritant peu, de commettre bien des hardiesses sans une seule gaucherie, de s'exposer sans se perdre, de se faire pardonner ses vivacités charmantes par ses victimes charmées, et de se rendre redoutable sans jamais paraître odieux. S'il casse un vase de porcelaine, il se trouve que les morceaux en sont bons et que la façon dont il les rajuste a plus de prix que le vase. Si l'on se fâche, c'est qu'on a tort, et il y a encore, au fond des fâcheries, un reste de sympathique indulgence; si on le punit, il a tant d'esprit et de cœur qu'il change la pu-

nition en récompense : ses farouches oppresseurs sont plus attrapés que lui, et il leur rappelle en souriant le vieux proverbe. « Un bon averti en vaut deux ! »

Et puis, voyez les bizarreries et les contradictions de cette terrible langue française ! Quand il s'agit de M. Prévost-Paradol, le mot *gâté* signifie exactement le contraire de *corrompu*.

L'an passé, dans le premier moment de dèpit que causa aux vétérans et aux invalides le succès inattendu de ce jeune capitaine, un homme spirituel et sensé me dit : « Ce n'est pas une nomination prématurée, c'est une nomination préventive. » — Préventive, oui, et je n'en voudrais pour preuve que ces trois volumes, *Essais de Politique et de Littérature*, que je viens de lire ou de relire; mince bagage, dont la légèreté même a logiquement servi à arriver plus vite ! Il y a en germe, dans ces petits volumes, de quoi faire vingt ouvrages dont le moindre serait préférable aux titres académiques d'un certain nombre de nos immortels.

Cette lecture m'a ravi, et pour plusieurs raisons; d'abord et surtout, parce que le bon sens, l'esprit, l'atticisme, la saine littérature, le libéralisme sincère, cette indépendance de la pensée qui vient de là noblesse de l'âme, n'ont jamais parlé un meilleur langage; ensuite, parce que je ne connais pas de protestation plus éclatante contre le préjugé admis en haut lieu littéraire, d'après lequel, non-seulement un recueil d'articles ne constituerait pas une œuvre, mais encore on aurait le droit d'accuser de présomption ridicule, d'entête-

ment vaniteux et puéril ceux qui, après avoir consumé leur vie à ce genre de travail, rassemblent quelques-unes de ces pages éparses et les publient sous forme de livre. Comme s'il n'y avait pas une sorte d'inconséquence à dire à un écrivain : Vous avez dépensé tout votre temps à lire et à raconter les ouvrages d'autrui ; comment se fait-il qu'il ne vous en soit pas resté pour écrire un grand ouvrage? Vous avez lu, médité, analysé, résumé, jugé des centaines de volumes et des milliers de pages ; vous avez perdu à ce métier la jeunesse de votre esprit, la fraîcheur de votre imagination, la vivacité de vos idées, toutes vos facultés d'invention et d'initiative : c'est bien, mon ami ; maintenant regardez tout cela comme non avenu ; rentrez chez vous ; soignez vos blessures et vos rhumatismes ; puis reparaissez avec un vrai livre... et nous verrons !...

Dieu merci ! les *Essais* de M. Prévost Paradol tranchent heureusement la question et ne laissent plus de doute. Ils exagèrent ce que l'on est convenu d'appeler le défaut de ces sortes de publications ; l'éparpillement ou le décousu. Prenons pour exemple — et pour modèle — les *Études* et les *Portraits* politiques et littéraires de M. Cuvillier-Fleury. En cherchant bien, on y trouve un rapport, un lien entre les divers chapitres : ces chapitres mêmes ont une certaine étendue, et le lecteur, avant de passer d'un sujet à un autre, a le temps de se recueillir, de se reconnaître. Jamais, ni dans ces volumes, ni ailleurs, vous ne rencontrerez des formules telles que celles-ci : « On lisait hier dans le *Siècle*... L'*Univers* nous reproche

ce matin, etc., etc... » où la littérature et la polémique au jour le jour ne prennent pas même la peine de se déguiser. Quatre pages *à propos d'un Atlas*, six pages au sujet d'une élection de Limoux ou de Narbonne, les *Ganaches* de M. Victorien Sardou à côté des miracles de saint Cupertin, Pascal côte à côte avec le Jour de l'an, Xénophon à deux pas de l'affaire Doize, tout le pêle-mêle, tout le déshabillé des recueils découpés dans les journaux, voilà ce qui frappe au premier abord, dans ces *Essais* de M. Prévost-Paradol, avant qu'on en ait goûté la saveur exquise, apprécié la justesse ingénieuse et le charme. C'est pourquoi les candidats distancés qui lui en ont voulu de son *trop tôt*, devraient, au contraire, lui rendre grâces. En accumulant, en multipliant dans ces trois volumes tous les inconvénients du geure, il a vaillamment acclimaté le *Recueil d'articles* au seuil de l'Académie, et démontré qu'avec beaucoup de talent et un peu de chance, ces inconvénients pouvaient disparaître aux yeux de l'altière compagnie..

Une fois cette fiche de consolation accordée aux perdants ou à ceux qui, sûrs de perdre, n'ont pas joué, arrivons au fait. En lisant les *Essais de Politique et de Littérature*, je me rends parfaitement compte du succès et des succès de M. Prévost Paradol. Il ne s'agit pas de tomber dans les redites en saluant cet heureux assemblage de courage et d'habileté, de droiture et de finesse, la supériorité de ce tact, la pureté de ce style, cette ironie délicate et courtoise, cette sève généreuse sous une écorce lisse et brillante, cette ardeur française, tempérée de sang-froid

britannique, cet art de triompher de son frein en le rongeant, de se dégonfler en ayant l'air de se contenir et de tout laisser deviner en rappelant qu'on ne peut rien dire; il ne s'agit pas de répéter à quel point ces mérites sont relevés, chez M. Prévost-Paradol, par les qualités aimables ou sérieuses de son caractère et de sa personne. Non; je signale, en passant, un trait plus décisif. Parmi ces chapitres, dont la plupart sont excellents, il en est dont sa signature a doublé la valeur et la portée. Déterminé à rester toujours et *quand même* un libéral *conséquent*, acceptant les périls et digne de recueillir les bénéfices de cette situation beaucoup plus rare qu'on ne le croit, il a eu cette heureuse fortune que personne n'a songé à lui en vouloir de ce qui n'eût pas été pardonné à d'autres, et qu'on lui a su un gré infini de ce qui, en d'autres mains, eût paru trop simple pour être méritoire. Ainsi, il a pu se moquer très-spirituellement des miracles de Lourdes et de saint Cupertin sans se brouiller avec les prétendus *cléricaux* de l'Académie; pourquoi? Parce que, en réalité, Lourdes et saint Cupertin n'étaient que des prétextes, que le véritable champ de bataille était l'alliance, alors étroite, aujourd'hui rompue, de l'absolutisme religieux et de l'absolutisme politique. Lorsqu'on le vit, en revanche, prendre parti pour la société de Saint-Vincent-de-Paul, écrire, tout en ménageant M. Émile Augier, des pages sévères contre le *Fils de Giboyer*, rendre hommage à M. Albert de Broglie et à madame Swetchine, plaider pour l'Église contre le chimérique génie de Lamennais, persifler avec une politesse nar-

quoise Michelet et Proudhon, quelle joie, j'allais dire quelle reconnaissance! Toute question de talent mise à part, plaidoyers ou réquisitoires produisaient dix fois plus d'effet que si un de nous s'en fût chargé. On eût dit : Il fait son métier; — on disait : il fait son devoir et même quelque chose de plus. Il y avait la différence entre le trop prévu et la surprise, entre le piquant du contraste et l'ennui de l'uniformité.

C'est de cette série de jouissances, savourées par tous les libres esprits et assaisonnées d'un très-vif plaisir littéraire, que s'est formée, en peu de temps, la jeune renommée de M. Prévost-Paradol, comme ces plantes vivaces que tout favorise, la culture et le terrain, la nature et l'art, l'air et le soleil; renommée incontestée dès le premier jour; éclose sans effort, sinon sans travail, et qui allait à l'Académie avant même de songer à en prendre le chemin. On a dit de mademoiselle Rachel, qu'elle était née reine; on peut dire de M. Prévost-Paradol qu'il était né académicien, et que l'âge seul lui avait manqué pour siéger: non pas que son style ou ses allures se ressentent du convenu et de l'apparat académique, mais parce que l'Académie française s'est créé, depuis quinze ans, une température qui ne pouvait guère se passer de lui. Un moraliste, un observateur devait être sûr de le rencontrer là, de même qu'un botaniste est sûr de rencontrer tel ou tel arbre dans tel climat, sous tel degré de latitude. Avant-hier, lorsque ce jeune homme à la figure élégante, finement accentuée, à la physionomie noble et douce, s'est levé au milieu de ces fronts

vénérables, lorsque, d'une voix aussi sympathique que son visage, il a adressé ses premières paroles à un auditoire déjà conquis, on ne s'est pas étonné de l'y voir; on s'est demandé si on ne l'y avait pas déjà vu : il ne se faisait pas recevoir, mais reconnaître.

Je ne dirai rien ou presque rien des détails matériels de la séance : on sait déjà depuis combien de temps les billets manquaient, non-seulement à ceux qui en demandent, mais à ceux qui en donnent. L'affluence était considérable, l'assemblée splendide, l'intérêt très-vif, la curiosité plus vive encore. Le nom du récipiendaire, celui de l'orateur illustre qui était chargé de lui répondre, le souvenir d'Ampère, de son drame de *César* et de son *Histoire romaine à Rome*, l'espoir de ces allusions malignes dont l'esprit français ne se lasse pas, même quand il en a reconnu l'enfantillage et le vide, tout concourait à faire du jeudi 8 mars une des très-grandes journées de l'Académie. Hélas! j'ai appris, par une cruelle expérience, ce que peuvent coûter, ces jours là, quelques minutes de retard. Sous le sceptre inexorable de M. Pingard, et comme pour rappeler le néant de la gloire dans l'intérieur même de son temple, il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne. Le Capitole, ce sont les places du centre, où il semble qu'on n'ait qu'à allonger le bras pour le faire entrer dans un habit vert; la roche Tarpéienne, c'est la tribune supplémentaire où l'on hisse les gens attardés; d'où, comme Gringoire, on n'aperçoit que des dos, et où, pour entrevoir quelque chose, il faut se tenir à quatre pattes; posture bien humiliante en

face de tant d'hommes d'esprit! On est là, serré, tassé, replié, incrusté, enkylosé, immobile, assez pareil, dirait Clavaroche, à une curiosité dans un bocal. Encore si l'on avait le droit de se fâcher! mais comment maudire une disgrâce partagée avec trois ou quatre des femmes les plus élégantes ou les plus célèbres de Paris? A côté de Marcello, comment se plaindre d'être changée en statue?

Pourtant, je prie mes lecteurs de m'excuser si je n'exprime pas assez bien mon enthousiasme pour y faire croire : ce n'est pas de la rancune, c'est de la courbature. Des réceptions telles que celle de M. Camille Doucet ont cet immense avantage, qu'elles ne peuvent causer de mécompte. En a-t-il été de même, avant-hier, dans un autre sens? Je le crois. Si quelques frondeurs ou quelques curieux nés trop malins ont éprouvé un léger désappointement, c'est qu'ils méritaient d'être désappointés. Chez M. Guizot comme chez M. Prévost-Paradol, chez l'homme d'État foudroyé plutôt que vaincu, mûri plutôt que vieilli, éclairé plutôt qu'irrité par nos grands naufrages, comme chez le jeune et ardent lutteur, justement fier de ses meurtrissures, il eût été du plus mauvais goût de se livrer à cette petite guerre d'allusions, de malices et de ricochets, qui inquiète la littérature, abaisse la dignité académique, justifie les représailles, rappelle le *telum imbelle sine ictu*, et offre le double inconvénient de faire peur à tout le monde et de ne faire mal à personne. Ce qui vaut mieux, ce qui porte plus haut et plus loin, c'est le réveil de ces nobles pensées qui

dorment dans une société telle que la nôtre, mais que la conscience publique sait toujours reconnaître, quand on les lui présente à propos, sous une forme persuasive et dans un éloquent langage. Ce ne sont plus alors des amusements, mais des leçons, des taquineries, mais des revanches, des friandises aigre-douces colportées dans une bonbonnière académique, mais l'aliment substantiel et salubre des meilleures facultés de l'âme. Le beau passage du discours de M. Prévost-Paradol où le jeune orateur a protesté, de toute son émotion généreuse, contre l'école du fatalisme historique et l'apothéose du fait accompli, les magnifiques hommages rendus par M. Guizot aux bienfaits de la liberté, aux lois de l'immortelle justice, aux droits du Souverain-Pontife, d'autant plus irrécusables qu'ils sont plus désarmés, voilà les modèles de cette éloquence que je n'appellerai pas vengeresse, mais réparatrice : modèles salués par les applaudissements d'une brillante assemblée, consacrés par une admiration unanime. Si c'est là de l'opposition, ce n'est pas celle d'un parti contre un événement, d'un vaincu contre une victoire, d'un salon contre un palais : c'est celle de la conscience contre l'iniquité, de la vérité contre le mensonge, de ce qui dure contre ce qui passe.

En somme, il y aurait de l'ingratitude à ne pas reconnaître tout ce que de semblables journées ont de consolant pour les lettres ; mais hélas ! les lendemains ! Lorsqu'on s'est trouvé un moment mêlé à cette élite de la bonne compagnie à la fois mondaine et lettrée, lorsqu'on a coudoyé ces illustrations et ces élégances, lorsqu'on a

vu ces figures, charmantes ou savantes, poétiques ou célèbres, s''animer et s'illuminer sous le souffle de cette éloquence, au contact de ces idées fortes et saines parlant une langue digne des grandes traditions françaises, on se dit tout bas : J'avais tort, la littérature et la société contemporaines ne sont pas aussi malades qu'on le prétend. On éprouve une impression analogue à celle que ressentent les parents, les amis d'une personne atteinte d'une affection chronique, quand survient un de ces éclairs de *mieux* qui ressemblent à la santé. Elle est guérie! disent-ils. — Mais le temps s'écoule; quatre heures sonnent à l'horloge de l'Institut : on sort, les groupes se dispersent; les rares habits verts s'enferment dans des coupés de remise : les académiciens redeviennent de simples hommes : on traverse Paris; on s'arrête devant la Bourse; on piétine sur les boulevards, au milieu des masques hébétés et des voitures-annonces de la mi-carême. On jette un regard sur les affiches de théâtre et sur les vitrines des librairies à la mode. On se heurte à des véhicules bizarres, portant des cargaisons de blanchisseuses, et l'on s'écrie : Ah! le mot de la fin! L'Académie française essaye une fois par an, pendant deux heures, de blanchir notre linge; mais elle y perd son savon.

XIII

LA SATIRE AU THÉATRE

LA CONTAGION

ET

LE THÉATRE DE M. ÉMILE AUGIER

25 mars 1866.

On assure que notre théâtre se meurt. Si l'on veut dire par là que notre littérature dramatique, depuis cinquante ans, n'a été au niveau ni de la poésie lyrique ou personnelle, ni de la critique, ni du roman, ni de l'histoire ; si on songe à ses promesses déçues, à ses programmes déchirés, à ses alternatives de violence et de faiblesse, à ses prétendues nouveautés se terminant en vieilleries, à ses fausses hardiesses, à sa pauvreté cachée sous des profusions puériles, et finalement à sa manie de laisser faire les honneurs de chez elle par la machine, la féerie et le décor, de remplacer les plaisirs délicats de l'esprit par

l'amusement grossier et la curiosité sensuelle, rien de plus véridique que ce bulletin funèbre. Il faut avouer pourtant que, pour un moribond, notre théâtre fait beaucoup parler de lui. Comme toutes les royautés en activité de service, il a sa cour, son cortége, ses chambellans, ses chroniqueurs, son innombrable clientèle, qui commence dans les foyers et les coulisses, aux clartés du gaz et de la rampe, et se prolonge jusque dans ces ombres interlopes où il recrute ses applaudisseurs à gages, alimente une foule d'industries subalternes et échange son argot avec les beaux esprits d'estaminet ou de trottoir. Ses avortements font plus pour la popularité d'un nom que dix succès de lecture. Une pièce simplement recommandable peut, si elle arrive à propos et si elle est favorisée par les circonstances, prendre les proportions d'un événement, être saluée comme une restauration littéraire, mener son homme à l'Académie, ou, s'il en est déjà, lui faire donner du Corneille en pleine séance publique. L'auteur d'un absurde drame ou d'un vaudeville insipide est sûr que les plus fines plumes de Paris vont, dès le lendemain, se tailler en son honneur, pendant que l'historien, le moraliste, le romancier, le poëte, grelottent à la porte des libraires et attendent indéfiniment un éloge banal ou une mention glaciale. Si un des écrivains que le théâtre a illustrés et enrichis est en travail d'une œuvre nouvelle, aussitôt voilà la ville en rumeur. Où en est-il? quel sera le titre de la pièce? sur quelle scène apparaîtra le nouveau chef-d'œuvre? quel sera le comédien, — je me trompe, — l'interprète qui aura mission

d'en révéler les beautés aux connaisseurs et à la foule? Et l'on se livre à des calculs qui, j'en conviens, n'avaient pas cours du temps de *Polyeucte* et d'*Andromaque*, mais qui prouvent à quel point le malade, — c'est du théâtre que je parle, — est encore préoccupé des affaires et des chiffres de ce monde. Comment concilier les questions de succès, d'argent et d'almanach? comment s'y prendre pour que les droits d'auteur atteignent la somme ronde, pour que ces droits sacrés n'aient rien à souffrir des insolences de la belle saison? Graves intérêts qui défrayent la causerie, amusent le tapis en attendant que le rideau se lève, et balancent le cours de la Bourse ou les émotions parlementaires. Est-ce tout? Pas encore. Dans les très-grandes occasions, quand il y a péril en la demeure, quand il s'agit d'une véritable altesse dramatique et quand le *caveant consules!* peut s'appliquer à un fait digne d'un consul, soudain une nouvelle, capable d'épuiser tous les adjectifs de madame de Sévigné avant de paraître vraisemblable, s'abat sur les multitudes stupéfaites : coup de théâtre, coup d'État ou coup de foudre! On apprend qu'une volonté souveraine vient d'abroger je ne sais quelle loi dominante en matière théâtrale, et cette substitution extraordinaire du gouvernement personnel à la légalité serait pour tous un sujet d'étonnement, s'il ne s'agissait de comédie. Oui, l'invraisemblable peut être vrai, même au théâtre! Le plus vif, le plus accentué, le plus original des sociétaires de la rue Richelieu, — le duc Job et Giboyer en personne, — est gratifié de six mois de congé, autorisé à passer d'une rive à l'autre

et à jouer la pièce nouvelle à l'Odéon. C'était le bruit de la dernière quinzaine; c'était l'événement d'hier; c'est le passé d'aujourd'hui. Mais aussi quel acteur que M. Gôt! quel auteur que M. Émile Augier! Quant à moi, en me reportant par le souvenir vers cette époque lointaine où M. Augier, bien jeune encore, donnait à ce même théâtre de l'Odéon son œuvre de début, *la Ciguë*, en parcourant ces vingt-trois ans si fertiles en catastrophes et en naufrages de toutes sortes, je me demande par quel moyen, dans quelle carrière, par quelle action d'éclat ou quel trait de génie, sur quel marchepied de diplomate, d'homme de guerre ou d'homme d'État, l'auteur de la *Contagion* aurait pu aller plus vite, acquérir une plus grande situation et devenir un plus important personnage.

Ce n'est pourtant que depuis peu d'années, si j'ai bonne mémoire, que M. Émile Augier est ainsi accepté, parmi ses confrères et du consentement de la critique, comme *Monsieur le Premier*. On connaît même des gens disposés à lui contester ce titre, et, sans adopter le système de bascule, aussi peu sûr en littérature qu'en politique, il nous semble que l'on peut y regarder à deux fois avant de déclarer M. Émile Augier supérieur à M. Ponsard, à M. Dumas fils, à M. Victorien Sardou, à M. Barrière, et même à M. Labiche, que je suis loin de dédaigner. Il n'a ni l'ampleur du premier, ni l'habileté du second, ni l'ingéniosité de celui-ci, ni l'âpre saveur de celui-là, ni la franche gaieté du dernier. N'importe! il y supplée par sa verve gauloise, son entrain satirique et goguenard, et ses *mots*, quand il frappe juste, sont peut-être de qualité meilleure

que ceux de ses émules. Admettons donc, comme un fait avéré, la supériorité relative de M. Émile Augier. Il serait facile d'en fixer la date, qui n'a guère plus de cinq ans et ne remonte pas au delà des *Effrontés*.

Avant les *Effrontés*, de 1843 à 1860, M. Émile Augier avait écrit, soit en vers, soit en prose, tantôt seul, tantôt en collaboration, une vingtaine de pièces; il y a du talent dans presque toutes, et la plupart ont eu du succès; mais d'abord il faut en retrancher l'*Habit vert* et la *Chasse au roman*, bluettes insignifiantes; l'*Homme de bien* et la *Pierre de touche*, qui tombèrent à plat; les *Méprises de l'amour*, qui ne furent jamais jouées et figurèrent, je crois, dans une *Revue*; *Diane*, qui, malgré le nom et le talent de mademoiselle Rachel, fut presque sifflée et ne servit qu'à faire ressortir les distances entre l'école du bon sens et le beau temps de M. Victor Hugo; *Sapho*, qui ne peut pas compter, puisque c'est un *libretto* d'opéra, écrit pour être chanté; un *Beau Mariage* et *Ceinture dorée*, qui n'ont pas laissé de traces; *Philiberte*, gracieux pastel à qui il a suffi de voyager d'un théâtre à un autre pour s'effacer en chemin; le *Joueur de flûte*, essai de paganisme érotique, qui ne peut guère être représenté que dans les maisons pompéiennes; et enfin la *Jeunesse*, où l'auteur revenait à la langue des dieux et au théâtre de son premier triomphe, mais qui n'eut de jeune que le titre et dont le succès éphémère s'effeuilla avec les premières fleurs de notre pauvre Luxembourg. Restent la *Ciguë*, l'*Aventurière*, *Gabrielle*, le *Gendre de M. Poirier*, les *Lionnes pauvres* et le *Mariage d'Olympe*. Une étude

complète et détaillée sur la vie et les œuvres de M. Émile Augier aurait nécessairement à compter avec ces pièces, qui eurent des fortunes inégales, mais dont le mérite est incontestable. Nous sommes forcés de nous restreindre, et il leur manque d'ailleurs deux traits caractéristiques pour s'inscrire au bord de ce cadre dont la *Contagion* doit occuper le centre : elles ne sont ni originales ni homogènes. M. Augier, on le sait, n'est pas le seul auteur du *Gendre de M. Poirier* et des *Lionnes pauvres ;* or le moindre inconvénient de la collaboration est de désorienter la critique et d'altérer deux figures pour n'en faire qu'une seule. La *Ciguë* n'était qu'une heureuse promesse, une fantaisie néo-grecque offerte aux classiques émoustillés par le succès de *Lucrèce*, une idylle dialoguée, où André Chénier et Alfred de Musset auraient pu remplacer le souffleur. On y remarquait cette fraîcheur matinale qui a son charme, mais ne prouve rien pour le reste de la journée, et personne, après ce succès, n'aurait pu dire si le jeune Athénien du quartier latin serait un jour de force à étreindre la comédie qu'il venait à peine d'effleurer. L'*Aventurière*, où se rencontraient des scènes charmantes et où il semblait à chaque instant que le poëte *allait être* original, portait les traces d'une indécision juvénile, et cela est si vrai, que M. Augier s'y est repris à deux fois, a modifié le caractère principal et le dénoûment de sa pièce sans réussir à lui donner le contour définitif et la vie. *Gabrielle*, plaidoyer fort inattendu pour la poésie bourgeoise contre la poésie romanesque, n'aurait jamais prospéré ni peut-être existé, si nos appréhensions répu-

blicaines ne nous eussent alors ramenés à la vertu et s'il n'eût été de mode, en 1850, d'attribuer aux paradoxales histoires de madame Sand et à ses théories anticonjugales les malheurs et les folies de notre politique. Je sais que, en refusant de m'incliner devant le *Mariage d'Olympe*, je contredis l'opinion de toute une jeune école qui, en dépit du public, s'obstine à faire à ce drame un succès posthume, à y voir le chef-d'œuvre de M. Émile Augier et du théâtre contemporain. Les premières impressions ne sont pas toujours les moins sûres, et je me souviens fort bien que, en 1855, lors des premières représentations, l'effet fut si désastreux, que les chances de M. Augier, candidat déjà désigné à l'Académie française, en parurent pour jamais compromises. On accusa l'auteur du *Mariage d'Olympe* d'avoir trop songé à l'Exposition universelle, d'avoir voulu exploiter la curiosité publique et enchérir sur les audaces de M. Dumas fils. Ces accusations tombèrent vite, et ce *pour jamais* ne dura que deux ans. Mais ce qui reste acquis au débat, c'est qu'Olympe Taverny n'aurait pas vécu si l'héroïne de M. Dumas ne lui en eût donné l'exemple, et il me suffit que la chaude atmosphère créée au théâtre d'alors par la vogue du *Demi-Monde* ait fait éclore la pièce de M. Émile Augier, pour que cette pièce, si forte qu'elle puisse être, ne me semble pas originale.

Encore une fois, ce que nous recherchons ici, ce n'est pas le moment où M. Augier a eu beaucoup de talent, où même il en a donné la preuve la plus brillante; c'est le moment où il a pris pleine possession de lui-même. Dans

tous les ouvrages que nous venons de mentionner en courant, il est facile de signaler, tantôt de l'hésitation, tantôt l'influence d'une œuvre, d'une amitié, d'un succès autre que le sien. Ailleurs, dans l'*Aventurière* par exemple et dans *Diane*, on devine que l'auteur s'est contenté trop aisément, qu'il n'a pas approfondi son idée, qu'il a laissé s'y introduire ces solutions de continuité qui suppriment la logique des caractères, suspendent les scènes dans le vide, déroutent le spectateur et glacent les applaudissements. Je me souviens d'avoir assisté aux premières représentations de l'*Aventurière*, de *Diane* et de l'*Homme de bien*. Le public était favorablement disposé. L'action s'engageait avec une vivacité de bon augure. Les traits spirituels, les jolies scènes ne se faisaient pas attendre : puis brusquement, sans préparation, on se heurtait à un je ne sais quoi qui tournait court. On ne pouvait plus s'expliquer les incidents et les personnages. Le *loup*, pour me servir d'un mot de théâtre, le *loup* avait tout mangé. Le poëte s'était trop fié à son talent facile, au suffrage de ses amis, à sa jeune étoile. Il y a, dans la vie de l'auteur dramatique, quand il réussit dès le début, une phase critique où son œuvre s'associe de trop près à son existence même, pour ne pas être tour à tour surexcitée et amollie, absorbée et distraite. J'imagine qu'un poëte jeune, aimable, brillant, à la lèvre fine et moqueuse, à la figure sensuelle et narquoise, doit avoir quelque peine à distinguer la comédie qu'il essaye de celle qui se joue autour de lui, derrière le rideau ou le décor; comédie de tendresse ou comédie de ridicule, passions sujettes au changement *à*

vue, serments prêts à s'envoler au coup de sifflet du machiniste, larmes traçant leur sillon sur une couche de fard, sourires à demi cachés sous l'éventail de Cidalise ou d'Araminte, coquetteries interrompues par l'avertissement du régisseur, tempêtes dans un flacon d'eau de lavande, phrases apprises dans un manuscrit et récitées dans un boudoir, est-ce le théâtre? est-ce le monde? ou plutôt ce monde-là, n'est-ce pas le théâtre encore? Comment échapper au mirage, éviter les erreurs d'optique, garder assez de sang-froid et de clairvoyance pour comprendre que Frontin peut se tromper, que Dorine n'est pas infaillible, que la vérité théâtrale n'est pas tout à fait la vérité humaine, et qu'il y a quelque chose encore au delà de ce carton et de cette gaze?

Hâtons-nous donc d'arriver aux *Effrontés*, au *Fils de Giboyer*, à *Maître Guérin*, les trois grandes comédies en prose qui ont inauguré la pleine maturité de M. Émile Augier, et lui ont fait enfin une physionomie. Je dis physionomie plutôt qu'originalité; car l'auteur vraiment original n'a pas, comme M. Augier, cette préoccupation de l'actualité, ce soin de laisser portes et fenêtres ouvertes pour ne rien perdre des bruits du dehors, cette façon de s'inspirer de l'anecdote qui court, du procès qui se juge, de l'idée qui circule dans l'air. Les cent représentations de rigueur, seul chiffre avouable aujourd'hui pour un auteur à la mode, l'empressement de la foule, la jubilation des amis, la résignation des confrères, le suffrage des critiques, la propriété presque exclusive d'une affiche où Molière et Beaumarchais n'avaient plus que les petits

jours, et, pour ne rien oublier, le semblant de prétention qu'eut un moment M. Émile Augier à passer pour un martyr des haines cléricales, à être persécuté comme l'auteur de *Figaro* et protégé comme l'auteur de *Tartuffe*, tous ces détails ont prouvé ce que cette nouvelle manière rendait à l'heureux écrivain; nous allons voir tout à l'heure ce qu'elle peut coûter.

D'abord, est-ce bien la vraie comédie que je trouve dans ces trois pièces? m'est-il possible de la reconnaître? N'est-ce pas plutôt, purement et simplement, de la satire contemporaine, à propos de choses et de gens qui ne sont ni simples ni purs? Il est difficile, j'en conviens, de déterminer le point où la comédie finit, où la satire commence: les nuances sont souvent légères, parfois insaisissables. On sait bien, par exemple, que Molière a été, dans la plus complète acception du mot, un poëte comique : mais Aristophane? Beaumarchais? sont-ils des comiques ou des satiriques? Et s'ils n'ont droit qu'au dernier de ces deux titres, qui ne se contenterait d'être leur égal? Sans nous égarer dans des profondeurs didactiques, sans vouloir fixer des différences un peu illusoires, rappelons que le comique est surtout le ridicule qui n'a pas conscience de lui-même, qui regarde en riant ses voisins tandis qu'on les amuse à ses dépens, le vice qui a l'air d'ignorer qu'il est un vice, le travers qui s'étale sans se douter de la moquerie qu'il provoque. Si le poëte est de race assez haute et de complexion assez vigoureuse pour donner à ce ridicule, à ce travers, à ce vice, tout leur relief, toute leur carrure, s'il les met en saillie et si cette

saillie est assez forte pour que les siècles, en passant, y touchent sans l'effacer, il en fait des types immortels qui bravent les révolutions politiques ou sociales, les vicissitudes des mœurs, les variations de la mode et du goût. Le nom qu'il leur décerne ou qu'il leur inflige sert à baptiser, d'âge en âge, quiconque leur ressemble par quelque endroit. L'avare s'appelle Harpagon, l'hypocrite Tartuffe, ainsi de suite.

Un autre trait distinctif du vrai comique, c'est que l'auteur s'absorbe et disparaît dans son œuvre. Le personnage signifie avarice, hypocrisie, misanthropie, crédulité, jalousie, pédantisme, prétention nobiliaire, égoïsme aimable et mondain, coquetterie diabolique : voilà tout ce que le poëte est censé savoir : sa création parle, marche, agit en conséquence ; c'est au spectateur à conclure. Le contraste de cette impassibilité de l'auteur, de cette sécurité du personnage avec tout ce qu'il blesse dans le domaine de l'esprit, voilà le comique, — avec tout ce qu'il froisse dans le domaine de la morale, voilà la leçon. Le spectateur jouit de l'un et profite plus ou moins de l'autre. Si l'auteur intervient, si on l'aperçoit ou si on le devine derrière ses acteurs, s'il les souffle assez haut pour que sa voix parvienne jusqu'à mon oreille, si je comprends qu'ils ne parlent et n'agissent que d'après ses opinions ou ses passions, adieu la comédie ! Nous voilà en plein dans la satire : l'esprit qu'il pourra y mettre, verve, bons mots, sel attique ou gaulois, rien n'y fera. Un homme prodigieusement spirituel peut être prodigieusement plaisant, incisif, mordant, brillant, éblouis-

sant ; il ne sera pas, pour cela, un auteur comique ; témoin Voltaire, qui a appelé la comédie une œuvre du démon, et qui, bien qu'aussi démon que personne, n'a jamais pû écrire une comédie passable !

Toutefois gardons-nous de trop d'exigence. Le théâtre moderne, ou, pour être plus juste, le théâtre en général ne nous a pas assez *gâtés*, assez comblés de chefs-d'œuvre, pour que nous ayons envie de récriminer si nos auteurs contemporains ne nous donnent pas précisément du Molière. Rabattons-nous sur la comédie aristophanesque ou satirique. N'est pas qui veut Aristophane ou Beaumarchais : mais là encore, il y a quelques conditions à subir, quelques règles à observer. Si je relis ce qui nous reste du redoutable Athénien, si j'évoque les fantômes d'hier, le monde bizarre où s'agitèrent le fouet et les grelots de la *Folle journée*, je n'ai pas besoin d'être bien savant pour me dire qu'il y a là-dessous quelque chose de plus grave que les apparences, de plus grand que les surfaces. Sous cette raillerie ardente se cache un sens profond qu'il faudra connaître pour se rendre compte d'un temps et d'un régime, des hommes et des œuvres. Sous ces ridicules d'un jour, il y a les mœurs d'un siècle : sous ces mœurs, des idées ; sous ces idées, un monde. Le poëte des *Nuées* et des *Grenouilles* déguisait sous des allégories diaphanes et des symboles ajustés à l'imagination populaire la lutte, le défi de la vieille tradition païenne contre l'idée philosophique qui perçait à jour les voiles du temple et pénétrait le mythe, s'infiltrait dans le dogme, pour les dissoudre. Ses personnalités coupa-

bles et meurtrières se sauvaient par la grandeur ; il leur restait cette excuse, qu'elles portaient plus loin et plus haut que le personnage et pouvaient passer pour des messagères de l'Olympe : dénoncer Socrate au nom de Jupiter, c'est méchant, c'est cruel, c'est insensé, c'est affreux, c'est impardonnable ; mais dénoncer Déodat au nom de Pigault-Lebrun, c'est moins grand.

Dans un cadre moins antique et moins solennel, la même remarque peut s'appliquer à Beaumarchais. Figaro, Basile, Almaviva, Brid'oison, n'étaient pas des personnages de comédie ; car la comédie, je le répète, n'a pas de ces partialités d'auteur, de ces vivacités de pamphlétaire. C'étaient des satires vivantes, fantasques, entremêlées, pour mieux séduire leur public, de philosophie et de volupté, habillées à la mode du jour, mais destinées à survivre même à ce qu'elles bafouaient, à ce qu'elles allaient détruire. On pouvait aisément prévoir qu'à l'époque où le régime qu'elles frappaient serait tombé, elles resteraient encore comme un chapitre d'histoire, ou, si on le veut absolument, comme un épisode des combats de l'esprit contre la force. J'ai entendu souvent comparer le *Mariage de Figaro* à la carcasse d'un feu d'artifice, après le feu tiré ; oui, mais ce squelette est planté sur des ruines, et ces ruines ont leur éloquence. Je le comparerais plus volontiers à un champ de bataille dont le nom ne s'oublie plus, où l'on a, pour réveiller sans cesse l'émotion et ramener au fait historique, l'horizon, les villages brûlés, les points d'attaque et de défense choisis par le génie militaire, et le *grandia ossa*

du poëte. Que l'on cherche à se vieillir ou à se rajeunir de quatre-vingts ans, que l'on ramène son regard sur cette société malade qui essayait de se mettre au vert et goûtait, pour se guérir, au laitage de Trianon ; que l'on recompose en idée ce monde brillant et frivole, assez spirituel et assez aveugle pour rire de son agonie et conspirer avec ses destructeurs ; ces figures mortes se ranimeront ; un pâle rayon de crépuscule se glissera sous les bosquets où Figaro déclame, où Brid'oison bredouille, où Chérubin fredonne sa romance, où le Comte poursuit Suzanne ; la grimace figée par le temps sur ces masques de comédie redeviendra le pli sensuel et vivant d'une bouche railleuse. La défroque abandonnée dans un magasin de théâtre reprendra la forme de ces corps tombés en poussière et les revêtira de soie, de velours et de dentelles ; les échos assoupis se réveilleront pour redire la chanson et l'épigramme. Ce sera, en un mot, comme une seconde vie, et, pour que cette vie reparaisse, il suffira d'un léger effort d'imagination et de mémoire.

Ai-je besoin maintenant de dire ce qui manque aux *Effrontés*, au *Fils de Giboyer*, à *Maître Guérin*, pour être de vraies comédies et même pour réaliser l'idéal de la satire au théâtre ? Assurément ces trois ouvrages, le premier surtout, offrent des qualités remarquables. Les mots spirituels abondent, parfois dignes de la Comédie française, souvent imprégnés d'un parfum de cigare ou d'atelier, de petit théâtre ou de petit journal. Des scènes très-bien faites, merveilleusement appropriées au talent des acteurs qui les jouent, viennent ranimer à propos l'at-

tention alanguie par cette méthode singulière où semble persister M. Émile Augier, et qui, sous prétexte de rehausser ou d'agrandir la sphère dramatique, d'intéresser la comédie aux questions sociales, industrielles et politiques, nous condamne à entendre des dialogues et des tirades assez semblables à des Premiers-Paris saupoudrés de sel ; comme s'il y avait, pour l'auteur comique, quelque chose de plus haut, de plus grand que la peinture du cœur humain, l'étude du moraliste vivifiée et mise en jeu par le poëte ! Sauf cette faiblesse, on ne saurait refuser à cette *trilogie* de M. Émile Augier une sûreté de main, une fermeté de touche que l'on chercherait vainement dans ses précédents ouvrages ; il est désormais sûr de sa manière : il a renoncé au vers, où il réussissait suffisamment sans y exceller tout à fait, qui est de trop quand il n'est pas *excellentissime*, qui fatigue quand il ne ravit pas, et qui s'accorde mal avec la vulgarité bourgeoise de notre costume et de nos mœurs. Il parle la prose, le vrai langage du dix-neuvième siècle, et, si cette prose a des inégalités étranges, si elle crée des mots que le dictionnaire de l'Académie n'a ni consacrés ni prévus, si elle apporte dans le salon un écho de ce qui se dit dans la rue, si le bourgeron du rapin y fait concurrence à l'habit brodé et à l'habit vert, il faut s'en prendre à nous, à l'état bizarre, transitoire peut-être, d'une société qui se décompose, qui se déclasse, où des idées, des mœurs, autrefois séparées par de fortes barrières, tendent à s'emboîter tant bien que mal les unes dans les autres, comme s'ajustent les rallonges d'une

table d'hôte, sans cesse envahie par de nouveaux convives, plus remarquables par leur nombre et leur appétit que par l'élégance de leur langage.

Cette part faite au succès, une fois que nous aurons reconnu que ces pièces, jouées en perfection, surtout au début, occupaient très-agréablement la soirée, arrivons au fait : où est la comédie? où est la satire? Si l'on m'accorde que le personnage comique est celui qui n'a pas conscience de son ridicule ou de son travers, Vernouillet, Charrier, le marquis d'Auberive, Giboyer, maître Guérin, Arthur Lecoutellier, ne sont-ils pas placés à l'extrémité contraire? Quoi de moins comique que cette coquette sur le retour, toujours la même sous trois noms différents et dans trois situations diverses, prétentieuse, minaudière, soulignant ses mots, copiant Charles de Bernard et une *Chaîne* quand elle s'appelle la marquise d'Auberive, se souvenant de *Lady Tartuffe* quand elle se nomme la baronne Pfeffers, affublant Marivaux d'une robe de procureur quand elle devient Cécile Lecoutellier? Quoi de plus glacé que ce Grandisson qui reparaît également dans les trois pièces, pour jouer un rôle uniforme de jeune premier vertueux, ici le journaliste Sergine, là le secrétaire Maximilien Gérard, plus loin le commandant Louis Guérin? Si des personnes nous passons à ce qui fait ou doit faire le nœud et l'intérêt d'une pièce, de quoi se forme ce nœud, sur quoi repose cet intérêt, dans les trois ouvrages dont nous parlons? Je ne demande pas que la comédie soit aérienne, qu'elle habite les nuages, qu'elle vive d'une bouffée de fantaisie ou d'une goutte de rosée,

comme les créations insaisissables de Shakspeare ou d'Alfred de Musset. La vie moderne doit s'y réfléchir tout entière, et cette vie, bien différente de celle des héros de l'ancien théâtre, est trop surchargée d'affaires, trop encombrée de positif et de matériel pour pouvoir se débarrasser de tout son bagage au moment où l'auteur dramatique lui tend son miroir. Mais encore eût-il fallu inventer des éléments moins réfractaires, des ressorts moins postiches, une donnée qui fît comprendre et accepter par le spectateur la vivacité qu'y apportent les personnages. Passe pour les *Effrontés*, la mieux faite, la mieux *fondue* des trois pièces! Un journal servant d'instrument aux ambitions de celui-ci, aux haines de celui-là, à la réhabilitation d'un troisième, l'envahissement de la presse par la finance, les malices d'un courrier de Paris achevant d'un trait la réputation d'une femme déjà fort compromise, il n'en faut pas davantage pour passionner des gens tarés et nous rappeler un spectacle qui court les rues. Mais qu'est-ce à dire? est-ce bien sérieusement que M. Émile Augier a daté ses *Effrontés* de 1845? Doit-on voir, dans cet énorme anachronisme, le désir, bien naturel chez un auteur, d'aplanir les obstacles, de désarmer la censure? M. Augier n'ignore pas que de pareilles mœurs, de semblables *effronteries* ne résisteraient pas huit jours à la liberté de discussion, au contrôle de l'opinion tenue constamment en haleine et mise sur ses gardes par cette liberté même. Il sait que certaines conditions d'ordre politique et social peuvent seules se prêter à ces servitudes de l'intelligence domptée par l'argent, à ces

fortunes mystérieuses, à ces roueries, à ces impunités, que la loi atteint trop rarement, et qui, lorsqu'elles les atteint, font songer à ce mot des *Lettres persanes :* « Les Français enferment quelques fous dans une petite maison, pour laisser croire que tous ceux qui sont dehors sont raisonnables. » Quand on veut montrer au public ces branches gourmandes, ces végétations parasites, ces plantes vénéneuses, on ne doit pas avoir l'air d'oublier dans quelle température elles naissent, sur quel terrain elles croissent.

Ceci, à défaut d'autre preuve, montre ce qu'a de vulnérable le procédé de M. Émile Augier. Sa pièce est de 1860; il la date de 1845, et il suffit de cette différence de quinze ans pour que les mœurs qu'il peint soient antidatées, pour que ses épigrammes soient inapplicables au temps que sa comédie nous désigne et s'appliquent trop à celui où on la joue. Ne peut-on pas en conclure que cette comédie satirique manque d'horizon et d'espace, qu'elle ne dépasse pas le moment présent, qu'il dépend de tel ou tel événement public de la rendre vraie ou fausse, piquante ou émoussée, vive ou surannée? A cet inconvénient s'en ajoute un autre dont on ne saurait parler sans quelque scrupule. Je demande pardon à M. Émile Augier de citer si souvent Molière : c'est seulement pour ne pas oublier les distances. Nous avons vu que le comique, tel que le pratiquait Molière, était le ridicule, le travers et le vice n'ayant pas conscience d'eux-mêmes. Il pouvait donc impunément, presque sans remords, se promener parmi ses victimes, sûr qu'elles ne s'étaient pas reconnues.

D'ailleurs, protégé par sa petitesse, atome perdu dans cette société aux inflexibles hiérarchies, il n'avait pas à s'occuper de l'effet produit par ses peintures; il passait par-dessous ses toiles, et s'il entendait dire que quelque orage s'amassât contre lui, il comptait sur la protection du grand roi, enchanté de prendre parti pour cet atome contre toute grandeur qui n'était pas la sienne, et de voir flageller pour son amusement les marquis dégénérés, les maris trompés, les bourgeois grotesques, les pédants et les précieuses. Mais ici il n'en est pas de même : M. Augier, par son talent, sa célébrité, sa situation littéraire et mondaine, est appelé à vivre de plain-pied avec la société où il saisit au vol les originaux de ses satires : ceux-ci n'ont pas les sécurités naïves des personnages comiques. Leur conscience, si elle parle peu, leur en dit pourtant assez pour qu'ils se connaissent. C'est pourquoi, en me remémorant l'histoire de mon temps, — non pas celle qui se raconte tout haut, mais celle qui se chuchote tout bas, — je me dis que l'esprit est d'un bien grand secours, puisqu'il permet au poëte et à ses modèles de se rencontrer sans embarras et de se regarder sans rire sur le tapis des mêmes salons, à la lueur des mêmes candélabres.

Nous serons plus bref au sujet du *Fils de Giboyer* et de *Maître Guérin*, qui ne valent pas les *Effrontés*. Nos rancunes *cléricales*, si le *Fils de Giboyer* nous en avait jamais inspiré, ne tiendraient pas contre cette pensée, que, si une différence de quinze ans a fait de la première pièce un anachronisme, six mois écoulés et un

essai de reprise ont fait de la seconde une pièce enterrée. Les clameurs qu'elle souleva tournèrent au profit des recettes; le succès, inauguré par le bruit et le scandale, se prolongea au milieu d'une foule moutonnière et s'acheva dans le vide. Voilà vraiment, dans tout le tapage qu'il fait, dans toute la multitude qu'il ameute, dans tout l'éclat qu'il jette et dans toute l'ombre où il retombe, le feu d'artifice et son lendemain! Pour nous, ce qui nous rassérénait dès le premier jour, c'est qu'il était arrivé à l'auteur un malheur à peu près inévitable et qu'il partageait avec presque tous les libres esprits, hostiles aux catholiques de notre époque. Il ne connaissait pas ce dont il parlait. Qu'il esquisse de son crayon satirique un viveur, un journaliste, un notaire, un agioteur, une actrice, une femme déclassée, et même, jusqu'à un certain point, un homme et une femme du monde, — pourvu qu'on ajoute, entre parenthèse, — de quel monde? — soit : il les a vus, connus, étudiés, observés : mais quand il veut décocher ses traits à un groupe qu'il ne connaît que par ses amis de l'*Opinion nationale*, ses traits portent à faux et il frappe à côté : ce n'est plus de la satire, c'est de la fantaisie, comme les histoires de jésuites d'Eugène Sue, avec moins d'imagination et de merveilleux. La baronne Pfeffers, le marquis d'Auberive, le comte d'Outreville ne sont pas plus vrais que Rodin et le comte d'Aigrigny. Sauf une personnalité avouée par M. Augier en guise de représaille, il a, on le sait, protesté dans une préface peu réussie contre tout soupçon d'allusion maligne. Cette précaution l'honore, mais elle était superflue.

Quiconque a un peu vécu dans le monde inconnu à l'auteur du *Fils de Giboyer*, sait comment les choses s'y passent, et éprouve, en relisant la pièce, l'impression que ressentirait un touriste de bon aloi en parcourant un livre de voyage qui attribuerait aux Chinois les mœurs des Hindous et aux Lapons le costume des Moldaves. Les personnages choisis comme types du parti *clérical*,—que l'auteur, très-plaisant cette fois, a appelé *légitimiste*, — ne seraient ni supportés, ni possibles dans le milieu où il les place. Que dire de ce comité qui ressuscite le fantôme de la Congrégation, de ce vieux gentilhomme voltairien et libertin qui s'occupe de propagande, de sermons et de bonnes œuvres en se moquant de ce qu'il fait et en nous mettant au courant de ses péchés de jeunesse; de ce discours enfin, de ce fameux discours qui est l'intérêt principal de la pièce, et qui, récité ou lu par un bourgeois converti à la cause cléricale, doit décider de la destinée des empires, sauver le pouvoir temporel et restaurer l'ancienne monarchie? En général, M. Émile Augier groupe et passionne ses personnages autour d'un fait matériel, épisodique, dont il exagère singulièrement l'importance, et que la moindre réflexion met à néant. C'est ainsi que le discours de Maréchal, dans *Giboyer*, devient, dans *Maître Guérin*, le château de Valtaneuse, dont tout le monde parle, que tout le monde veut avoir; comme s'il suffisait de posséder un château pour en porter le nom! A la représentation, je le répète, dans les premiers jours de curiosité et de vogue, le jeu des acteurs, l'entraînement du public, couvrent ces dissonances, dissimulent ces

soudures, donnent un tel relief aux détails spirituels, aux mots heureux, aux scènes bien posées, qu'ils réussissent à fondre ces éléments hétérogènes et nous empêchent de remarquer le penchant de M. Augier à faire deux ou trois pièces dans une seule. Mais plus tard? à la lecture? C'est alors que le vernis s'écaille, que le rire grimace, que les joues se rident, que les habits se fripent, que l'édifice se lézarde. Nous terminerons cette partie de notre tâche par un détail qui a sa valeur. Comment se fait-il que ces ouvrages qui ont cent représentations de suite, ne puissent pas en avoir trois l'année suivante? Que serait le Théâtre-Français sans répertoire, et comment expliquer que des pièces assez médiocres de nos auteurs de second ordre ne sortent point de ce répertoire, tandis que ces comédies, d'abord si courues, n'y entrent pas? D'où vient ce nouvel usage, copié par le Théâtre-Français d'après les petits théâtres, de surmener ses nouveautés en vogue, d'épuiser ses meilleurs acteurs, d'abuser du renouvellement quotidien de sa clientèle de la province et de l'étranger, d'écarter les œuvres qui sont sa gloire, jusqu'au jour où tout s'affaisse et disparaît, l'affiche en lambeaux, l'acteur en congé, le public en wagon, la pièce en charpie? Ne serait-ce pas parce que, au lieu de la comédie qui dure, nous n'avons eu que la satire qui passe, parce que cette satire qui a vécu d'actualité est condamnée à mourir d'inanition, et qu'en choisissant un horizon bas, un cadre étroit, un sujet mesquin, en s'inspirant de la passion d'un jour, de la mode d'une saison, de la curiosité d'une heure, elle devait perdre sa raison

d'être, une fois cette passion éteinte, cette mode remplacée et cette curiosité satisfaite?

Hélas! je m'abandonne à toutes les lenteurs de l'école buissonière, pour arriver le plus tard possible à cette *Contagion* que tout le monde attendait, dont le succès était proclamé d'avance, et dont la première représentation sera désormais pour M. Émile Augier un pénible souvenir. Avant d'aborder cet ouvrage où l'auteur semble retombé à plaisir dans tous les défauts de son ancienne manière, nous nous permettrons une question et nous exprimerons une surprise. A-t-il bien pu, lui, un raffiné, un Athénien, ou, si l'on veut, un Gaulois, un enfant de ce Luxembourg dont les ombrages, comme ceux de la forêt de Dodone, sont fertiles en présages, a-t-il pu se refuser à une évidence qui saute aux yeux de Béotiens tels que nous? n'a-t-il pas compris que la faveur innocente qui déchirait pour lui les règlements, lui donnait son acteur de prédilection et plaçait la *Contagion* sous un auguste patronage, le ferait, pour des yeux prévenus, ressembler à un courtisan? n'a-t-il pas pressenti que cette bouillante jeunesse de l'Odéon et des écoles, si vive, si impressionnable, si impitoyable aux claqueurs, si jalouse de ses prérogatives et de ses promenades, rendrait, pour un moment, la *Contagion* responsable des craintes qu'elle éprouve pour ses marronniers ou ses tilleuls, que le classique jardin lui enverrait une pépinière de mécontents, et qu'à ce cri civilisé : sauvons le Luxembourg! répondrait ce cri barbare : tuons la pièce? Ce ne sont pas des étudiants, ce

ne sont pas des cabaleurs qui ont sifflé la nouvelle comédie de M. Émile Augier; ce sont des Faunes et des Dryades, et il y a, dans le talent de l'auteur du *Joueur de flûte*, trop de velléités païennes pour qu'il se plaigne d'être persécuté par les hôtes sacrés des bocages comme Orphée fut déchiré par les Bacchantes.

Sérieusement, que ce soit affaire de hasard, ou que l'on s'obstine à chercher une paradoxale coïncidence entre deux faits aussi dissemblables que la mutilation d'un jardin et la chute d'une comédie, la *Contagion* a rencontré tout d'abord, dans ce public compacte qu'avait accompagné et qu'attendait à la porte du théâtre une foule immense et bruyante, l'attitude la plus imprévue; rogue, méfiante, revêche, sournoise, narquoise, résistante, prenant les bons mots en mauvaise part, prompte à éclater en ricanements et en murmures au moindre prétexte fourni par une plaisanterie douteuse ou une scène risquée. Comme Robespierre, M. Émile Augier n'a pas été jugé; mais, plus heureux que le féroce tribun, il n'a pas été exécuté : car bien des pièces, à commencer par le *Barbier de Séville*, qui n'a pas mal fait son chemin dans ce monde, sont revenues de plus loin que la *Contagion*. Cet ouvrage, à demi tombé avant-hier, réussira peut-être demain ou la semaine prochaine. Quel que doive être le résultat de l'appel, — question secondaire pour nous, — essayons, à l'aide d'une rapide analyse, d'expliquer comment il n'y aurait rien de bien extraordinaire si la chute se changeait en succès, et rien de bien phénoménal si la première sentence était confirmée.

M. Tenancier, riche et honnête bourgeois, — un de ces plébéiens qui abusent de leur roture en phrases patriotiques et vertueuses, — a une fille, veuve d'un marquis Galeotti assez peu regretté, et un fils, Lucien, qui a déjà ajouté à son nom la particule nobiliaire et le nom de Chellebois, un de ces étourdis connus sous le titre de *mauvaise tête et bon cœur*. Lucien, ex-élève de l'École polytechnique, mais, pour le moment, lancé dans tous les désordres de l'oisiveté parisienne, fait des dettes et parle l'argot. La marquise, foncièrement bourgeoise, mais reine ou esclave de la mode, figure parmi ces *curieuses* qui fument, patinent, meurent d'envie de savoir ce qui se passe dans le *demi-monde*, et font si bien qu'il faut beaucoup de clairvoyance ou d'aveuglement pour les distinguer de ces héroïnes dont elles sont tellement préoccupées. Tout d'abord ce personnage a déplu, et ne pouvait pas plaire. En admettant que la marquise Galeotti offre quelques traits de ressemblance avec les très-grandes dames qui sont la providence de nos chroniqueurs, un pareil rôle aurait besoin d'une atmosphère particulière, d'un léger parfum exotique, d'une situation exceptionnelle et si haute que l'extrême élégance s'y ferait un jeu de braver les bienséances vulgaires. Cette honnête maison Tenancier, où les maximes et les traditions de saine morale tiennent lieu de portraits de famille, s'accorde mal avec ces airs tapageurs, ces robes de chambres écarlates, ces polonaises frangées de cygne, et il en résulte, ce qui nous a constamment frappé dans les scènes où l'auteur nous montre ce côté des mœurs actuelles et rivalise avec les

facéties de la *Famille Benoîton;* un semblant de caricature et de placage. Ajoutons que ces caractères commencent par s'expliquer, tant bien que mal, dans des conversations d'une lenteur impatientante et où l'action ne se laisse pas même entrevoir.

Le vieux Tenancier sermonne et gronde, et, tout en grondant ce fils qui le désole et qu'il adore, il laisse tomber sur son fauteuil, pour les besoins de la pièce, une vieille lettre d'amour, qui lui rappelle un doux et coupable rêve de sa jeunesse. Lucien trouve cette lettre; respectueux encore malgré ses folies, il la garde, se proposant de la glisser discrètement dans la poche ou dans les papiers de son père, sans que *son auteur* (style de ces messieurs) ait à rougir devant lui de cette peccadille.

Mais silence! voici le grand roué du dix-neuxième siècle, don Juan croisé de Robert Macaire, le baron d'Estrigaud, dont le nom devait primitivement servir de titre à la comédie de M. Émile Augier. C'est autour de ce personnage que vont pivoter les acteurs et le drame. Il est le foyer de cette *contagion* qui va peu à peu s'étendre, gagner insensiblement les âmes saines, endormir les consciences sous le mancenillier du million, et finalement changer d'honnêtes gens en coquins s'ils n'étaient réveillés en sursaut par des coups de foudre. D'Estrigaud est l'oracle de Lucien qu'il entraîne sur des pentes dangereuses, l'*objectif* de la marquise éblouie de ses succès, de son élégance, de son luxe, et prête, s'il le faut, à se compromettre pour faire connaissance avec l'appartement du baron, dont on lui a vanté les merveilles.

L'épidémie ne s'arrêtera pas là. Survient un jeune ingénieur — c'est bien le centième que nous montre le théâtre contemporain, — André Lagarde, camarade d'école de Lucien, fils de vieux amis de Tenancier, et accompagné de sa sœur Aline. André, après des commencements laborieux et austères, est en train de faire une modeste fortune, qui lui permettra de doter sa sœur. Il est engagé comme inventeur, avec une petite part dans les bénéfices, dans une affaire de canalisation au sud de l'Espagne, — pays où les canaux et les châteaux se ressemblent, — qui doit faire concurrence à Gibraltar, et que les Anglais, par conséquent, ont tout intérêt à entraver. Ce canal est, dans la *Contagion*, ce que le journal de Vernouillet, le discours de Maréchal et le château de Valtaneuse sont dans les *Effrontés*, le *Fils de Giboyer* et *Maître Guérin*; un ressort qui crie pendant que les acteurs parlent, un *deus ex machina* où il y a plus de machine que de dieu; une de ces interventions à la fois excessives et invraisemblables du positif dans le comique et du matériel dans l'idéal. Les gens exacts sourient ou murmurent: Ce n'est pas vrai! Les fantaisistes gémissent en disant: Ce n'est pas drôle! On dirait un moellon oublié au milieu des arcades légères de la comédie et obstruant le passage.

C'est sur André Lagarde que vont s'exercer les fascinations contagieuses du baron d'Estrigaud. Le *sujet* y prête. André est plein de candeur et de droiture; mais il n'a pas vécu, et il ne serait pas fâché de vivre comme les heureux de ce monde. Les lenteurs et la médiocrité d'une fortune laborieusement acquise lui causent une certaine

impatience ; d'Estrigaud fait le siége de cette âme et l'amène à des capitulations successives. Cette insinuation du vice procédant par des contacts de torpille, ces cris timides de la conscience étouffés peu à peu sous les tapis et le velours d'un luxe de fripon, l'éblouissement graduel de cet œil intérieur qui cherche le bien, qui voit le mal, qui d'abord les distingue, puis arrive à les confondre et finit par se fermer, tout cela est finement observé et produirait plus d'effet si la pensée de l'auteur se dessinait plus clairement et si l'intérêt de la pièce ne s'éparpillait pas.

Nous abordons ici ces zones torrides de la contagion parisienne, où la sévérité des leçons est compromise par la vivacité des peintures, où la morale, après avoir souffert en détail, triomphe *in extremis*. Puisse le parti pris hostile du parterre de l'Odéon décider le théâtre contemporain à en finir avec cette éternelle figure de courtisane spirituelle et madrée, laquelle, plus accentuée, plus amusante et mieux encadrée que la femme honnête, l'humilie et la souille de son voisinage ! Navarette vient donner une leçon à la marquise Galeotti, qui a, entre autres manies, celle de jouer sur les théâtres de salon la comédie ou l'opérette fantaisiste : elle lui donne une leçon en effet, mais tout autre. Dans ce singulier dialogue, dont la vérité, si elle existe, est de celles qu'un public rassemblé refusera toujours de reconnaître, c'est la courtisane qui pose en grande dame ; c'est la grande dame qui simule, dans ses propos et ses allures, le *trompe l'œil* de ces mœurs cavalièrement perverses qu'elle serait désolée

d'imiter jusqu'au bout. Nous avons fait, on en conviendra, du chemin depuis Célimène.

En fait de galanteries véreuses et d'entreprises frelatées, d'Estrigaud professe et pratique le *four in hands* de ses amis les Anglais. Sa liaison avec Navarette lui sert de paravent à l'usage d'intrigues plus mystérieuses, et il lui donne toute licence, pourvu que Cantenac, le *gandin* qu'elle encourage, la renseigne avant tout le monde sur la Bourse du lendemain. Mais Navarette est plus rouée que lui : elle espère bien être un jour baronne d'Estrigaud, et les savantes manœuvres qui la rapprochent de son but pourraient nous intéresser, s'il ne se dégageait de l'air qui circule autour de ces deux *contagionistes* un parfum d'élégance surveillée par la police, trop violent pour être agréable et trop capiteux pour être sain. Navarette renseigne le baron à contre-sens. Au lieu de gagner, il perd huit cent mille francs. Le voilà ruiné : que fera-t-il? il épousera la marquise Galeotti, qui est riche, et qu'il croit disposée à l'aimer. Justement cette enrôlée volontaire du bataillon des *Curieuses* doit venir, dans la journée, visiter l'appartement du baron. Il comptait en abuser pour la séduire ; il sera plus habile en la respectant. Toutes ces scènes froissent en nous ce genre de délicatesses d'autant plus réelles qu'on serait plus embarrassé de les définir. Navarette, qui a ses grandes et ses petites entrées dans l'hôtel du baron, le trouve aux pieds de la marquise, qui mesure enfin la portée de son imprudence : l'actrice promet le secret, et elle est, en effet, intéressée à le garder. Alors commence, entre Navarette et

d'Estrigaud, la scène capitale de l'ouvrage, scène très-habile, très-forte, où ces deux perversités de haut bord croisent la lame avec une remarquable science d'escrime, mais qui vient trop tard, au moment où les nerfs sont agacés par les confuses lenteurs des premiers actes, par le voisinage trop immédiat des bonnes mœurs et des mauvaises et par la difficulté de préciser le vrai sujet de la pièce : est-ce le mariage de Lucien Tenancier et de la charmante Aline, sœur d'André Lagarde, dont les virginales amours rayonnent doucement sur ce ciel d'orage? Est-ce la double intrigue qui doit faire tomber madame Galeotti sous la griffe léonine du baron ou le baron sous la patte féline de Navarette ? Est-ce la séduction exercée par d'Estrigaud sur la vertu chancelante de l'ingénieur? Est-ce la question de savoir ce qui adviendra de ce fameux canal de Gibraltar, suspect à l'Angleterre et convoité par le baron ? L'attention du spectateur ne sait où se prendre et se gaspille en menue monnaie. Pour fondre ces éléments divers, il eût fallu un travail de composition que M. Émile Augier néglige presque toujours; négligence qui n'a pas empêché *Maître Guérin* de réussir, mais qui explique l'insuccès de la *Contagion*, supérieure à *Maître Guérin :* tant il est vrai que les pièces de théâtre, comme les livres, ont leurs destinées !

Je voudrais abréger. Dans une soirée d'actrices et de gens du monde, donnée par Navarette, les personnages contagieux ou susceptibles de contagion se trouvent réunis. D'Estrigaud, à qui la marquise échappe et dont la vanité s'irrite à l'idée d'un mariage avec les millions de

Navarette, veut se rattraper sur l'affaire du canal en Espagne. L'occasion est propice; les derniers scrupules d'André Lagarde sont vaincus par cette atmosphère empestée, ce jeu, ces lumières, ces femmes souriantes, tous ces prestiges si nouveaux pour son austère jeunesse. Il va céder, accepter les offres de d'Estrigaud, qui revendra plus tard le canal imaginaire à l'agent de la perfide Albion. Mais une péripétie soudaine arrête les progrès de l'*influenza* chez Lucien et chez André, comme un carreau qui se brise et dissipe un commencement d'asphyxie. Une de ces demoiselles a escamoté la lettre perdue par le vieux Tenancier et que Lucien s'était promis de rendre à son père. Cette lettre est signée Aline, le nom de la sœur d'André: elle a donc écrit à Lucien? Son secret est donc entre les mains de ces créatures? Non; Lucien proteste avec énergie, et il est facile de voir que ce papier, jauni par le temps, est d'une date antérieure à la naissance d'Aline. Le jeune homme s'empare de la lettre et la présente à André, qui tressaille de colère et de honte en reconnaissant l'écriture de sa mère. A cette révélation terrible, il se redresse, il redevient l'honnête homme, l'homme d'abnégation et de travail, le gardien de l'honneur domestique. Ses yeux se dessillent et sondent le gouffre d'ignominie où on allait le plonger. Il jette l'anathème à ce monde taré, et il sort: cette sortie est d'un grand effet; effet amoindri par la résistance du public! Car, dans cette soirée de malheur, comme dans la pièce même, le bien et le mal marchaient côte à côte et l'un payait pour l'autre.

Rivarol se plaignait de ne pas voir le loup dans le bercail de Florian ; le cinquième acte de la *Contagion* arrache les agneaux à cette tanière de loups[1]. Il est décidé que ces échappés de la *mal'aria* iront affermir leur convalescence au bord du lac de Côme. Le bon vieux Tenancier entend bien que l'aimable Aline sera du voyage et qu'elle épousera Lucien. Celui-ci rentre ; il a servi de témoin à un duel tragique entre d'Estrigaud et Cantenac. Cantenac est tué, d'Estrigaud blessé à mort : que pensez-vous de cette blessure mortelle? ne serait-elle pas concertée avec un chirurgien fantaisiste, de façon à couvrir l'amour-propre du baron, à lui permettre de débiter une tirade sentimentale sur le dévouement de Navarette et de l'épouser sans honte *in articulo mortis*, sauf à déjouer par une guérison miraculeuse les prévisions de la science? Tenancier le croit et nous le fait croire : le bonhomme d'ailleurs a bientôt un autre souci. André arrive, et, au lieu d'accueillir avec transport la demande en mariage, il prie gravement et froidement Tenancier de lui accorder un entretien à huis clos. On devine ce qui résulte de cette explication suprême. Semblable à certaine héroïne de Gavarni, madame Lagarde la mère a été bien coupable sans doute, mais elle n'a pas cessé un moment d'être vertueuse. Cette situation scabreuse, cette explication délicate, sont traitées de main de maître. Quand le rideau tombe, on peut aller chercher les *enfants :* rien ne

[1] On sait que M. Émile Augier a écrit un nouveau cinquième acte ; mais nous disons des pièces de théâtre ce que M. Sainte-Beuve a dit des livres : C'est la première édition qui est la bonne.

s'oppose plus au mariage de Lucien et d'Aline. La contagion, refoulée dans son foyer, ne travaillera plus qu'à domicile. Ce dénouement patriarcal équivaut à un cordon sanitaire.

Pourquoi ne dirions-nous pas, avant de finir, toute notre pensée? Il se pourrait bien que la *Contagion* fût, sinon le chef-d'œuvre, au moins la pièce la plus *forte* de M. Émile Augier. Ce qui est bon, ce qui est beau dans ce nouvel ouvrage, est préférable aux scènes les plus applaudies des *Effrontés*, du *Fils de Giboyer* et de *Maître Guérin*. C'est de la satire encore, et l'on chercherait vainement dans ces cinq actes la comédie, telle que nous avons essayé de la définir. Mais cette satire a une portée plus haute ou plus générale que celle qui s'attaquait aux Vernouillet, aux d'Outreville et aux Guérin. L'idée de cette contagion morale, faite des vices de l'homme et des impudeurs de la femme, que la société moderne favorise par son luxe, ses appétits sensuels, le scandale de certaines impunités et de certaines fortunes, qui a son siége dans les hôtels de quelques personnages pressentis par Balzac, de quelques courtisanes à la mode, de quelques privilégiés de l'agiotage et du report, et qui de ces demeures somptueuses, lieux transitoires entre le *high life* et la sixième chambre, se répand de haut en bas ou de bas en haut, se propage, gagne du terrain, trouble les âmes pures, sollicite les consciences droites, enivre les imaginations vives et transforme le monde des gens réputés honnêtes en une vaste ambulance où gisent pèle-mêle toutes les maladies de la probité, de la vertu et de

l'honneur, cette idée a de la grandeur et devait obtenir grâce pour les défauts d'une exécution imparfaite.

Ces défauts, nous les avons indiqués au courant de notre analyse : si l'injustice du premier soir persistait, les prétextes plausibles ne lui manqueraient pas. De quoi se composait le personnel de cette première représentation ? De deux parties bien distinctes ; du public brillant, raffiné, blasé, que l'on rencontre invariablement à chacune de ces solennités dramatiques, et du turbulent parterre de l'Odéon qui semble toujours prêt à traduire son suffrage ou sa critique en émeute. Au premier de ces deux publics les peintures de la zone torride et de la rouerie élégante n'apprennent rien ; il y tient par tous les bouts ! elles le fatiguent, au contraire, parce qu'il en est saturé, parce que le théâtre moderne en abuse, et parce que l'on ne fera jamais mieux, en ce genre, que la *Dame aux Camélias* et le *Demi-Monde*. En revanche, le tableau des vertus de famille, les maximes, toujours un peu vulgaires, de patriotisme et d'honnêteté bourgeoise, le trouvent insensible, et, s'il y a un *joint* pour la moquerie, impitoyable et railleur. Le second éprouve des impressions analogues, dans des termes différents. Tous ces braves enfants ne demanderaient pas mieux que de s'attendrir quand on invoque les images du foyer, de l'aïeule, de la sœur et de la mère ; mais on leur a dit qu'il fallait en rire. L'exhibition des mœurs tarées et leurs brillants étalages pique leur curiosité et parle à leur imagination ; mais ce bel âge de la vingtième année a des contradictions charmantes : il a envie d'être très-roué et

il reste très-puritain ; il fréquente la Closerie des Lilas et il siffle un personnage immoral ou un propos cynique.

Chose singulière ! sans avoir songé à se donner le mot, en se bornant à obéir à leurs habitudes ou à leurs instincts, les deux fractions du public de l'autre soir ont fait de la critique, excessive peut-être, mais excellente. En dehors des objections de détail, le principal défaut de la *Contagion* est de nous montrer dans le même cadre, à travers la même lorgnette, deux ordres d'idées et d'images qui doivent vivre séparés, de nous faire voir, beaucoup trop près l'une de l'autre, la corruption et l'honnêteté, de façon à nous rendre celle-ci plus odieuse, celle-là plus insipide. Les sentiments de la famille sont au nombre des inspirations les plus fidèles et les meilleures de M. Émile Augier ; mieux qu'un autre, il sait qu'ils ont leurs délicatesses, leurs pudeurs, leurs susceptibilités de sensitive, et que les aventurer dans un milieu indigne d'eux, même pour les en faire triompher, c'est les froisser et nous offenser. Ce n'est pas la douce et chère figure de la sœur ou de la mère qui purifie l'air infecté par la courtisane et l'escroc ; c'est l'escroc et la courtisane qui vicient l'atmosphère où vous faites passer un instant la mère et la sœur. Dans les épidémies, les gens bien portants, s'ils hantent de trop près les malades, les guérissent beaucoup plus rarement qu'ils ne succombent eux-mêmes : la santé est moins assainissante que la corruption n'est corruptrice. Il en est de même dans le monde et au théâtre. Ces voisinages étranges, ces contacts invraisemblables, que le hasard ou le caprice rend possibles, mais

qui sont, en réalité, monstrueux, blessent en nous un sens plus délicat que le goût et qui tient aux plus intimes sentiments du cœur. Quant à moi, en voyant ces dépravations et ces innocences se faire vis-à-vis comme dans un quadrille où la vertu aurait tenu le violon et où le vice aurait indiqué les figures, il me semblait voir un massif de fleurs, un tapis de gazon, foulés, piétinés, salis par quelques bête malfaisante.

Cet inconvénient est plus grave pour M. Émile Augier que pour la plupart de ses rivaux de théâtre, parce que, ayant à un plus haut degré et de meilleure source le sentiment de la famille, il est peut-être plus enclin que tous à la crudité de détail et de mot. Cette note brutale, ce piment réaliste, ce gros mot à la Mathurin Régnier, mis tout à coup en opposition avec la corde tendre et familière, fait dissonance, et ces dissonances sont plus choquantes chez M. Augier que chez M. Dumas fils ou chez M. Victorien Sardou : elles firent tort, dans le temps, au *Mariage d'Olympe;* elles ont nui à la *Contagion*. Le mal est évident; le remède serait facile. S'il est prouvé, comme je le crois, que le vrai public ne veut plus voir sur la scène ces Alcibiades et ces Aspasies dont l'insolente fortune est une de nos hontes et à qui on fait trop d'honneur en les affichant pour les flétrir, l'instant serait bien choisi pour renoncer à cet élément d'une curiosité misérable. Il ne s'agit pas de faire du rigorisme; l'art est ici du même avis que la morale. Au théâtre comme dans le roman, l'art véritable, celui qui dédaigne les amorces vulgaires et les aventures, n'existe que par l'étude des caractères, des

sentiments et des passions, par l'observation des travers et des ridicules. Or cette étude n'est possible, cette observation n'est digne d'une haute intelligence, que dans le monde des honnêtes gens. Des exceptions équivoques ne sont pas la société, pas plus que des phénomènes ne sont l'espèce. Puisque nous venons de parler de *contagion*, nous terminerons par une comparaison physiologique : croire que l'on peut observer et peindre le cœur, l'esprit, le monde, d'après des femmes et des hommes tarés, c'est commettre une erreur analogue à celle où tomberait l'apprenti médecin qui, pour bien connaître le corps humain et les secrets de la vie, étudierait de préférence les bustes contrefaits, les os cariés, les jambes torses et les organes gangrenés; ou, si vous l'aimez mieux, c'est ressembler à un naturaliste, qui, n'examinant que les plantes vénéneuses, croirait savoir toute la botanique. Si la *Contagion* servait de date à cette réforme urgente, jamais chef-d'œuvre n'aurait mieux mérité de la littérature dramatique.

XIV

M. VICTOR HUGO[1]

25 mars 1866.

J'aî entendu blâmer M. Victor Hugo d'avoir publié ses *Travailleurs de la Mer* si tôt après le naufrage de ses *Chansons des rues et des bois*. Il me semble, au contraire, qu'il y a de l'habileté dans cette prompte récidive. Quelle est en effet la situation? Succès de vente assuré; ritournelle artistement combinée, comme toujours, entre les éditeurs et les admirateurs pour réveiller à point nommé la curiosité publique et offrir aux gourmands l'avant-goût du plat du jour; affluence d'acheteurs, moindre peut-être que pour les *Misérables* et les *Chansons*, mais encore fort présentable. Que pouvait donc craindre M. Victor Hugo, aussi intrépide que Joad, et même hélas! un peu plus? La critique, sérieuse ou goguenarde; l'examen sévère ou la parodie. Or, si j'en

[1] *Les Travailleurs de la mer*.

juge par mes propres impressions, rien de moins attrayant que de recommencer, à trois mois de distance, cette pénible tâche qui consiste, non plus à chercher des taches au soleil, mais à gémir ou à se moquer de ses éclipses. Rien de plus fastidieux, de plus monotone et de plus rebutant que cette guerre en permanence contre un homme de génie, dût-il justifier, en s'obstinant dans le mal, l'obstination de ses détracteurs. Non, ce n'est pas ainsi que je veux parler des *Travailleurs de la Mer :* si on les compare à *Notre-Dame de Paris*, à laquelle les rattache une préface sibylline, c'est de l'aberration ou au moins de la décadence; mais si l'on songe à *William Shakspeare* et aux *Chansons des rues et des bois*, c'est une revanche éclatante; car il y a dans ces trois volumes, des chapitres, des scènes ou des pages d'une beauté admirable et d'un effet extraordinaire. Livrons-nous donc pour repousser la tentation, à d'aussi énergiques efforts que Gilliatt pour reprendre à l'Océan la machine de Lethierry ou pour triompher des morsures de la pieuvre. Résistons au facile plaisir de parodier et de rire au lieu de discuter. Mon travail est bien simple, et, pour le simplifier encore, je vais le diviser en deux parts; un mot sur la triste manie de M. Hugo de chercher partout des prétextes à sa haine contre le christianisme et la royauté; une rapide analyse du livre, analyse qui suffira au triage des rares beautés et des défauts gigantesques.

Si toutes les marques d'irréligion sont également affligeantes pour la foi, elles sont plus ou moins choquantes pour le goût, suivant que le sujet de l'ouvrage les com-

porte ou qu'elles y produisent l'effet d'un placage. Que M. Ernest Renan, dans son œuvre annoncée pour le mois prochain, — *les Apôtres*.... par un bon apôtre, — ait émis bien des conjectures ou affirmations hétérodoxes, dissolvantes et subversives, c'est inévitable; on peut s'en attrister, non s'en étonner. Mais, dans le tableau des luttes de quelques habitants de l'archipel de la Manche contre les forces mystérieuses et les colères de la mer, ajouter une digression à cent autres digressions, arrêter un récit qui n'est que déjà que trop embourbé, pour lancer une injure à *la présence réelle;* aligner dans une même phrase Néron et Louis XIV ; se moquer d'un saint ou d'une sainte; *éreinter* Jacques-Bénigne Bossuet; écrire gravement ces lignes auxquelles toutes les énormités de M. Hugo ne nous avaient pas encore suffisamment préparés : « Pendant les sept ou huit premières « années après la rentrée des Bourbons, la panique fut « partout, dans la finance, dans l'industrie, dans le com- « merce où abondaient les faillites... » lorsqu'il est, au contraire, acquis à l'histoire et à l'évidence, qu'après l'épuisement absolu des dernières agonies de l'Empire, ces sept ou huit années régénérèrent les finances, le commerce, l'industrie, l'agriculture, les fortunes publiques et privées, et préparèrent une prospérité d'autant plus présente à notre mémoire qu'elle contraste plus radicalement avec notre détresse actuelle; oser dire à un lecteur à qui il n'est pas défendu, après tout, d'être né à Avignon : « La tour de Taurias (lisez Trouilhas, ou, en d'au- « tres termes, la Glacière!) d'Avignon, silhouette lugu-

« brement debout dans l'histoire, qu'a marquée la réac-
« tion, et où l'on distingue encore aujourd'hui cette
« main sanglante, » tandis que le plus grossier batelier de notre fleuve, le plus ignorant gamin de nos rues sait quel est le sang dont la trace indélébile tache encore cette tour sinistre, et comment la horde révolutionnaire de Jourdan *Coupe-tête* y égorgea, en une nuit, cent vingt-six victimes ; — débiter avec sang-froid de pareilles choses, c'est faire coup triple ou quadruple, mais contre soi-même. C'est être à la fois coupable de hors-d'œuvre littéraire et de mensonge historique. C'est démonétiser du même coup et rendre suspects l'ensemble de ses doctrines religieuses, historiques ou politiques, et ce récit que hérissent tant de mots techniques, de minuties géographiques, de citations empruntées à des livres inconnus, de raffinements de couleur locale, de patois guernesiais, de botanique sous-marine, d'histoire naturelle et surnaturelle, de traits de mœurs spéciales, de locutions oubliées par le manuel du géologue, du charpentier, de l'hydrographe, du mécanicien, du forgeron, du chauffeur, que nous sommes condamnés ou à cesser d'y prendre intérêt ou à croire l'auteur sur parole. Or, s'il me trompe ou s'il se trompe au sujet de faits où le hasard me met en mesure de le contrôler, pourquoi me dirait-il la vérité sur cette myriade de détails dont je ne puis m'assurer; lesquels, s'ils étaient faux ou seulement soupçonnés d'inexactitude, rendraient les *Travailleurs de la Mer* aussi invraisemblables et un peu plus absurdes que les *Aventures de Simbad le marin ?*

M. Hugo sait-il l'impression que nous causent ces éternelles *ventouses* de sa *pieuvre* démocratique? On croit le voir à sa table de travail, entraîné par le souffle de ses idées et l'éclat de ses images, multipliant à l'infini les formes de sa pensée, souriant à son adorable Déruchette, suivant de l'œil son brave Lethierry, s'attendrissant sur le pauvre Gilliatt, s'indignant contre Clubin et Rantaine, soulevant à bras tendu des phrases de cinq cents mots, des mots de cinquante syllabes, des quartiers de roche plus formidables que les Hunois et les Douvres. Tout à coup il s'interrompt, il médite, il se ravise. Voilà, songe-t-il, six heures et six pages d'écriture sans une pauvre petite friandise pour les vastes et intelligentes tables d'hôte du *Siècle* et de l'*Opinion nationale*, sans le moindre régal pour ce public, ce gros public qui mérite qu'on ait des égards pour lui; car il fait bien les choses, ne lésine ni sur les bravos, ni sur les réclames, et, chez lui, les moutons de Panurge ont des bêlements de saxophone. Allons! un coup de griffe pour un coup de tam-tam! une insulte à l'Évangile, à l'Eglise, au Pape, à Louis XIV, à Bossuet, aux Bourbons, aux assassins *royalistes* de la tour de Taurias! — C'est trop, c'est trois fois trop, pour une plante, d'être à la fois artificielle, parasite et vénéneuse. Mais à quoi bon raisonner avec M. Hugo? Sa haine contre Dieu et le Roi lui ayant porté à la tête et l'accès étant devenu chronique, il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête. Je m'attends à trouver quelque jour dans un de ses ouvrages la phrase suivante: « Gredin de Henri IV, qui assassina Ravaillac! » — Entre cette phrase

et celle qui attribue aux réactions royalistes les massacres de la tour de Trouilhas, savez-vous la différence? Uniquement celle qui sépare la notoriété avignonaise de la notoriété universelle.

A présent que nous avons jeté ces balayures par la fenêtre, entrons dans la maison. Le livre s'ouvre par une scène originale et charmante. Déruchette, une délicieuse enfant, une sœur d'Esméralda et de Cosette, écrit sur la neige le nom de Gilliatt: il prend pour une preuve de tendresse cette espièglerie de la seizième année. Impossible de mieux engager l'action, qui va marcher si lentement. Gilliatt est une nouvelle variante — très-peu variée — du héros favori de M. Hugo: cœur d'or sous une enveloppe rude et repoussante; trésor d'abnégation, de dévouement, de passion purifiée par l'esprit de sacrifice; solitaire et sauvage; plus suspect aux hommes dans sa vertu et dans sa grandeur que bien des méchants dans leurs vices et leurs petitesses. Gilliat passe pour sorcier, et la superstition fait autour de lui le vide que nous avons vu se former autour de Quasimodo et de Jean Valjean. En revanche, pour que l'antithèse si chère à M. Hugo soit complète, sieur Clubin, le capitaine du bateau à vapeur de Lethierry, bateau qui est, lui aussi, un des héros du livre, est généralement regardé comme un type de probité; or nous allons voir tout à l'heure ce que c'est que sieur Clubin.

Lethierry, oncle et tuteur de Déruchette, la jolie orpheline, est un brave marin, très-inventif, un robuste invalide de l'Océan, d'autant plus intéressant qu'il dé-

teste les prêtres, catholiques ou même protestants. Odieusement volé par un drôle, qui est le Thénardier de ce nouveau récit et qui s'appelle Rantaine, Lethierry a rétabli sa fortune,— la dot future de Déruchette,— en devenant le Papin ou le Fulton de la côte de Guernesey. Malgré le préjugés des gens rétrogrades et les criailleries du clergé, il a fait construire un bateau, un véritable *steamer*, qui a enrichi le pays, simplifié la circulation et le commerce, et qui, sous le nom de Durande, dispute à Déruchette la première place dans le cœur du vieux marin : ou plutôt, il ne les sépare pas dans ses affections, et il lui semble aussi difficile de vivre sans Déruchette que sans Durande.

Quand son âge ne lui permet plus d'aller en mer, il confie le commandement de Durande à sieur Clubin. Prenez garde à ce Clubin! la probité faite homme, je le sais; mais la tragédie et la comédie humaines se jouent, chez M. Hugo, sur un théâtre machiné d'une façon particulière; la vertu a des trappes qui vous plongent en enfer; le crime des plafonds qui s'ouvrent sur le paradis.

Rantaine a volé à Lethierry une cinquante de mille francs; on le croit disparu pour jamais. Clubin le reconnaît un jour sous les traits d'un quaker qui va s'embarquer en contrebande sur le *Tamaulipas* pour aller à Arequipa. Rantaine vient de toucher une somme de trois mille guinées en trois billets sur la Banque d'Angleterre, qu'il a enfermés dans une boîte de fer-blanc. Une scène magnifique nous montre les deux hommes sur la falaise,

Rantaine le Vol, Clubin la Restitution, pour parler comme M. Hugo. Le Vol, pris au dépourvu, n'a pas d'armes; la Restitution est munie d'un *révolver;* si bien que la boîte de fer-blanc passe des mains de Rantaine dans celles de Clubin.

Naturellement, le lecteur croit que Clubin va se faire un vertueux plaisir de rapporter les trois mille guinées à Lethierry, leur légitime propriétaire. C'est ici que le Clubin ôte son masque, masque assez large pour que M. Hugo y écrive des milliers de phrases sur l'hypocrisie. Le faux honnête homme se livre aux combinaisons les plus savantes pour s'approprier impunément cette grosse somme. Mais ces combinaisons sont tellement maritimes qu'à moins d'avoir le pied marin on a beaucoup de peine à les suivre. Ce que l'on finit par comprendre, c'est qne, pour exécuter son plan diabolique, Clubin a mentalement condamné à périr, avec cargaison, équipage et passagers, cette fameuse Durande qu'il va ramener à Guernesey. Il a spéculé pour cela sur toutes les probabilités : le temps, la saison, la brume, la confiance générale, sa réputation sans tache, l'ivrognerie de son timonier et une foule de ces détails que le marteau de M. Hugo enfonce dans le récit comme des vrilles colossales. Seulement, ce calculateur infaillible (c'est de Clubin que je parle) se trompe sur le point essentiel. Il croyait se briser contre les Hunois, d'où il aurait facilement gagné la plage en sa qualité d'excellent nageur ; et il se brise contre les Douvres ! ! Ce qu'il y fait, ce qu'il y subit, ce qu'il y devient, nous le saurons plus tard. M. Hugo, dont

la narration n'a pas toujours de ces habiletés, nous montre ici qu'il n'a qu'à vouloir pour redevenir artiste consommé.

La pauvre Durande n'en est pas moins perdue, prise entre les deux rochers des Douvres comme entre des tenailles de Titan. On se garde bien de soupçonner Clubin que l'on admire, au contraire, pour le courage dont il a fait preuve en attendant la mort sur le bateau naufragé pendant que l'équipage se sauvait tant bien que mal sur la chaloupe. Cette illusion n'ôte rien au désespoir de Lethierry. On lui dit qu'au milieu de cette destruction, *la machine* de Durande est restée intacte et qu'il ne s'agirait que de savoir la dégager : travail effrayant, invraisemblable, insensé, impossible, où suffirait à peine le bras d'Hercule servi par la science d'Archimède et la magie de Merlin ; mais aussi, à l'homme qui y réussirait Lethierry donnerait sa nièce, Déruchette donnerait sa main. Gilliatt entend cette promesse imprudente : il ne lui en faut pas davantage.

La délivrance de la *machine* de Durande par Gilliatt n'occupe pas moins de trois cent dix-neuf pages, et l'ouvrage entier, qui paraît très-long, n'en a que neuf cent quinze, sans tenir compte des *blancs* innombrables. Ces chiffres en disent plus que toutes les critiques. Si importante que soit la question de savoir si Gilliatt, en rapportant la machine sous les fenêtres de Lethierry, méritera la plus charmante des récompenses, un fait purement matériel ne peut, sans de graves inconvénients, remplir un si vaste espace. Qu'arrive-t-il? Le lecteur, écrasé sous

cette masse d'incidents qu'il ne pourrait vérifier qu'à l'aide de connaissances spéciales et locales, prend le parti de sauter cent feuillets pour en trouver la fin. C'est là qu'éclate, dans tout son jour, le vice du système de M. Hugo. Il indique admirablement, j'en conviens, mais sommairement, les phénomènes qui s'accomplissent dans le secret du cœur et de l'âme; et, dès que sa main de géant peut se poser sur un objet tangible, il devient inépuisable. C'est la méthode contraire qui serait la bonne. Ce monde psychologique, invisible, intérieur, qu'on peut, semble-t-il, mesurer d'un coup d'œil et exprimer d'un mot, est immense et se prête, sous une main habile, à des développements sans fin. La matière est bornée; en essayant de reculer ses limites, on ne réussit qu'à contracter et à infliger à ses lecteurs une sorte d'éblouissement qui est l'ivresse des yeux, comme l'ivresse est l'éblouissement du cerveau, et qui confond dans un chaos ou un cauchemar le réel et l'impossible. Qu'est-ce donc, lorsque les objets sur lesquels s'acharne la verve endiablée de l'écrivain sont de nature exceptionnelle, lorsque, pour les admettre ou les contredire, la première condition serait d'être marin, géologue, mécanicien et surtout Guernesiais? Puisque M. Hugo, à propos des *Travailleurs de la Mer*, a cru devoir rappeler *Notre-Dame de Paris* et les *Misérables*, voici l'objection qui saute aux yeux. Les digressions, moins exubérantes d'ailleurs dans le premier de ces trois ouvrages, nous parlaient art, vieux Paris, architecture gothique, et s'adressaient, par conséquent, à un public intelligent et considérable, à tous ceux

que ces questions et ces souvenirs ne trouvent pas insensibles. Les hors-d'œuvre, excessifs dans les *Misérables*, ont cependant pour prétextes de grandes idées, de grands souvenirs : la peine de mort, le parti républicain, Waterloo, les barricades, le régime pénitentiaire, la voirie parisienne. Dans les *Travailleurs de la Mer*, tout se rétrécit et se localise. Une petite île dans un bras de mer, quelquesinsulaires dont on nous parle le patois, des intérêts amincis entreun groupe de matelots, de gabiers, de timoniers, de patrons et de contre-maîtres, le sauvetage d'une machine de bateau à vapeur par un de ces hommes goudronnés, tout cela peut intéresser sans doute, pourvu que l'auteur n'appuie pas trop et n'amplifie rien. Or, cette sobriété est justement ce qui manque le plus à M. Hugo. Lorsqu'il déclame, en cinquante pages, sur Waterloo, on se révolte, mais on lit. Quand il écrit trois cents pages, dont voici, au hasard, un échantillon : « Le parquet de « la machine était comme encadré entre les huit câbles « des palans, quatre d'un côté, quatre de l'autre. Les « seize ouvertures par où passaient ces câbles étaient re- « liées sur le pont et sous la carène par des traits de scie. « Le vaigrage avait été coupé avec la scie, la charpente « avec la hache, la ferrure avec la lime, le doublage avec « le ciseau, etc., etc.; » on se dit de deux choses l'une : ou M. Hugo me parle de ce qu'il ignore ; et alors à quoi bon irais-je jusqu'au bout de ces broussailles qui m'égarent? ou bien il en parle en toute compétence, comme un traité de mécanique ou de charpente ; et alors je vais m'endormir de confiance.

On se réveille pourtant, et l'on regrette de se réveiller si tard, quand surviennent, d'une part, la lutte terrible de Gilliatt contre la pieuvre, de l'autre les fraîches et virginales amours de Déruchette et d'Ebenezer; une page exquise, un verset de la Bible mouillé d'une larme d'Eloa, un sourire angélique sur cette lèvre dantesque, un rayon dans ce ciel découpé en noir sur la falaise, un chant de fauvette ou de ramier au milieu de ces cris de vautours et d'orfraies. Non-seulement Gilliatt sort vainqueur du combat contre la pieuvre, où se déploient toutes les prodigieuses facultés du poëte; mais il découvre le squelette de cet affreux Clubin, que la pieuvre a dévoré tout vif : comme elle n'a pu manger la boîte de fer-blanc, Gilliatt rapporte tout à la fois à Lethierry la machine et les trois mille guinées. Vous comprenez qu'à la suite de cette victoire gagnée sur quatre monstres, la mer, le rocher des Douvres, Clubin et la pieuvre, Gilliatt passe de plus en plus pour sorcier.

Hélas! non, il n'est pas sorcier; il ne l'est même pas assez, et la preuve c'est qu'il n'a pas deviné qu'un regard du jeune et charmant pasteur Ebenezer serait plus puissant que toutes ses prouesses : toujours Roland qui sait tuer l'orque, vaincu par Médor qui ne sait qu'aimer! Gilliatt n'a pas songé qu'en rapportant à Guernesey les guinées et la machine, il serait aussi forcé de se rapporter lui-même; dans quel état, grand Dieu! Lui aussi, dans cette lutte de trois mois, il est devenu un monstre marin; hirsute, en haillons, les yeux brûlés et rougis, velu, écorché, saignant, barbu comme le roi qui s'avance;

Lethierry le trouve superbe; Déruchette le trouve hideux et s'évanouit.

Le reste se devine: Gilliatt continue et couronne son œuvre d'immolation et de sacrifice. C'est lui qui mariera Ebenezer et Déruchette; car l'oncle Lethierry ne voudrait rien entendre et maudirait sa nièce. Gilliatt abrége les formalités, fournit les papiers nécessaires, conduit les fiancés au ministre de la paroisse voisine, et les fait partir pour l'Angleterre, à bord du *Cashmere*. Le dénoûment est d'une grandeur pathétique, d'un effet poignant, d'une poésie incomparable. Gilliatt, pour voir partir le bâtiment qui emporte tout son amour, tout son rêve, toute sa vie, se tient debout sur la plage, au moment de la marée montante. Le vaisseau passe devant lui, et il aperçoit sur le pont, se dessinant sur l'azur, les deux silhouettes enlacées. En même temps, le flot monte jusqu'aux genoux de Gilliatt. Une heure s'écoule; le *Cashmere* s'éloigne; Gilliatt regarde toujours, et le flot arrive à sa ceinture. Une autre heure: la mer atteint les épaules de Gilliatt immobile, tandis que le sloop s'enfuit à l'horizon. Encore une heure; la mer monte toujours : on ne voit plus que la tête de Gilliatt, dont l'œil fixe ne se détache pas du navire. Une heure encore; le *Cashmere* n'est plus qu'une tache; puis cette tache s'efface: au même instant, la tête de Gilliatt disparaît sous l'eau : il n'y a plus rien que la mer.

Encore une fois, on peut, d'après cette analyse, se figurer les beautés, qui sont clair-semées, mais merveilleuses, et les défauts, qui sont énormes, mais qui méritent une sérieuse discussion. Je ne me crois pas quitte

envers les *Travailleurs de la Mer*. Si défectueux qu'il soit, ce livre est une grande œuvre d'art ; art difficile, devant lequel la critique ne doit pas prendre trop ses aises. Nous avons aujourd'hui le tort de ne pas serrer d'assez près l'ouvrage dont nous parlons. On condamne ou on divinise, voilà tout, et parfois même, en guise de blâme ou d'éloge, on se livre à des variations plus ou moins brillantes à côté du sujet et de l'œuvre où l'on dédaigne d'entrer. Le détail, dont l'ancienne critique se préoccupait outre mesure, la nôtre le néglige trop. Je voudrais, à propos des *Travailleurs de la Mer*, essayer quelques-uns des anciens procédés, éplucher un peu, citer çà et là quelques lignes, montrer, à l'aide de quelques exemples, ce qui est beau, ce qui est mauvais, comment l'énormité de ce mélange ou de ce contraste fait paraître l'auteur plus impardonnable et doit rendre la critique plus respectueuse.

II

C'est pour nous un perpétuel sujet de surprise que M. Victor Hugo, tout en croyant à l'omnipotence de son génie, ne reconnaisse pas les lois d'un art quelconque : car enfin il ne s'agit pas ici de renouveler de vieilles querelles, de sacrifier Aristote à Schlegel ou Racine à Shakspeare. Puisque M. Hugo aime à rappeler avec une sorte de filiale complaisance les noms de Shakspeare et d'Eschyle, auxquels il nous permettra bien d'adjoindre,

sans l'offenser, Dante et même Gœthe, nous lui demanderons si ces quatre génies de nature si diverse ne se ressemblent pas sur un point, et si un seul d'entre eux a jamais cru pouvoir noyer sa pensée dans un déluge de mots. Eschyle, qui pouvait, plus justement que M. Hugo, prétendre au rôle de hiérophante et même de demi-dieu, n'en a pas moins observé d'instinct toutes les sobres harmonies de l'art grec. Relisez les plus magnifiques passages de l'*Orestie* ou de *Prométhée :* partout vous trouverez l'accord suprême entre le sentiment et l'expression; nulle part, l'une n'amoindrit l'autre en le dépassant ou ne l'affaiblit en le répétant. La poésie de Shakspeare est plus exubérante et plus touffue. On y reconnaît l'inspiration d'un autre ciel et d'une autre race; mais ce qui est immortel dans Shakspeare, ce qui est pris, comme dit Chateaubriand, dans les entrailles de l'homme, c'est précisément ce qui s'exprime en quelques vers, en quelques traits indélébiles. Le personnage d'Ophélia, qui parle à toutes les imaginations, que se disputent les poëtes et les peintres, n'a pas cinquante lignes. Deux pages ont suffi à l'épisode de Paolo et de Francesca pour prendre rang parmi les plus merveilleuses créations de la muse dantesque. Et Goethe! qu'est-ce que Mignon? Un souffle, une larme, une chanson. Marguerite? Une figure assise à son rouet ou agenouillée dans une église, entre un démon et un ange. On le voit, pas n'est besoin d'évoquer Virgile, Horace, Racine, les maîtres de la sobriété élégante et exquise, pour condamner le système de M. Victor Hugo. Ceux-là même qu'il proclame ses an-

cêtres, lui ont donné des exemples qu'il s'obstine à ne pas suivre.

L'illustre poëte persiste dans l'erreur que nous avions commise à l'époque des luttes du romantisme. Il nous semblait que faire en tout table rase, c'était tout régénérer; car les révolutions littéraires ne sont pas plus raisonnables que les révolutions politiques. Il est bon que l'art s'émancipe, qu'il élargisse ou élève ses horizons, qu'il rompe avec des conventions puériles ou des entraves oiseuses, mais non pas qu'il cesse d'être. Or, s'il dépend d'une volonté excessive, d'une vigueur démesurée, de se substituer aux règles les plus évidentes de l'art, il n'existe plus; on n'a plus que l'individualisme dans une de ses expressions les plus accablantes; on est tout aussi désorienté vis-à-vis des entassements de M. Victor Hugo que des échasses classiques. De quoi se composent l'influence, le prestige, l'autorité du génie? D'un secret accord et comme d'un accommodement de nature entre sa force et notre faiblesse. Sa force se rapproche de nous en nous laissant quelque chose à faire; notre faiblesse s'élève jusqu'à lui en le contemplant, ne fût-ce que par une assimilation passionnée. Ce qu'il dit d'une façon inimitable, il nous semble que nous l'avons pensé. Prenez une âme médiocrement douée, incapable de poésie personnelle. Dites-lui tel ou tel vers de Virgile, telle scène de Shakspeare, tel tercet de Dante; aussitôt elle tressaille; elle se demande si elle n'a pas vaguement entendu ou entrevu, dans un rêve, l'ébauche de ce qu'on lui montre ou de ce qu'elle entend. Je vous défie d'éprouver une im-

pression de ce genre au choc des phrases que voici : « L'obscurité est habitée sans déplacement dans l'absolu ; habitée aussi avec déplacement... des préméditations, des puissances, des destinations voulues, y élaborent en commun une œuvre démesurée. Il y a là-dedans de vastes évolutions d'astres, la famille stellaire, la famille planétaire, le pollen zodiacal, le *quid divinum* des courants, des effluves, des polarisations et des attractions : il y a l'embrassement et l'antagonisme, un magnifique flux et reflux d'antithèse universelle, l'impondérable en liberté au milieu des centres ; il y a la séve dans les globes, la lumière hors des globes, l'atome errant, le germe épars, des courbes de fécondation, des rencontres d'accouplement et de combat, des profusions inouïes, des distances qui ressemblent à des rêves, des circulations vertigineuses, des enfoncements de mondes dans l'incalculable, des prodiges s'entre-poursuivant dans les ténèbres, un mécanisme une fois pour toutes, des souffles de sphères en fuite, etc., etc. »

Vous pouvez juger du procédé d'après ces lignes choisies au hasard. L'idée, au moment où je voudrais la saisir, se perd dans l'image ; l'image dans le mirage ; le mirage dans le chaos ; le chaos dans le cauchemar.

Pourtant, mon étonnement cesse quand je songe aux conditions particulières où s'est placé M. Victor Hugo. Gardons-nous bien de parler politique : M. Hugo n'est pas seulement un volontaire de l'exil ; il est aussi un volontaire de la solitude contemplative, et cette solitude a constamment pour objectif l'Océan, c'est-à-dire le plus

dangereux des modèles et des maîtres pour un génie de cette trempe. L'auteur des *Travailleurs de la mer* a deux défauts extrêmes, qui semblent s'exclure, et qui se touchent : il abuse tour à tour ou tout ensemble du vague et du technique. Il écrira dix pages de métaphysique transcendante en accumulant les images, sans se rendre bien compte des idées ; et, au chapitre suivant, s'il se présente une occasion de faire montre de connaissances spéciales et d'avoir l'air de savoir ce que tout le monde ignore, il multipliera volontiers les *i* pour multiplier les points. Nous l'avons vu se débattant contre les *circulations vertigineuses* et les *enfoncements dans l'incalculable*. Plus loin, s'il veut nous peindre un *clergyman* essayant de consoler Lethierry du naufrage de la Durande, vous croyez peut-être qu'il va lui faire débiter de banales maximes de morale évangélique? Non, voici l'homélie : « Sochoth fut saisi par onze diables pour avoir dédaigné les exhortations de Nathaniel. Thiburien fut frappé de la lèpre pour avoir mis hors de chez lui l'apôtre André. Barjésus, tout magicien qu'il était, devint aveugle pour avoir ri des paroles de saint Paul. Elxaï et ses sœurs Marthe et Marthène sont en enfer à l'heure qu'il est, pour avoir méprisé les avertissements de Valentianus, qui leur prouvait clair comme le jour que leur Jésus-Christ de trente-huit lieues de haut était un démon, etc., etc. » — Sans doute, il n'est pas fâché de donner en passant un coup de griffe à la théologie et de nous représenter le révérend comme un pédant absurde, incapable de trouver le chemin du cœur ; mais il est encore plus content de nous faire croire

qu'il a lu dans les gros livres et qu'il n'ignore rien de ce qu'un théologien doit savoir.

Eh bien, cette métaphysique vague, confuse, indéfinie, sujette à se payer de grands mots ou d'obscurités fatidiques, et cette passion du détail positif, technique, scientifique, apocryphe, puisé dans des livres bizarres que personne n'a lus, M. Hugo devait également les aggraver dans son intimité avec la solitude et la mer. Pour que cette contemplation fût sans danger, il aurait fallu que la mer lui apparût simplement comme une partie de la création, soumise au Créateur, et acceptant de la puissance divine le *non ampliùs ibis*; mais le *non ampliùs* n'existe pas pour M. Victor Hugo : il ne l'admet pas plus pour son imagination que pour le spectacle qui se déroule sous ses yeux; dès lors son dialogue avec l'Océan n'est plus qu'un échange d'hallucinations et de vertiges; le sentiment de l'infini, révélé par l'immensité du ciel et des flots, n'est plus que l'exaltation de cette faculté, absorbante chez l'illustre poëte, qu'on pourrait appeler la majesté de l'ivresse et qui lui fait croire qu'il commence à être admirable quand il cesse de se comprendre. En même temps, la curiosité minutieuse de M. Hugo, sollicitée, surexcitée par cette foule de phénomènes aquatiques ou géologiques, par ces innombrables variétés du règne minéral, animal ou végétal que la mer recèle dans ses profondeurs, arrive nécessairement à le surcharger d'un matériel inutile, à couvrir d'une triple couche de couleur locale les personnages et les scènes vivantes de son récit.

Ainsi, — et de deux façons, — la mer a été pour M. Hugo une mauvaise conseillère. N'ayant plus Dieu pour l'expliquer, la régler et la contenir, elle est devenue pour un génie sans bornes une initiatrice sans limites; elle lui a persuadé qu'il ne serait jamais si grand qu'en écrivant autant de phrases qu'elle a de vagues. Elle l'a grisé d'infini, non pas de cet infini qui répond aux instincts supérieurs de l'âme et la pousse de force vers le céleste refuge, mais de celui qui égare l'imagination, ouvre sous nos pas des abîmes et nous fait passer de l'éblouissement aux ténèbres. Enfin, elle l'a encombré de connaissances superflues et indigestes; elle a été pour lui quelque chose de pareil à ces livres du moyen âge, où l'esprit humain se mettait à la torture pour découvrir tout ce qu'il est plus sûr et plus sage d'ignorer, et qui sont aux bons livres ce que la superstition est à la foi, la pléthore à la santé, l'astrologie à l'astronomie et la sorcellerie à la science.

Nul, au contraire, n'aurait eu, plus que M. Victor Hugo, besoin de vivre de la vie commune, dans la société des hommes, dans ce contact journalier des grands et des petits où la grandeur est sans cesse contrôlée par la petitesse. Nul n'a perdu davantage à s'éloigner de Paris, de ce Paris auquel on peut lancer l'anathème, mais qui a toujours, faute de mieux, une corde railleuse au service de ses idoles, et dont le scepticisme goguenard n'est pas tout à fait à dédaigner, quand il sert à avertir ceux qui s'égarent, à rapprocher les distances entre le sublime et le ridicule et à réduire à leur juste valeur les prétentions de l'artiste grand prêtre, du romancier-prophète et du

poëte-dieu. Dans sa résidence guernesiaise dont il a fait sa Notre-Dame de Paris et dont Gilliatt est le Quasimodo, M. Victor Hugo ne reçoit que des hymnes. Ses visiteurs l'abordent avec des attitudes de pèlerins. Sa situation, son rôle d'exilé *quand même*, le condamnent à n'entendre que des adulations, et ses courtisans se disent que la flatterie devient honorable quand elle s'adresse aux royautés proscrites. Ici, tout en l'admirant, on aurait bien trouvé moyen de faire parvenir jusqu'à lui, sinon la vérité tout entière, au moins des parcelles de vérité. On lui aurait rappelé, par exemple, que la proportion et la mesure sont presque aussi nécessaires au romancier qu'à l'auteur dramatique, et l'on aurait ajouté que le défaut absolu de mesure et de proportion ne peut que nuire *énormément* au succès des *Travailleurs de la mer*.

Le récit ne comportait guère qu'un volume, et encore! M. Prosper Mérimée, qui n'a pas négligé, que je sache, la couleur locale dans *Colomba*, s'en serait tiré avec deux cents pages. Après la jolie scène qui nous montre Déruchette écrivant sur la neige le nom de Gilliatt et l'inflammable Gilliatt prenant au sérieux cette espièglerie, un chapitre suffisait pour nous indiquer les personnages, lesquels ne se dessinent et ne s'éclairent jamais mieux qu'en agissant. Or l'action ne commence, à vrai dire, qu'à la page 290, au moment où sieur Clubin prépare son expédition contre Rantaine, et où l'hypocrite et le scélérat vont se trouver en présence. Le revirement de sieur Clubin, le spectacle de cette perversité qui arrache tout à coup son masque, aurait pu produire un grand effet;

mais l'effet se noie dans cette phraséologie impitoyable contre laquelle il n'y a pas d'appareil de sauvetage. Dites-moi quel paroxysme de curiosité ou d'émotion pourrait tenir contre une montagne humide courant sur le dos de la plaine liquide et accouchant des phrases suivantes : « L'odieux de l'hypocrisie commence obscurément dans l'hypocrite. Boire perpétuellement son imposture est une nausée. La douceur que la ruse donne à la scélératesse répugne au scélérat, continuellement forcé d'avoir ce mélange dans la bouche, et il y a des instants de haut-le-cœur où l'hypocrite est sur le point de vomir sa pensée. Ravaler cette salive est horrible. Ajoutez à cela le profond orgueil. Il existe des minutes bizarres où l'hypocrite s'estime. Il y a un moi démesuré dans le fourbe (quels fourbes, les grands poëtes !) Le ver a le même glissement que le dragon, et le même redressement, etc., etc.... »

Et remarquez que je m'abstiens de citer les odieux rapprochements entre Messaline et Marie Alacoque, entre Escobar et le marquis de Sade; lesquels, pour parler la langue de M. Hugo, nous donnent envie de vomir sa pensée. Ou le lecteur sautera, — s'il ne les déchire, — ces pages écœurantes, diffuses, méchantes, marécageuses, pâteuses, irritantes, insensées; et alors pourquoi les écrire? ou bien il les lira, et il n'en faut pas davantage pour que l'effet dramatique disparaisse dans cette monstrueuse alliance avec le galimatias. La Durande perdue, la machine intacte, le cri de Déruchette promettant sa main et de Lethierry promettant sa nièce à l'homme intrépide qui arrachera cette machine

aux terribles étreintes des Douvres et la rapportera à son propriétaire, tout cela pouvait se dire en cinq ou six pages : un chapitre pour les amours naissantes de Déruchette et d'Ebenezer, un chapitre pour la lutte de Gilliatt contre les Douvres, rien de plus; M. Hugo aurait été tout aussi clair, son récit ne nous eût pas laissé un doute de plus, si, renonçant à expliquer l'inexplicable, à peser l'impondérable et à calculer l'incalculable, il eût procédé comme les *Contes des Fées* ou les *Mille et Une Nuits*, et nous eût tout bonnement engagés à nous en rapporter à lui du soin de faire délivrer la Durande par Gilliatt. La scène de la pieuvre, dont a vécu le succès du livre, cette scène qui fait venir la chair de *poulpe*, n'étant plus achetée au prix de trois cents pages dont je vous ai offert le lamentable échantillon, serait dix fois plus saisissante. Puis arriveraient l'évanouissement de Déruchette, la lumière qui se fait dans l'âme de Gilliatt, l'héroïque résolution de ce nouveau martyr du dévouement, de ce Valjean maritime, et la scène finale, qui a le tort grave de nous montrer une centième glorification du suicide, mais qui, comme œuvre d'art, est de toute beauté.

On le voit, je n'ai pas eu à *ratiociner* pour prouver tout ce que les *Travailleurs de la mer* auraient gagné à être abrégés d'une bonne moitié, sans même qu'il soit nécessaire d'ajouter que, dans ce roman, presque tout ce qui est inutile au fond est déplorable dans la forme. Que serait-ce si j'entrais dans le détail? Je m'y suis engagé : j'hésite faute d'habitude, et aussi parce que la nouvelle manière de M. Hugo paralyse par une égale fatigue l'admi-

ration et la critique. On dit des mauvaises fièvres qu'elles ont des redoublements : le style actuel de M. Hugo est comme ces fièvres. Ces redoublements du mot frappant sur l'idée jusqu'à ce qu'il l'ait réduite en poussière, causent au lecteur une hallucination bizarre. Il finit par se figurer que c'est lui qui est l'idée et que c'est sur sa tête que frappent les coups de marteau.

Lisez ceci : « Gilliatt était jeune, sa plaie se cicatrisa. A cet âge, les chairs du cœur reprennent. » Est-il possible de mieux dire ? — Et ceci : « Une vierge est une enveloppe d'ange. Quand la femme se fait, l'ange s'en va ; mais, plus tard, il revient, apportant une petite âme à la mère. » Quoi de plus exquis et de plus charmant ? Peut-on exprimer d'une façon plus délicate une idée plus poétique ?-Est-ce bien la même plume qui écrit, un peu plus bas : « La forêt serait au désespoir sans le colibri. Dégager de la joie, rayonner du bonheur, avoir parmi les choses sombres une exsudation de lumière, être la dorure du destin, être l'harmonie, être la grâce, être la gentillesse, c'est vous rendre service, etc., etc. » Ainsi de suite : toutes les variétés du genre mignard, toutes les minauderies du grandiose voulant faire le gentil, toutes les grimaces de la face de lion voulant faire le carlin. Plus loin, il s'agit de nous initier aux antécédents de Lethierry, qui, par parenthèse, nous sont fort indifférents, n'ayant aucun rapport avec la suite des événements : ci douze pages, dont j'extrais quelques lignes : « Il avait vu en Chine couper par petits morceaux le pirate Chanh-thong-quanlarh-Quoi, pour avoir assassiné le âp d'un village. Il avait

contemplé chez le Moï le grand Quan-Sû. Il avait assisté à l'arrivée du grand serpent venant de Canton à Saïgon pour célébrer dans la pagode de Cho-Len la fête de Quan-Naam, etc. » Quand aura-t-il tout vu? dirait l'Intimé ; et quelle misère, se faire étalagiste de queues de paon, d'œufs d'autruche et de dents de rhinocéros, quand on pourrait offrir à sa clientèle des perles et des diamants !

Chaos et cahots ! c'est ainsi qu'on pourrait caractériser ce livre, où d'admirables éclairs sillonnent des ombres opaques, où l'on est perpétuellement cahoté entre des beautés qui enthousiasment et des énormités qui exaspèrent. Nos citations seraient intarissables, et mon arithmétique est ici d'accord avec ma critique. Puisque, dans cet ouvrage de trois volumes, il y en a deux de trop, j'arriverais évidemment à faire deux volumes en démontrant que l'ouvrage devrait n'en avoir qu'un. Arrêtons-nous ! restons-en sur cette phrase monumentale : « Une fois Gilliatt se tourna, et dit à l'éclair : « Tiens-moi la chan-« delle !... Il prit d'une flaque de pluie un peu d'eau dans « le creux de sa main, but, et dit à la nuée : Cruche ! » Un homme de beaucoup d'esprit, un de ces Athéniens blasés, qui vantent M. Hugo en public et le raillent à huis clos, prétendait que, si l'on essayait de détacher du bloc une de ses phrases, et de la jeter par terre, elle s'y tiendrait toute droite. Je le crois bien ! comme la cuillère de bois de l'Auvergnat dans son assiette de soupe. Franchement, j'aime mieux les potages du Café Anglais. Encore une fois, oublions ces folies, et, par un effort d'imagination, supposons que M. Hugo, converti aux vérités prê-

chées par ce pauvre vieux Boileau, et enfin convaincu qu'il faut savoir se borner pour savoir écrire, nous a réellement raconté, en trois cents pages, cette touchante et terrible histoire des *Travailleurs de la mer :* qui sait? Dans trente ou quarante ans, cette supposition pourrait bien devenir une réalité. Quand les passions seront éteintes, les réclames muettes, les affiches disparues, quand il n'y aura plus ni thuriféraires de parti pris, ni détracteurs agacés par les admirateurs de commande, les hommes de goût, s'il en reste encore, se rencontreront sur un terrain commun. Ils ne se résigneront pas à laisser des beautés de premier ordre rester enfouies sous des avalanches de phrases. Alors un écrivain dévoué, un Gilliatt littéraire, entreprendra peut-être, en l'honneur des *Misérables* et des *Travailleurs*, une tâche moins puérile que celle qui consiste à traduire *Télémaque* en vers français ou la *Henriade* en vers latins; il réduira les *Travailleurs* à un volume, les *Misérables* à quatre, et M. Hugo, diminué des deux tiers, n'en sera que plus grand.

XV

M. BOUGAUD[1]

Avril 1866.

Je dois remercier l'éloquent auteur de ce livre d'avoir placé à sa première page une réduction de la gravure de *Sainte Monique et Saint Augustin*, d'après le célèbre tableau de Scheffer. C'est un trait d'union entre le sanctuaire et le monde; c'est me dire tout d'abord que je puis prendre ce volume dans la bibliothèque sacrée et le transporter dans la causerie littéraire. .

Trait d'union, ai-je dit. Est-ce le seul? Cette histoire ne m'en offre-t-elle pas un autre, qui touche de plus près aux plus intimes secrets de la conscience et du cœur? Sans Monique, Augustin resterait assurément un des plus grands saints, un des plus beaux génies dont s'honore l'Eglise; mais ils nous semblerait moins nôtre. Son génie et sa sainteté l'éloignent de nous; ses faiblesses et sa

[1] *Histoire de sainte Monique.*

mère nous rapprochent de lui. Pour quiconque est né et a grandi dans une famille chrétienne, il y a eu un moment où ces deux images, — un fils qui s'égare et une mère qui pleure, un fils qui cesse de prier et une mère qui redouble de prières, — ont représenté tout un drame intérieur, le combat du bien et du mal sous sa forme la plus pathétique. Et quel drame plus émouvant que celui-là? une âme luttant contre elle-même, contre son siècle, contre le double piége de la passion et de l'erreur, demandant tour à tour sa pâture ou son refuge aux rêves de la poésie, aux splendeurs de l'éloquence, aux ivresses de l'amour, aux systèmes philosophiques, aux accommodements de l'hérésie, trop ignorante pour se méfier de ce qu'elle sait, trop savante pour se reposer dans ce qu'elle ignore, agitée, tourmentée, vivant de sa blessure comme les mendiants vivent de leurs plaies, refusant de se croire guérie et de se déclarer satisfaite, jusqu'au jour où elle entre enfin en pleine possession de la vérité et de la lumière! Est-ce tout? Pas encore : il faut à cette âme en péril un ange gardien; ici cet ange est une mère. Une maternité idéale et mystique continue et consacre la maternité réelle. A ce fils qu'elle a enfanté et allaité, Monique donne une vie nouvelle, faite de ses prières et de ses pleurs comme l'autre était faite de son sang et de sa chair. N'est-ce pas là le détail caractéristique, celui qui crée entre Augustin et nous une idéale ressemblance? En lui, le saint, l'évêque, le docteur incomparable, est ou devrait être notre modèle, notre guide, notre maître; le fils est notre frère aîné, un frère

qui nous tend la main du haut du ciel. Oui, c'est par là que son histoire fait, pour ainsi dire, partie de nos papiers de familles. Nous descendons de saint Augustin par les femmes, par les mères.

Faut-il s'étonner maintenant de l'intérêt extraordinaire que nous avons trouvé et que vous trouverez dans cette lecture? Certes M. Bougaud a un bien grand talent, et je me félicite d'avoir été, parmi les écrivains laïques, un des premiers à lui rendre hommage, à propos de sa belle *Histoire de sainte Chantal*[1]. Depuis lors, le succès du livre, l'autorité du prêtre n'ont fait que s'accroître; M. Bougaud, dans la chaire chrétienne, a pleinement justifié tout ce que l'on avait le droit d'attendre de sa jeune renommée, et nous croyons que son nouvel ouvrage marquera un pas de plus dans cette pure et brillante carrière. Et pourtant il y a, dans ce sujet, la vie de sainte Monique, quelque chose d'indépendant du mérite même de l'ouvrier et que nous appellerions un charme si le mot n'était trop profane. Ce quelque chose, c'est notre propre enjeu dans les écarts, les angoisses, les fautes, les retours de saint Augustin; c'est nous-mêmes, pauvres rêveurs qui devrions penser, pauvres penseurs qui devrions croire, pauvres croyants qui devrions prier. Un pécheur qui s'est converti tout seul nous laisse incertains sur le chemin qu'il a suivi; un pécheur converti par sa mère semble avoir passé par notre cœur avant de purifier le sien : partout où se rencontrent un jeune

[1] Voir, sur l'*Histoire de sainte Chantal*, le tome I[er] des *Nouveaux samedis*.

homme égaré plutôt que perdu, faible plutôt que dépravé, malade plutôt qu'incurable, et, près de là, une âme en peine qui demande grâce pour elle et pour lui, ils ont, celui-ci et celle-là, pour patrone et pour patron sainte Monique et saint Augustin. Entre les perfections de sainte Monique et nos mères, la différence n'est que du plus au moins; entre les fautes de saint Augustin et les nôtres, la différence n'est que du moins au plus.

Interrogez la frivolité mondaine sur cette histoire, que nous devrions connaître à fond dès notre première jeunesse. On vous répondra que saint Augustin fut un grand coupable, ou, comme disait le dix-septième siècle, un *libertin* ramené à Dieu par sainte Monique : on n'en sait pas davantage. On ajoute qu'il a écrit ses *Confessions*, et, ce mot rappelant aux lecteurs bien des souvenirs plus profanes, peu s'en faut qu'on ne se figure l'immortel Père de l'Eglise comme le précurseur de ces *pénitents*, si expansifs ou si habiles dans le récit de leurs désordres, que le chagrin de les avoir commis semble balancé pour eux par le plaisir de les raconter. Le cœur humain, lorsqu'il s'agit de s'humilier, a de telles subtilités, que certaines humilités sont proches voisines de l'orgueil et que certains aveux font encore l'effet de vanteries. Avec saint Augustin, rien de pareil. Il s'est si franchement et si éloquemment accusé, son repentir a trouvé des accents si profonds et si énergiques, l'état de son âme, alors qu'elle flottait dans le vide, lui a inspiré des jugements si impitoyables contre lui-même, qu'on est tenté de le prendre au mot et de mesurer ses fautes d'après la dou-

leur qu'il en ressent. Le fait est que la religion et la morale, malgré leurs sévérités légitimes, doivent nous permettre de plaider, contre ce coupable qui se fait son propre accusateur, les circonstances atténuantes. Un homme d'esprit, après avoir lu le livre de M. Bougaud, nous disait qu'avec les vices de saint Augustin on ferait les vertus de beaucoup de gens du monde. Ces *vices* se bornèrent, ou à peu près, à une liaison de quinze ans avec une jeune fille dont le nom, grâce à une discrétion qui a rencontré peu d'imitateurs, nous est resté inconnu, que des raisons non moins ignorées l'empêchèrent d'épouser, mais qui devait être digne de lui, si on en juge par cette fidélité même, par l'attachement d'un tel cœur, par les déchirements de la rupture et par la résolution suprême de cette pécheresse, qui, ne pouvant plus être aimée d'Augustin, se retira dans un cloître et ne voulut aimer que Dieu. Le roman de la vie et le roman des livres, si l'on osait évoquer, à propos d'un saint, ces images inquiétantes, ne nous ont pas accoutumés à des criminels si innocents. Les esprits troublés et superbes qui gardent encore un reste de foi, et qui nous disent : Je m'égare comme Augustin, je me convertirai comme lui, auraient, on le voit, à en rabattre. Il est probable qu'ils n'écriront jamais la *Cité de Dieu ;* mais il est sûr qu'ils auraient d'autres confessions à écrire.

L'épouse, chez sainte Monique, eut à préluder, par de cruelles épreuves et des perfections préventives, aux afflictions et aux joies maternelles. On serait étonné d'apprendre que, vers cette seconde moitié du quatrième

siècle de l'ère chrétienne, les pays où avait passé le souffle de l'Évangile comptaient encore tant de païens, si l'on ne savait que le paganisme ne meurt pas, qu'il renaît sans cesse sous des formes inépuisables et qu'il a dans le cœur de l'homme un autel plus solide que ceux d'Apollon ou de Jupiter. Patrice, le mari de Monique, était païen, et l'on se demande, avec M. Bougaud, comment une jeune fille si pieuse et si pure avait pu être donnée par ses parents à un homme de vingt-quatre ans plus âgé qu'elle, fort peu riche, de mœurs suspectes, d'un caractère violent, et dont la religion ou l'irréligion paraît avoir été le moindre défaut. Citons un passage de Tertullien, qui nous montre un coin de la société d'alors : « Comment « une femme chrétienne pourra-t-elle servir Dieu, ayant « à ses côtés un homme qui ne l'adore pas ! S'il faut aller « à l'église, il lui donnera rendez-vous aux bains plus tôt « que de coutume ; s'il faut jeûner, il commandera un « festin pour le même jour ; s'il faut sortir, jamais les « serviteurs n'auront été plus occupés !... S'il faut donner « quelque chose aux étrangers et aux voyageurs, le gre- « nier, la cave, tout sera fermé. »

Ce léger croquis des taquineries du mari païen au quatrième siècle fera peut-être sourire les Patrice contemporains. Aujourd'hui, les femmes pieuses, mariées à des indifférents, n'ont pas de ces embarras. Généralement, elles s'arrangent pour aller au bain toutes seules, régler le jour de leurs invitations à dîner, gouverner elles-mêmes leurs serviteurs et tenir les clefs du grenier et de la cave. Mais à cette époque barbare, dans cette Afrique

qui avait tant de peine à accepter la douceur évangélique, l autorité maritale était sans limites et s'affirmait avec une rudesse incroyable. Souvent les jeunes femmes, amies de Monique, le visage ensanglanté ou couvert de meurtrissures, venaient se plaindre à elle d'avoir été battues par leurs maris. — « Prenez-vous-en à votre langue! » leur disait-elle : mémorable leçon! résignation digne d'une sainte! Croire qu'il suffit qu'une femme soit bavarde, pour que son mari ait le droit d'être brutal! Etrange société, où l'on fait remarquer, comme un triomphe des vertus de Monique, comme un *bon point* en faveur de Patrice, qu'il ne l'a jamais battue!

Sérieusement, c'est au milieu des difficultés et des tristesses de cette union, c'est en subjuguant peu à peu, à force de piété douce et persuasive, sa belle-mère, son mari et son entourage, que Monique s'initia à une vie d'immolation et de sacrifice, où son âme s'offrit sans cesse pour le salut d'autres âmes. Elle souffrit plus, elle lutta plus péniblement dans cette première phase pour sauvegarder sa pudeur et sa dignité morale, faire entrer quelques gorgées d'air pur dans la conscience grossièrement corrompue de Patrice, supporter ses violences, atténuer le scandale de ses infidélités, le rapprocher du christianisme, du baptême, de l'église, et finalement l'amener à mourir chrétien, qu'elle ne devait souffrir et lutter plus tard dans sa longue veillée maternelle auprès de l'âme malade d'Augustin. Là du moins elle n'avait plus à faire un premier effort sur elle-même pour imposer à un devoir la vivacité d'un sentiment : il lui suffi-

sait, pour remplir sa mission et l'élever jusqu'au dévouement le plus sublime, de suivre le plus doux penchant de son cœur. Il y avait à son insu, jusque dans ses angoisses, cette joie mystérieuse dont les mères ont le secret, quand le fils qui afflige leur foi flatte leur orgueil. Avant de recueillir sa suprême récompense, sa tendresse avait déjà des indemnités. Sans se l'avouer, elle était fière de ce cruel enfant qui la désolait. Elle pressentait son génie à travers ses erreurs, et, au moment même où ces erreurs se révélaient à la fois dans la pensée d'Augustin et dans sa conduite, bien des points de contact subsistaient; Monique gardait son empire sur ce *fils de tant de larmes;* elle lisait dans son cœur comme dans un livre dont elle aurait elle-même écrit les premières pages. Si elle l'exilait de sa présence pour le punir d'avoir oublié ses leçons et trahi ses prières, il se soumettait à son arrêt avec une docilité filiale que la supériorité de son esprit et l'ardeur de ses passions rendaient plus touchante. Ces rigueurs insolites ne tardaient pas à s'adoucir; le cher coupable revenait, et, quoique la foi et le doute puissent difficilement s'entendre, Augustin et Monique s'entendaient encore; ils goûtaient dans cette alternative de dissidences et de tendresses une souffrance bénie qu'ils n'auraient pas échangée contre les plus vifs plaisirs : tant était puissante leur habitude de vivre d'une même vie intellectuelle et morale! tant le lien primitif avait de peine à se briser ou même à se détendre!

Cette situation dura quinze ans; et, si le plus grand des historiens de Rome a pu écrire le *quindecim annos,*

grande mortalis ævi spatium, que furent ces quinze ans pour Monique, à qui chaque journée amenait un chagrin, une espérance, une lueur, un mécompte, et pour qui la marche du temps était tour à tour trop rapide ou trop lente, suivant qu'elle l'accusait de ne pas convertir assez vite l'âme d'Augustin ou qu'elle craignait de voir son fils arriver à la mort avant d'être éclairé du rayon d'en haut? Prières, pleurs, mains tendues vers le ciel, fervents appels à d'illustres vétérans de la persécution et du sanctuaire, incertitudes, symptômes de mieux, rechutes vers le pire, ombre graduellement dissipée par une mystique aurore, aurore illuminée par un jour radieux, conversion dépassant d'un coup d'aile les vœux les plus hardis et les plus belles espérances, le pécheur changé en catéchumène, le catéchumène refusant de se contenter des vertus ordinaires et promettant à Monique mourante, à l'Eglise immortelle, un prêtre, un évêque, un docteur, un saint, voilà le tableau qui se déroule dans l'œuvre de M. Bougaud, sans que l'intérêt languisse un moment; car c'est le malheur des ouvrages où la réalité domine, de se ressembler toujours en essayant de varier sans cesse; c'est le privilége des œuvres où règne l'âme, de ne se répéter jamais en un sujet toujours le même.

Ceux qui auraient envie de regarder le retour à la foi comme une abdication de l'intelligence et de la raison, feront bien de lire le beau chapitre qui nous montre Augustin éloigné du christianisme par des passions qui n'ont rien de commun avec le développement des facultés de l'esprit, puis rapproché de la vérité par l'examen des

systèmes, par la lecture attentive de ces testaments de la sagesse antique, où éclate le pressentiment de la révélation divine. Détail remarquable! Platon et Cicéron furent les premiers cattéchistes de saint Augustin. Le trouble, l'alliage, les miasmes qu'avait apportés dans son âme le manichéisme, espèce de compromis bizarre entre les idolâtries orientales et la divinité du Christ, se dissipèrent au contact de cette philosophie, qui fut, elle aussi, prophétique à sa manière, et qui, par ses aspirations en même temps que par son impuissance, démontrait la nécessité d'une lumière plus décisive et d'une vérité plus absolue. L'*Hortensius* et le *Phédon* le conduisent à saint Paul; ils lui font presque autant de bien que Manès lui a fait de mal. Pour un génie tel que le sien, entouré, sinon atteint de toutes les subtilités de son pays et de son temps, à cette heure critique, où l'Église à peine instituée soutenait déjà contre l'hérésie cette guerre de coups d'épingles, plus dangereuse que les échafauds et les tortures, la vérité relative et insuffisante de Cicéron, de Socrate et de Platon, était meilleure que l'hérésie parée d'un semblant de christianisme. Celle-ci, en emportant un lambeau de la vérité acquise, faisait croire que cette vérité n'était pas inaltérable. Celle-là, en essayant une esquisse de la vérité espérée, laissait deviner que cette vérité ne resterait pas toujours incomplète. La première était une aube, la seconde un nuage : la première était un hommage rendu à ce qui allait venir; la seconde une atteinte portée à ce qui était venu.

Lorsque arrive enfin pour Monique le grand jour où la

conversion d'Augustin exauce ses prières et sèche ses larmes, M. Bougaud nous fait, dans de bien belles pages, assister à cette résurrection d'une grande âme, et convoque autour de l'éloquent catéchumène ceux qui tiennent à toutes les fibres de son cœur par les liens du sang ou de l'amitié. C'est Adéodat, le fils de sa faute, dont l'angélique innocence semble avoir sanctifié d'avance le repentir paternel. C'est Navigius, son frère, nature délicate et maladive, sensitive chrétienne, Navigius, resté paisible et pur au milieu des orages qui avaient égaré Augustin, et, par cela même qu'il n'inspira pas à sa mère un moment d'inquiétude, passant presque inaperçu dans sa tendresse et dans sa vie. Puis les amis, Alype, Trigetius, Licentius, ceux qui, cédant autrefois à l'ascendant de son génie, avaient partagé ses erreurs et qu'il attirait maintenant dans le cercle lumineux dont il devenait le centre : blanches étoiles gravitant autour de cet astre, dans le ciel lavé par les pleurs de Monique ! M. Bougaud a peint en maître cette *villa* de Cassiacum, où les beautés du paysage, les grandeurs de l'horizon, les lointains encadrés en de hautes montagnes, répondaient aux célestes nostalgies de ces esprits d'élite et traduisaient à leurs regards cet infini dont ils avaient soif. C'est là que commencèrent, entre Augustin et le groupe qui ne vivait plus que de sa parole, des entretiens, des conférences qu'on pourrait appeler le baptême de Platon, et qui, développés plus tard, appliqués à la vie pratique, soumis à une règle précise, donnèrent naissance à une foule d'ordres religieux. A présent, trans-

portez la scène à Ostie, au bord de la mer, dernière étape de Monique avant de monter à Dieu; éloignez pour un instant tout ce qui n'est pas le fils et la mère; que ces deux figures, l'une rayonnante de foi, l'autre déjà baignée dans l'extase, se détachent sur un fond d'azur, celle-ci tenant encore à la terre où sa mission n'est pas finie, celle-là plus près du ciel où l'attend sa récompense; vous aurez le tableau de Scheffer.

En retraçant ces merveilles de la maternité chrétienne, M. Bougaud ne pouvait éviter un rapprochement entre l'époque de saint Augustin et la nôtre, entre les épreuves de Monique et celles que traversent, de nos jours, bien des mères condamnées à voir leurs fils atteints de la *mal'aria* du siècle. C'est, en effet, nous l'avons dit, par ces traits de ressemblance, que l'*Histoire de sainte Monique*, en dehors même des beautés du livre et du talent de l'historien, parle familièrement à nos âmes et éveille en nous un monde de pensées. Mais est-il bien vrai que le saint patronage, l'inspiration de Monique, soient plus particulièrement recommandés à notre temps par la détresse où nous jettent l'affaiblissement de la foi, l'accroissement des désordres? Nous nous permettrons d'être ici plus optimiste que M. Bougaud, ou plutôt, hélas! de faire participer d'autres époques au sentiment d'appréhension et de tristesse que la nôtre lui inspire. Sans remonter au delà de trois siècles, quel moment aurait-il choisi pour croire moins nécessaire et moins urgente l'intervention d'une pieuse mère priant pour des fils égarés? Est-ce la Renaissance? est-ce le règne des

Valois? est-ce le splendide trompe-l'œil qui, sous la majesté d'apparat du grand siècle, déguisait tant de monstrueux démentis infligés au véritable esprit évangélique? est-ce la Régence? est-ce le temps de Louis XV et du roi Voltaire? est-ce le commencement de notre siècle? Non. La corruption des cœurs, l'incertitude des intelligences ne datent pas d'hier et ne finiront pas demain; maintenant, comme à toutes les époques, on peut dire : heureux les fils rachetés, purifiés, sauvés par la piété de leurs mères! — M. Bougaud nous permettra d'ajouter : heureuses les générations qui peuvent opposer aux mauvais livres et aux mauvais exemples des modèles de talent et de vertu prodigués par l'épiscopat et le sacerdoce, de nobles et beaux ouvrages écrits par des prêtres éloquents!

XVI

M. CALEMARD DE LAFAYETTE[1]

Avril 1866.

S'il y avait des *primes d'honneur* en littérature, j'en demanderais une, et des meilleures, pour le livre de M. Calemard de Lafayette; ou plutôt je croirais m'accommoder encore mieux à la pensée de l'honorable écrivain en demandant que son ouvrage, publié à des milliers d'exemplaires, adopté par des patronages collectifs, fût répandu à profusion et popularisé partout où se trouvent des agriculteurs qui savent lire et des lecteurs qui gémissent de l'abandon ou de la détresse de nos communes rurales. Un volume tel que *la Prime d'honneur* peut être cent fois plus utile que nos œuvres de polémique qui ne prêchent que des convertis ou ne convertissent personne. En admettant même qu'il nous soit possible de vaincre quelques préjugés, de réformer quel-

[1] La *Prime d'honneur*.

ques erreurs, d'exercer quelque influence, que d'alliage dans notre or et que de revers ont nos médailles ! Comment éviter de troubler les imaginations par la vivacité de nos preuves, d'inquiéter les consciences par la turbulence de nos querelles, de donner raison à nos adversaires par nos entraînements de partis? Ici, au contraire, sur le terrain où s'est placé M. Calemard de Lafayette, tout est salubre, balsamique, fortifiant, bienfaisant pour l'âme et pour le corps. On s'apaise en lisant ces pages; on y aspire, non pas une odeur de librairie, mais cette vague senteur agreste, bien connue de tous ceux qui ont habité la campagne et qui l'aiment. Sans le moindre charlatanisme d'artiste, par ce seul effet de persuasion communicative qui ne manque jamais aux convictions vraies et aux sentiments sincères, ce roman éveille en nous tout un monde d'images et de souvenirs dont nous n'avons pas à redouter l'innocent prestige. Il nous fait connaître ce que George Sand a appelé *l'ivresse des champs*, avec cette différence que toutes les ivresses sont dangereuses, même celle-là, et que, dans la *Prime d'honneur*, on travaille trop bien pour se griser. Ce n'est plus la poétique somnolence des facultés actives au profit d'une rêverie solitaire ou d'un individualisme superbe ; ce n'est plus l'orgueilleuse ou maladive contemplation du *moi*, qui se cherche encore dans les aspects de la nature, qui s'y absorbe et y absorbe avec lui l'idée du devoir et de Dieu ; c'est le sérieux attrait d'une tâche à remplir, la secrète joie d'une tâche bien remplie, secondés et relevés par tous les charmes de la vie rustique.

O le bon livre! A mesure qu'on avance dans cette lecture, il semble que le ciel bas et humide de Paris se replie comme un rideau de décor. On n'a plus devant soi cet affreux mélange de bâtisses à demi construites, à demi démolies, ces tuyaux de cheminée, ces maisons alignées, froides, roides, symétriques, qui font regretter la tente de l'Arabe, la hutte du Lapon et le *wigwam* du sauvage. On redevient jeune, presque enfant, et voilà l'enchanteresse, la berceuse du matin de la vie, qui reprend son doux empire. L'étable s'ouvre; l'on voit sortir le vieux pâtre, escorté du fidèle chien qui sait le compte du troupeau et sera sans pitié pour les brebis en maraude. Un violier sauvage fleurit sur la margelle du puits où s'abattent des pigeons au cou moiré, au bec rose, à l'aile caressante. Un gros chat, dormeur éveillé, guette les moineaux pillards qui se poursuivent à travers les sureaux, se cachent dans les touffes de houblon ou viennent becqueter les raisins verts de la treille. Une rigole creusée dans le tronc d'un saule s'égoutte sur un tapis de cresson, au bord d'une mare peuplée de canards inconnus aux journalistes. Un mendiant familier s'arrête à la porte, frappe de son bâton sur la dalle et tend à la fermière une main vide qu'il retire pleine. Plus loin, la scène s'agrandit, la ferme devient paysage. Derrière la haie d'aubépines, des bœufs piétinent l'herbe humide et regardent les passants sans se déranger de leur rêve. La prairie s'étend en pentes douces jusqu'à la lisière du bois : un chariot, entouré de faneuses, se détache sur un fond clair. Le ciel, un ciel de mai fouetté de petits

nuages blancs, sourit à cette idylle laborieuse qui vit de rayons et de rosée. Songe délicieux où nous plongent les œuvres sincèrement éprises de la campagne, de ses travaux et de ses joies! Vraiment M. Calemard de Lafayette n'a qu'une chose à craindre; c'est que son critique n'éprouve une impression analogue à celle que ressentent les soldats suisses en écoutant le *Ranz des vaches*, et n'interrompe l'hommage qu'il essaye de lui rendre pour aller se rouler dans un tas de foin.

Et ne croyez pas que, dans le *Prime d'honneur*, le didactique fasse un tort considérable à l'œuvre d'art. Non; ainsi que l'a remarqué M. Sainte-Beuve dans son excellente étude sur le *Poëme des Champs*[1], avant d'être agriculteur, M. Calemard de Lafayette était mêlé au mouvement littéraire des premières années du règne de Louis-Philippe. Il a été, il est resté artiste et poëte; car ces vocations-là, quand elles sont de bon aloi, n'abdiquent jamais; elle se transforment, elles s'accommodent à un nouveau geure d'existence, comme une liqueur précieuse qui se transvase d'un flacon dans un autre. Or prétendre que des facultés poétiques perdent de leur intensité ou de leur saveur en passant de Paris à la campagne et des préoccupations de l'*homme de lettres* à la vie du *gentleman farmer*, c'est exactement comme si on disait que des poumons délicats s'arrangent moins bien d'un air libre et pur que d'une atmosphère

[1] Voir le tome II des *Nouveaux lundis*.

échauffée, viciée, artificielle. En commençant par la poésie et l'art, en finissant par les travaux agricoles sans renoncer à y cueillir à côté du blé et du seigle les fleurs qu'Hésiode et Virgile ont semées et qu'un vrai poëte y retrouvera toujours, l'auteur du *Poëme des champs* et de la *Prime d'honneur* a suivi la marche la plus naturelle et la meilleure; vérité qui pourrait, au besoin, être attestée par ceux à qui les hasards de la vie ont imposé la marche contraire.

Le jeune homme qui, né avec une aptitude ou un goût très-vif pour la littérature, s'éloigne de Paris immédiatement après le collége et livre les années suivantes, les plus belles, à la campagne, à la province, ne peut revenir plus tard à son premier rêve sans inconvénient et sans péril. Il a fait comme ces adolescents prodigues qui dépensent leurs millions en pure perte, et qui, lorsque arrive le moment où leur fortune pourrait les aider à de grandes choses, sont réduits à vivre de leurs restes. Il n'y a qu'un temps, une saison pour ces enthousiasmes, ces ardeurs, ces vivacités d'imagination, qui, si elles ne sont pas encore le talent, y préludent et nous empêchent de nous refroidir avant que le talent soit venu. Si elles s'exercent dans un cadre qui les met trop à l'étroit, il en résulte un défaut de proportion et d'accord entre ces facultés qui s'agitent dans le vide ou éclatent à faux et cet idéal qui se défigure dans l'éloignement. L'esprit, tourmenté par cette perpétuelle dissonance, se trouve sans cesse en deçà ou au delà du vrai. Il chante à contre-mesure; il passe d'une exaltation sans frein à une pros-

tration sans cause; il a tour à tour des illusions de pensionnaire et des désespoirs d'exilé.

Ce n'est pas tout; les années s'écoulent; le conscrit retardataire rentre dans l'armée des lettres à l'âge où il devrait avoir déjà un grade et des chevrons. Alors se manifestent d'autres disparates et de nouveaux contre-sens. Son acte de naissance a trente-cinq ans, sa passion littéraire en a vingt. Sa littérature est imberbe, tandis que ses cheveux grisonnent. Rendu à ce qu'il appelle sa vocation véritable, il s'y jette en affamé; il y apporte tout un arriéré de curiosité à satisfaire, un désir violent de s'initier, d'être du métier, de lier connaissance avec les hommes dont il a admiré les œuvres, de savoir le fin mot d'une foule de détails épisodiques ou personnels qui ont pénétré jadis jusqu'à sa retraite par vagues rumeurs et par bouffées. Qu'il rencontre un indiscret, un bavard trop bien renseigné, qui lui ouvre une porte du côté des coulisses, lui montre les dessous de cartes et soulève à ses yeux les draperies qui cachent les pieds d'argile, c'en est fait! Notre homme a la fièvre; sa vieille ignorance devient une science indigeste et de trop fraîche date: il étoufferait s'il n'apprenait à ses amis et au public qu'il n'est plus dupe, qu'il en sait désormais autant que tout le monde et que ce n'est plus à lui qu'il faut en faire accroire touchant les belles maximes et les beaux sentiments étalés dans les beaux livres. Ce qu'il admirait avec sa naïveté de province, il le juge avec sa sévérité provinciale. Tout ce qui l'éblouissait, le scandalise, et comme il n'a pas reçu de la nécessité parisienne des

leçons de prudence, de savoir-vivre et de sourdine, ce vieux désabusé se change en enfant terrible; cet innocent déchaîné devient pour autrui et surtout pour lui-même, le plus périlleux des *cancaniers*.

L'esquisse serait trop incomplète, si nous n'ajoutions un dernier trait : quoi qu'on fasse, si enclin que l'on soit à préférer l'idéal au positif et les plaisirs de l'esprit au souci des affaires, la vie n'en suit pas moins son cours et nous fait des conditions qu'il faut subir. Cette liberté d'imagination que la jeunesse possède ou qu'on lui permet de se créer, il est rare que l'âge mûr puisse la conserver de bonne grâce et sans être accusé d'obstination puérile. Il vient un moment où l'on est envahi, bon gré mal gré, par toutes ces réalités plus ou moins compliquées qui mettent un chiffre à la place d'un rêve et une feuille de papier timbré entre deux pages de manuscrit. Jeune, on pourrait les négliger et passer outre en gardant pour soi les rieurs : vieilli, on serait traité de fou et de maniaque. Or, demander fécondité et fraîcheur à une intelligence ainsi harcelée, tirée en sens contraire, alourdie de vulgaires tracas, forcée de se dédoubler constamment pour subvenir à deux emplois opposés, c'est s'attendre à trouver des fleurs et des fruits sur un arbre assailli tour à tour par les gelées d'avril et les bourrasques d'octobre. Vous le voyez, M. Calemard de Lafayette a de toutes façons choisi la meilleure part, et je n'en voudrais pour preuves que ces ouvrages si remarquables, si sympathiques, *le Poëme des Champs* et *la Prime d'honneur*, où ces deux puissances, l'agriculture et l'art, rapprochées

avec cette franchise qui est la plus facile des diplomaties, signent leur traité d'alliance, non plus dans un palais académique, mais sous un chêne et sur un sillon.

Dois-je analyser la *Prime d'honneur?* Quelques lignes du moins me suffiront pour en donner une idée. La ferme ou le manoir de Saint-Bertin, situé dans un de nos départements du centre, est en pleine décadence. Le maître du logis, Marc-Antoine Valady, est trop vieux pour travailler; de ses deux fils, l'aîné, Fabien, enivré de latin, d'ambition, de vanité, de fausse science, est allé à Paris chercher fortune; l'autre, Armand, retenu dans les limbes d'une éducation à peine ébauchée, passant pour stupide, honteux de sa prétendue bêtise, timide, triste et sauvage, s'étourdit en exterminant tout le gibier du pays. Le vieux Marc-Antoine a eu un frère, qui, après une belle carrière militaire, est mort prématurément, laissant une fille, Hermance, destinée au brillant Fabien et élevée, en attendant, dans un des meilleurs couvents de Paris. Hélas! tandis que le vieillard est condamné par l'âge et les rhumatismes à ne plus cultiver la Grand-Ferme que par ouï-dire, pendant que Fabien joue à la Bourse et qu'Armand tue des lièvres, l'exploitation, livrée à des mains mercenaires que personne ne dirige, arrive à un tel désarroi, que bientôt les laboureurs seront remplacés par les huissiers, qu'il y aura encore des perdrix à la broche, mais plus de pain dans la huche. Pour comble de malheur, Fabien le *parisiané* tombe entre les griffes gantées d'un faux ami, d'un compatriote perfide, Oscar Mangefer, lequel, fils d'un usurier enrichi dans le voisinage de la

Grand-Ferme, convoite de longue main ce manoir qui doit l'aider à prendre une physionomie seigneuriale et à préparer sa candidature de conseiller général ou de député.

Oscar aplanit pour Fabien le sentier par où des millions chimériques mènent leurs dupes à la ruine, au déshonneur et au suicide. Un soir, le vieux fermier, déjà criblé de dettes et accablé du sentiment de son impuissance, reçoit une missive foudroyante, d'où il résulte que Fabien, après avoir dévoré son argent, celui de son père et le capital qui appartient à sa cousine Hermance, n'a pu échapper à une *exécution* ignominieuse qu'en se plongeant, volontaire anonyme, dans les rangs de notre armée d'Italie, et en allant se faire tuer à Solférino. Le vieillard n'est pas de force à supporter ce coup terrible. Le voilà frappé de paralysie; voilà Hermance obligée de quitter son couvent, Fabien mort, les terres en friche tapissées de mauvaises herbes, les loups-cerviers en campagne, et, en perspective, le bel Oscar décidé à devenir propriétaire du manoir de Saint-Bertin et peut-être à épouser Hermance.

Heureusement l'excès du mal peut produire un bien. Cette catastrophe, qui a paralysé le vieillard, réveille en sursaut le jeune homme. Son activité engourdie, son intelligence assoupie, se raniment sous le coup de tonnerre. C'est alors qu'achève de se dessiner le personnage le plus curieux et le plus intéressant du récit, Peau-de-Bique le vieux pâtre, une figure qui mériterait d'être peinte par Jules Breton dans un paysage de Daubigny; un Bas-de-

Cuir réduit aux proportions de l'agriculture française et aux horizons de l'Auvergne ou de la Limagne; aussi méfiant, aussi rancuneux contre les empiétements de l'agiotage, des beaux messieurs de la grande ville et du clinquant parisien, que le héros de Cooper contre les conquêtes de la civilisation sur la nature sauvage. Cette création fait le plus grand honneur à M. Calemard de Lafayette. Son bon sens pratique le mettant à l'abri des exagérations, il s'arrête toujours au moment où Peau-de-Bique risquerait de tomber dans la fantaisie ou l'emphase. On rencontre dans les romans de George Sand des personnages du même genre, grands diseurs de proverbes, en commerce intime avec les forces mystérieusees du ciel et de la terre, philosophes à la belle étoile, qui possèdent à fond et traduisent à leur manière les superstitions populaires, non sans mêler à leurs croyances naïves une velléité de déclamation socialiste et un grain de scepticisme moderne. Peau-de-Bique diffère de ces types de convention en ce qu'il agit au lieu de discourir, et s'en tient à la lettre de son rôle, qui consiste simplement à enseigner ce qu'il sait et à savoir ce qu'il a pratiqué. Point de métaphysique, pas plus de routine qu'il n'en faut pour éviter les innovations dangereuses, l'application permanente des connaissances acquises pendant soixante ans de travail, le calcul des probabilités se renouvelant à chaque saison, s'exerçant sur chaque sorte de terrain et de culture, un dévouement sans bornes justifié par les bontés de Marc-Antoine et de sa femme : voilà ce que Peau-de-Bique met au service de la Grand-Ferme, où il

est né, et d'Armand Valady, dont il a secoué la torpeur. Tous deux, le maître et l'élève, se hâtent de réparer le temps perdu, et, afin de surexciter le bon vouloir d'Armand par la difficulté même de l'entreprise, son Mentor lui montre dans le lointain, à cinq années de distance, la plus belle des récompenses pour l'agriculteur laborieux et habile, la prime d'honneur! Oui, cette terre si mal tenue, si décriée, devant laquelle les connaisseurs passent en gémissant ou en haussant les épaules, où croupit l'eau stagnante, où l'on ne récolte plus que de l'ivraie et du papier timbré, il faut que, par la toute-puissance du travail, elle se métamorphose en cinq ans, au point de réunir les suffrages des meilleurs juges et d'être proposée pour modèle à tous les agriculteurs du pays!

La lutte commence, ou plutôt trois luttes qui se combinent sans encombre et concourent à l'intérêt du récit. Qui sera vainqueur, de ce travail intelligent ou de ce terrain rebelle? qui l'emportera, de Peau-de-Bique ou d'Oscar Mangefer, lequel, en attendant qu'il règne à la Grand-Ferme, fait de l'agriculture à grandes guides et songe, lui aussi, à la prime d'honneur? Enfin, qui triomphera dans le cœur de l'aimable Hermance, prévenue d'abord en faveur de l'élégant Parisien et injuste pour son cousin Armand? M. Calemard de Lafayette a fort bien réussi à fondre ces divers éléments qui pouvaient sembler réfractaires; il nous intéresse également aux transformations de ce sol longtemps négligé et aux nuances délicates de cette âme virginale qui passe de

l'antipathie au doute et du doute à la tendresse. Le didactique et le romanesque s'unissent; chaque amélioration de la Grand-Ferme rapproche Armand de sa cousine : il ne peut l'épouser que s'il sauve cette propriété dont elle a le droit de réclamer une part, et il ne peut se faire aimer que si le chasseur ignorant et sauvage des premiers chapitres se révèle sous son vrai jour : bon, dévoué, travailleur infatigable, très-amoureux et assez spirituel pour être un excellent mari. Comment toutes ces difficultés s'aplanissent l'une après l'autre, comment ces heureux changements se réalisent, comment la Grand-Ferme obtient la Prime d'honneur et comment le bel Oscar en est pour ses frais d'agriculture transcendante et d'hypocrisie sentimentale, c'est ce que vous diront les dernières pages de ce livre dont je ne saurais assez louer les qualités solides et charmantes; leçons profitables, bons conseils, honnêtes amours, agrestes parfums, tableaux où la justesse des tons et l'effet pittoresque révèlent l'artiste secondé plutôt que gêné par les travaux de la campagne. J'ai nommé Jules Breton et Daubigny; ne seraient-ils pas tentés par les lignes suivantes : « Je le vois (Peau-de-Bique); c'est le soir; le soleil vient de s'engloutir au fond des horizons embrasés. L'ombre des grands sapins s'allonge et gagne au loin dans la plaine. Adossé contre le tronc moussu d'un chêne, le vieillard, depuis longtemps rêveur, éveille son chien, se met en marche, et pousse de la voix et du chien ses moutons. Sa haute stature se dessine en noir sur le fond vague du fourré, déjà envahi par la brume.

Il chemine lent et pensif derrière ses bêtes rassasiées dont la longue file se déroule inégale à travers les replis du sentier. »

Rapprochez de ce tableau si vrai les belles pages descriptives du *Poëme des Champs :* vous vous représenterez, dans toute sa sincérité et dans toute sa grâce, le talent de M. Calemard de Lafayette; poëte ce matin, romancier ce soir, présidant demain un comice agricole, toujours égal à ses attributions diverses; trop avisé pour croire qu'il déroge en s'occupant de détails rustiques; se gardant bien d'exaspérer sa poésie contre son agriculture ou de mettre son agriculture en méfiance contre sa poésie; les forçant de s'entr'aider assez franchement pour faire de l'une un conseil et de l'autre un charme. Au point de vue littéraire, la *Prime d'honneur* n'est pas inférieure à la moyenne de nos bons romans. A un point de vue plus sérieux, j'allais dire plus triste, que de réflexions suggère ce volume! J'y touche en finissant et sans oublier que la critique ne doit pas empiéter sur l'enquête agricole. Quand on songe au mouvement de plus en plus effrayant qui dépeuple nos villages, discrédite les travaux des champs, accroît la cherté de la main-d'œuvre aux dépens de la valeur du sol et de ses produits, pousse dans les grands centres une population d'ouvriers désormais perdus pour le sillon et la herse, on se dit : Des livres tels que celui de M. Calemard de Lafayette soulèvent une tout autre question que celle de savoir si Hermance épousera Armand ou Oscar; c'est le *to be or not to be* de la société moderne; savoir si, malgré le bon

sens, l'évidence, le péril urgent, les calamités imminentes, nous voulons que nos campagnes périssent d'inanition et que nos grandes villes meurent d'apoplexie.

XVII

M. ERNEST RENAN[1]

Mai 1866.

I

Il y a, pour les adversaires de M. Renan et de son livre, trois manières d'en parler : la fantaisie railleuse, la discussion théologique, l'impression sincère. Je m'arrête à cette troisième manière ; la première est trop gaie pour moi, la seconde trop savante.

Cette impression, je voudrais la rendre visible à l'aide d'une image : me voilà lisant ce volume des *Apôtres ;* mon intelligence est à la fois un ressort intérieur et un regard : un ressort, car son activité se continue jusque dans cette œuvre passive qui consiste à subir la pensée d'un autre ; un regard, car elle suit ou s'efforce de suivre tout ensemble l'idée de l'auteur et la mienne sur un fond plus ou moins lumineux, où ces deux idées se combinent

[1] *Les Apôtres.*

si l'auteur me persuade, se combattent si je refuse de le croire.

Eh bien, lorsque j'ai lu cent pages, deux cents pages de M. Renan, voici l'effet qu'il produit sur moi : le ressort se détend, le regard se trouble. Ce que je mêlais de mes facultés actives à ce travail d'assimilation que suppose toute lecture consciencieuse, s'amoindrit peu à peu et s'efface dans une sorte d'engourdissement bizarre. Au lieu de la brusque commotion que fait éprouver le contact de la torpille, c'est ici une insinuation caressante, à demi féminine, à demi serpentine, qui ne procède pas par secousses ou par soubresauts, mais par gradations insensibles : elle effleure avant de toucher; elle touche avant de pénétrer, elle pénètre avant d'enlacer; sous ses légères atteintes, au milieu de ses replis dont la molle tiédeur n'est pas sans charme, la force de volonté et de résistance s'énerve : pour employer une locution vulgaire, *on ne sait plus où l'on en est;* ou, pour parler le langage de l'opéra et du drame, on se demande si l'on rêve ou si l'on veille. Afin de mieux profiter de cette langueur somnolente, M. Renan se garde bien de briser les vases saints : le bruit nous réveillerait et les éclats nous sauteraient au visage; il s'incline, les manie d'un doigt respectueux et y remplace adroitement par un poison doux et subtil la liqueur consacrée.

En même temps s'obscurcit et *s'embrume* ce fond lumineux que j'indiquais tout à l'heure et sur lequel se fixe l'œil intérieur. On dirait un vaste brouillard, un immense voile de mousseline ou les frottements réitérés d'une

estompe. Les contours perdent leur précision, les personnages leur taille, les physionomies leur expression, les figures leur caractère, les dates leur sens, les noms leur valeur ; tout s'entremêle dans une sorte de ronde fantastique, comme des marionnettes sur un théâtre de Séraphin. La grandeur se rapetisse, la petitesse se rehausse, le surnaturel se naturalise, le mystère s'explique, le miracle s'émiette, le crime s'atténue, la vertu s'abaisse, la vérité ment, l'erreur dit vrai, le divin s'humanise, l'humanité se fait Dieu. Ce ne sont plus des saints, des confesseurs, des martyrs, des apôtres, des Juifs, des Grecs, des Romains, des empereurs, des bons, des méchants, des fous, des sages : ce sont des simulacres, des semblants, des fantômes, des ombres. L'histoire de ces ombres dirigées par un *peut-être* n'est plus qu'une longue conjecture, s'agitant dans le vague comme les héros qu'elle évoque, les prodiges qu'elle interprète et les événements qu'elle retrace. Le philosophe Marphurius pourrait remplacer ici Tertullien, Bossuet ou Tacite, et dire qu'il n'est pas impossible que, suivant certaine vraisemblance, d'après une tradition accréditée, on puisse supposer sans trop d'extravagance qu'il n'y a pas d'absurdité à croire que celui-ci a eu une extase, celle-là une vision, que cet autre a aperçu une spectre, qu'un quatrième a entendu une voix ; ainsi de suite. Au bout d'une heure de cet exercice gouverné par une main très-habile et où l'on cesse de se rendre compte de ses propres sensations, un accord singulier s'établit entre notre regard et les images confuses que l'on fait passer devant nous : il en est de ce

regard de l'âme comme des yeux du corps, qui, en s'accoutumant aux ténèbres ou au clair-obscur, arrivent à ne plus supporter le grand jour et à voir trouble dans la vive lumière. L'échelle de proportion qui a fait de Jésus un homme, s'adapte aux simples créatures : Tibère et Néron ont du bon ; les persécutions ne furent pas ce qu'un vain peuple pense; la sainte Vierge est « cette femme » presque imperceptible dans l'Évangile et les origines du christianisme; saint Paul, laid, malsain, chauve, tourmenté d'humeurs âcres et fort difficile à vivre, eût joué un bien piètre rôle sans l'intervention de Barnabé. Précurseur de Luther, il inaugure le protestantisme avant la trentième année de l'ère chrétienne ; il est suspect, j'allais dire odieux aux Apôtres restés à Jérusalem, et qui y représentent déjà la routine, *la lettre*, le dogme inflexible, l'autorité ombrageuse et immobile. C'en était fait de la religion naissante, si tel incident ne se fût produit, si tel personnage n'avait paru à point nommé, si un rêve d'halluciné, un mensonge de charlatan ou un miracle de bonne femme n'était venu en aide à l'apostolat. Le coup de foudre qui renverse Paul sur la route de Damas n'est qu'un coup de soleil et une migraine élevés à leur plus haute puissance ; la descente du Saint-Esprit se compose de courants d'air; le don des langues est l'exagération légendaire de la multiplicité des dialectes qui se parlaient sur le bassin de la Méditerranée, etc., etc., etc.

Et ce qu'il y a de curieux, c'est que métamorphoses, accommodements, explications, hypothèses, atténuations, inductions et réductions, se font, comme dit la chanson,

sans qu'on y pense, et nous causent un sentiment de stupeur plutôt que de révolte. Il y a là un effet d'acclimatation intellectuelle que je recommande aux observateurs des innombrables phénomènes du monde idéal. Grâce à un jeu de lumière électrique dont on retrouverait peut-être les équivalents chez M. Robin ou dans les pièces inspirées par les malheurs de miss Aurore, tout ce pêle-mêle, après avoir défilé sur la mince cloison qui sépare la réalité du songe, entre dans l'esprit et s'y loge au moment où on se demande comment on a pu l'y laisser entrer. On se souvient alors de la souplesse de l'anguille, qui lui permet de glisser entre nos mains et de s'échapper dans des fentes à peine visibles; on se rappelle ces tissus d'Orient assez larges pour couvrir des épaules de reine, assez fins pour passer à travers un anneau. Est-ce un succès, un triomphe? Oui, pour un faiseur de tours, un jongleur, un magnétiseur, un endormeur, un opérateur au chloroforme; non, pour un penseur, un moraliste, un historien, un érudit, un révélateur.

Révélateur, ai-je dit? je me trompe, et qui pis est, je calomnie M. Renan; il ne prétend rien nous révéler; il ne veut déranger aucune croyance; il serait désolé d'infirmer un seul acte de foi, de troubler l'âme naïve de ces milliers de fidèles qui vont s'agenouiller à l'autel du Dieu crucifié et ressuscité. Ce qu'il accomplit, c'est une œuvre de paix, et non de controverse; un essai de conciliation et non pas une rupture. A côté de la grande Église où l'on enseigne la divinité du Christ, le miracle de sa naissance, de sa vie et de sa mort, l'inspiration divine

des apôtres, et ce miracle non moins grand d'une religion d'immolation et de sacrifice, arrivant sans moyen humain à la conquête du monde, il bâtit une petite chapelle où l'on enseignera exactement le contraire. Là, le mystérieux s'éclaircit et l'inexplicable s'explique; là Jésus-Christ n'est plus qu'un docteur suave, un moraliste exquis, un prophète charmant, celui de tous les êtres en qui s'est concentrée la part la plus forte de délégation céleste; un halluciné délicieux, à qui l'on doit dire qu'il n'a pas fait de miracles, mais qu'il a cru en faire ou qu'il a pensé que sa mission exigeait qu'il en fît. Vous, chrétien, vous vous récriez... Paix donc! ce n'est pas à vous qu'on en a: ne vous inquiétez pas de ce qui se passe à côté; continuez, mon bonhomme, à réciter votre *Credo*, et soyez certain que nous ne voulons pas en retrancher une syllabe.

Ce que nous voulons, c'est faire aimer Jésus par ceux qui le haïssent, c'est le faire bénir par ceux qui le blasphèment; c'est créer une religion d'à-peu-près et de *perchance* à ceux qui n'en ont d'aucune sorte; c'est inventer le miracle naturel, le dogme réductible, l'article de foi tamisé dans le crible de l'analyse, le prodige simple comme *bonjour*, l'incompréhensible remplacé par le vraisemblable; le tout à l'usage des voltairiens, des sceptiques, des révoltés, des mécréants, et surtout de ces hommes que notre époque a multipliés d'une manière effrayante, et qui ne vivent que pour et par la matière. Ce que nous voulons, c'est offrir à toute cette multitude un dissolvant qui soit fécond, une négation qui affirme, une démolition qui édifie: c'est la convoquer à un autel

invisible dans un temple idéal, fait d'apparitions et de vapeurs, pour l'initier, non pas précisément à une croyance, mais à une école de tendresse et de respect. Le but est digne d'une âme sincèrement religieuse, et, pour l'atteindre, nous allons prouver que Jésus a été le plus habile des dupeurs ou la plus crédule des dupes; que la sainte Vierge n'était pas vierge, que le Dieu fait homme n'était pas Dieu ; que le monde est, depuis dix-huit siècles, enveloppé dans une immense imposture; qu'il n'y a pas le moindre rapport entre les textes des prophètes et la venue du Messié; que l'eau changée en vin et la multiplication des pains ne sont que deux arguments naturels en l'honneur de la sobriété des Orientaux et des chameaux; que saint Lazare, victime d'une inhumation précipitée, a été ranimé par la joie de revoir son divin ami; que la Résurrection est un mythe, le sépulcre vide un escamotage, l'Ascension une chimère, l'épisode des disciples d'Emmaüs un malentendu, la Pentecôte une fiction, les communications de Jésus avec ses apôtres des visions de cerveaux malades; que Marie de Magdala, thaumaturge croisée de courtisane, a seule vu ou cru voir; que les apôtres n'ont rien vu; que rien de tout cela ne dépasse les effets purement physiologiques de la catalepsie ou du magnétisme; que ces pêcheurs et ces pécheresses de Galilée seraient, de nos jours, d'excellents *sujets*, de merveilleux *médiums* pour les spirites; que ces bizarreries diffèrent peu de la baguette de Cagliostro, du baquet de Mesmer, de l'armoire des frères Davenport et du tableau de Rosette Tamisier...

Nous allons prouver que la mission des apôtres, faussement représentée par la tradition sacerdotale et l'ingénuité populaire comme trop difficile, trop *folle* pour réussir sans intervention divine, était, au contraire, admirablement préparée; qu'on ne peut rien imaginer de plus aisé, et qu'il eût été très-extraordinaire qu'elle ne réussît pas; que ce succès, d'ailleurs, a tenu à un fil, et que ce fil a passé, non pas par les mains de la Providence, mais par celles des hommes; que de vives raisons, dirait le docteur Pancrace, expliquent surabondamment ce que la superstition s'est efforcée d'obscurcir; qu'étant donnés l'état de la société d'alors, les institutions du monde romain, les vertus et les qualités des Césars, la prédisposition et le pressentiment universels, l'aspiration des âmes vers le Dieu inconnu, le christianisme devait se fonder et se propager tout naturellement, s'ajuster sans effort à ce cadre fabriqué d'avance et triompher sur toute la ligne par droit de nécessité et de logique. Nous allons faire de cette seconde preuve le complément de la première, de ce second chapitre le corollaire du premier. Quand il sera bien avéré que tout ce qui pour les chrétiens d'*ancien régime* était foi, vérité, mystère, dogme, fait, révélation, sainteté, surnaturel, divinité, signifie illusion, fantôme, apparence, jonglerie, hallucination, erreur, rêve, cauchemar, mensonge, naturalisme toisé et jaugé par la critique et par la science, que les croyances sont des crédulités, les prodiges des prestiges, les miracles des mirages, l'Évangile une immense attrape et le *Credo* une mystification colossale; alors, si les chrétiens de nouvelle éti-

quette ne se déclarent pas émus, attendris, pleins d'adoration et d'amour, si les tièdes ne sont pas réchauffés, les indifférents convertis, les railleurs ramenés dans la voie du respect, si les foules n'abandonnent pas le culte du veau d'or et de la jouissance brutale pour prier ce Dieu qui est un héros de roman, dans ce temple vide, près de ce tombeau plein, sur ce livre couvert de ratures, c'est que l'on y mettra de la mauvaise volonté. Comme Pilate, notre devancier et notre modèle, nous nous en lavons les mains!

Eh bien, je le dis à M. Renan en toute modération et en toute franchise : malgré les séductions de son talent, le charme de son style, malgré cette impression d'engourdissement intellectuel et moral que j'ai essayé de peindre, jamais il n'obtiendra pour ses intentions cette foi qu'il récuse pour les miracles. Puisqu'il est en train, en dépit de lui-même, de faire des sceptiques, ce scepticisme, après s'être appliqué à l'Ancien Testament, à l'Évangile et aux Actes des Apôtres, se retournera contre lui, et refusera de croire qu'il écrive avec le sincère désir de ne pas nous persuader. Il arrivera à voir acheter par un dilettante ou un curieux son cent millième exemplaire, plus tôt qu'à rencontrer une bonne âme, une seule, qui consente à prendre au sérieux cet amour pur pour la vérité négative, ce détachement absolu de sa pensée, de son sentiment, de sa passion, de son étude. Cette âme, si elle existait, ressemblerait à ces ouvriers de Paris qui travaillent le dimanche, mais qui chôment scrupuleusement le lundi; à cette vieille portière de 1831

qui n'était jamais allée à la messe de sa paroisse et qui se fâchait tout rouge quand on faisait du bruit pendant la messe de l'abbé Châtel.

On ne se désintéresse pas ainsi de son œuvre ; on ne passe pas à l'état d'abstraction, écrivant pour des êtres abstraits dans des espaces inhabités. On ne *travaille* pas l'Évangile comme on *travaillerait* les mollusques ou les mammifères, dans un laboratoire de savant, hermétiquement fermé à la vie du dehors. On ne pulvérise pas les assises sur lesquelles s'appuie, depuis dix-huit cents ans, l'humanité régénérée, pour le seul plaisir de ciseler de jolies phrases sur les pierres éparses, de se démontrer à soi-même la bonne qualité de ses outils, de ses corrosifs et de son vinaigre. Je dis plus : si mauvaise que soit la cause, on se calomnie quand on affirme que l'on écrit sans avoir rien à faire croire, que l'on parle sans vouloir être écouté, que l'on marche sans désirer être suivi, et qu'on serait malheureux de l'idée d'avoir un seul prosélyte. Dès le seuil de son livre, avant la fin de son onctueuse préface, pleine de baisers pour ses *persécuteurs*, — il y a, on le sait, baisers et baisers, — M. Renan, logicien si habile quand il s'agit de donner une entorse à un verset de saint Luc ou de saint Matthieu, s'est placé, à force d'habileté, dans une situation fâcheuse. Ou on ne le croira pas, — et alors que deviennent l'autorité de sa science, la portée de ses affirmations, l'efficacité de son analyse, la probabilité de ses conjectures, le sens de ses explications, la solidité de sa méthode, tout cela compromis, dès la première page, par ce que j'appellerais une

gasconnade, si le sujet était moins sérieux et moins triste? Ou on le croira, et alors qu'est-ce que cette doctrine qui aspire au silence et au vide, c'est-à-dire à la mort, comme les autres aspirent à faire école, c'est-à-dire à la vie? qu'est-ce que cet infanticide scientifique, cette étrange fantaisie d'un Saturne de l'analyse, d'un Ugolin de la critique, dévorant ses propres enfants? — car, en pareil cas, isoler c'est dévorer. — Qu'est-ce que cette répugnance pour ce qui est l'ambition, la joie, la récompense suprême de tout hardi pionnier dans le champ de la pensée, de la science, de la religion, de l'histoire : propager, étendre, populariser le fruit de son travail; être précurseur, initiateur, *apôtre;* voir accourir à soi des milliers de disciples, de néophytes, prêts à exploiter la mine qu'il a trouvée, à féconder le sillon qu'il trace?

Non, on ne croira pas M. Renan, on ne le croit pas, et c'est là, s'il écoute cette voix du peuple qui est la voix de Dieu, la première expiation d'une entreprise à laquelle on assignera d'autres mobiles; le premier revers d'un succès de vogue ou d'argent qui ne devrait pas lui suffire; le premier châtiment du déplorable emploi de ce beau style dont nous ne contestons pas l'élégance et la grâce. Pour ses adhérents comme pour ses détracteurs, son intention, son arrière-pensée restera couverte d'un voile; et, derrière ce voile, les frondeurs, les mauvais plaisants, les esprits blasés (je ne parle pas des dévots) apercevront bien des choses qui ne se trouvent ni dans les leçons de l'Évangile, ni dans les récits des Apôtres. Voilà pour le point de départ : quant au résultat, à la question de savoir

ce qu'il y a de réel, de solide, de sérieux, de conséquent, de logique ou seulement de spécieux dans l'œuvre de M. Renan, nous l'enfermerons tout entière, non plus dans un dilemme de notre façon, mais entre deux passages de M. Renan lui-même : ce sera notre seconde revanche.

Nous lisons, à la page 236 : — « Quand on songe que, dix ans après la mort de Jésus, sa religion a déjà un nom en langue grecque et en langue latine dans la capitale de la Syrie, ON S'ÉTONNE des progrès accomplis en si peu de temps. »

Est-ce une distraction?

Nous lisons, à la page 131 : — « Les besoins que le christianisme représente dureront éternellement.. L'esprit moderne s'est montré fort sévère à l'égard du cénobitisme. Nous avons oublié que c'est dans la vie commune que l'âme de l'homme a goûté le plus de joie. Le cantique : — « Oh ! qu'il est bon, qu'il est charmant à des « frères d'habiter ensemble ! » — a cessé d'être le nôtre Mais quand l'individualisme moderne aura porté ses derniers fruits ; quand l'humanité, rapetissée, attristée, devenue impuissante, reviendra aux grandes institutions et aux fortes disciplines ; quand notre mesquine société bourgeoise, je dis mal, notre monde de pygmées, aura été chassée à coups de fouet par les parties héroïques et idéalistes de l'humanité, alors la vie commune reprendra tout son prix... L'égoïsme, loi essentielle de la société civile, ne suffira pas aux grandes âmes : toutes, accourant des points les plus opposés, se ligueront contre

la vulgarité. On retrouvera du sens aux paroles de Jésus, etc., etc. »

Un *étonnement*, un *pressentiment*, deux aveux qui, en quelques lignes, détruisent le livre.

Je voudrais prouver à M. Renan que ce dont il s'étonne est, en effet, si étonnant, que, pour éviter de s'en étonner, pour accepter ses explications naturelles, ses éclaircissements *tout simples*, les vraisemblances de son érudition, les hypothèses de sa critique et les conjectures de son analyse, il faut un effort d'esprit mille fois plus pénible, une concession au merveilleux mille fois plus large que pour croire tout bêtement aux miracles et aux mystères.

Je voudrais démontrer à M. Renan que son éloquent appel aux forces vives, aux *parties héroïques et idéalistes* de l'humanité, sa protestation fatidique contre notre égoïsme moderne, notre mesquine société bourgeoise, notre monde de pygmées, sont en contradiction flagrante avec les tendances visibles et l'inévitable effet de son œuvre, laquelle ne peut qu'énerver, amollir, rabaisser et supprimer tout ce qu'il y a de viril, d'énergique et d'élevé dans les âmes, et, par conséquent, dans l'humanité.

II

> Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune,
> Protée.....

Je n'ai pas le courage de transcrire la strophe entière de cet excellent Jean-Baptiste Rousseau; mais j'en dis

assez pour me faire comprendre. *Arbre, flamme ou fontaine*, respectueuse, insinuante ou disolvante, la critique de M. Renan est un véritable Protée. On l'a qualifiée de méthode négative ; je l'appellerais plus volontiers méthode évasive. Je pourrais suivre, de page en page, chaque chapitre des *Apôtres*, et montrer que l'auteur a trouvé un bon moyen d'être irréfutable ; c'est d'être insaisissable. Il a fait des conjectures avec des certitudes, et des certitudes avec des conjectures. Lorsque, dans ce pêle-mêle de conjectures auxquelles il donne un corps et de certitudes auxquelles il ôte une âme, M. Renan essaye d'exprimer une opinion personnelle, cette opinion vous déroute par un *va-et-vient* continuel. Il ne persuade pas, il n'instruit pas, il ne prouve pas, il ne nie pas, il n'éclaircit pas ; il échappe. J'ai parlé des vases saints, dont il remplace par un poison doux et subtil la liqueur consacrée. Je me trompais : il leur subtitue d'autres vases, finement et artistement ciselés. Seulement, ces vases *fuient*.

Mais à quoi bon les objections de détail? Elles dépasseraient notre cadre, elles n'atteindraient pas notre but, et elles sont peu dans nos goûts. Puisque je cherche à traduire des impressions sincères, je vais proposer à M. Renan de faire avec lui, son livre à la main, l'éducation, non pas d'une société, mais d'un individu ; n'est-ce pas par l'individu que la société commence? Je lui donnerai un nom pour être plus clair et pour offrir plus de prise à l'imagination de mon lecteur : je le nommerai Théophile.

Je le choisis tel que le choisirait M. Renan lui-même : Théophile a vingt ans, une belle âme, une intelligence droite, la haine de l'*à-peu près*, du faux-fuyant et du mensonge. Soit hasard, soit système, il a été élevé en dehors de toute religion ; il ne croit pas, mais il a l'instinct religieux, et il éprouve un vague besoin de croire. Son adolescence s'est passée à la campagne, sous un beau ciel, dans un paysage grandiose ; les aspects du monde extérieur lui ont raconté ce qu'il ignore. Être fini, il a le sens de l'infini, et, par conséquent, du mystère. Sur sa tête, sous ses yeux, à ses pieds, il devine à travers la nature le surnaturel, et, par conséquent, le miracle.

A vingt ans, Théophile arrive dans une grande ville, à Paris par exemple. Là, il est frappé de l'énorme prépondérance des intérêts matériels, de la vie des sens, du luxe à outrance, de l'adoration du succès, de tout ce qui énerve les consciences et dégrade les âmes. Il est tenté, mais il n'est pas conquis. En même temps, son éducation religieuse commence, et voici les deux enseignements qui le sollicitent tour à tour. D'un côté, l'Ancien Testament, le catéchisme, l'Évangile : partout le mystère et le miracle ; mais ces mystères et ces miracles sont dans un accord parfait avec les besoins de son intelligence : ils dépassent sa raison, ils ne l'humilient pas. La soumission, la foi qu'ils lui demandent laisse à sa conscience tout son libre arbitre, et, en l'obligeant à s'incliner devant Dieu, l'autorise à se relever devant les hommes. La tradition, le dogme, la morale, forment un tout si consistant

et si homogène, qu'il n'a qu'à s'y appuyer pour y trouver une force souveraine, un recours puissant contre les tentations des sens et de la matière, et pour comprendre que rien, dans la science ou la législation humaine, ne saurait remplacer ce recours et cette force.

Mais un autre enseignement succède à celui-là. On lui avait dit : Jésus est ressuscité ; c'est un miracle qui démontre, comme mille autres preuves, la divinité de Jésus. Miraculeux, oui ; surnaturel, oui ; incroyable, non ; car son intelligence est forcée ou de retourner au néant, ou d'admettre des choses tout aussi incompréhensibles.

On lui dit : « La petite société chrétienne, ce jour-là, « opéra le véritable miracle ; elle ressuscita Jésus en son « cœur par l'amour intense qu'elle lui porta. »

On lui avait dit : Les saintes femmes trouvèrent le tombeau vide, la pierre du sépulcre soulevée et écartée, et un jeune homme vêtu de blanc qui leur annonça la résurrection de leur divin maître. Plus tard, les apôtres, les disciples, virent, entendirent, touchèrent Jésus-Christ.

On lui dit : « Après Jésus, c'est Marie de Magdala qui « a le plus fait pour la fondation du christianisme. L'om- « bre créée par les sens délicats de Madeleine plane « encore sur le monde. Reine et patrone des idéalistes, « Madeleine a su mieux que personne affirmer son « rêve, imposer à tous la vision sainte de son âme pas- « sionnée. »

On lui avait dit : Jésus, après un nouveau séjour sur la terre, fut élevé dans le ciel...

On lui dit : « L'air sur ces hauteurs est plein d'étranges « miroitements. La même illusion qui autrefois avait eu « lieu pour les disciples les plus intimes, se produisit « encore. La foule assemblée s'imagina voir le spectre « divin se dessiner dans l'éther; tous tombèrent sur la « face et adorèrent. »

On lui avait dit : Conformément à la promesse de Jésus, l'Esprit-Saint descendit sur ses Apôtres et leur apporta le don des langues, sans lequel ils n'auraient pu remplir leur mission et prêcher son Évangile à travers le monde.

On lui dit : « Un vent violent ouvrit les fenêtres. Le « ciel était en feu. Les orages en ces pays sont accompa-« gnés d'un prodigieux dégagement de lumière.... Soit « que le fluide électrique ait pénétré dans la pièce même, « soit qu'un éclair éblouissant ait subitement illuminé la « face de tous, on fut convaincu que l'Esprit était entré. » Et l'on ajoute (car je ne puis tout citer), que la *glosso-lalie*, — don des langues, — s'est produite en bien d'autres circonstances et a été souvent une des variantes de l'extase.

On lui avait dit : Saint Paul, ardent persécuteur du christianisme naissant, fut renversé, sur la route de Damas, par une puissance surnaturelle, et il se releva pour être le plus fervent des chrétiens, le plus éloquent des Apôtres.

On lui dit : « Paul était sous le coup de la plus vive « excitation. Il était naturel qu'il prêtât à la voix de « l'orage ce qu'il avait dans son propre cœur. Qu'un

« délire fiévreux, amené par un coup de soleil ou une « ophthalmie, se soit tout à coup emparé de lui ; qu'un « éclair ait amené un long éblouissement ; qu'un éclat de « la foudre l'ait renversé et ait produit une commotion « cérébrale, qui oblitéra pour un temps le sens de la vue, « peu importe ! »

Enfin on lui avait dit (j'en passe, et des meilleurs !) : Prêché par les apôtres, l'Évangile se répandit avec une rapidité qui serait inexplicable, si leur mission n'eût été d'institution divine. Pour que les signes en fussent plus visibles, Dieu voulut que cette mission s'accomplît au moment où l'antique société en avait le plus besoin sous peine de périr, et où son organisation, ses vices, sa décrépitude, sa dégradation lui opposaient le plus d'obstacles apparents. Sauver le monde, et, pour le sauver, choisir l'heure où le salut ne pouvait plus lui venir que de Dieu, tel fut le plan divin ; tel est le double caractère de l'œuvre des Apôtres.

On lui dit : Ces prodiges, qui sont à peine des phénomènes tels qu'ils s'en produit par milliers au berceau de toutes les religions, ces accidents qui s'expliquent par l'état atmosphérique, par une hallucination, par un rêve, par une extase de mangeur d'opium, par un transport au cerveau, par un orage, par un accès de fièvre, par un éclair, par un effet d'optique, de soleil, de nuit ou de jour, tout cela n'était pas, semble-t-il, capable de fonder une secte de trois cents personnes, viable pendant trois mois. Tout cela, pourtant, servit de point de départ à un apostolat qui conquit le monde, et qui, après dix-huit

siècles, n'est pas près de périr; rien de plus naturel. Les Apôtres furent des hommes médiocres, ignorants, à l'esprit étroit; ils firent cependant ce que des hommes de génie eussent vainement essayé de faire; rien de plus simple.

Et à côté de cette métamorphose du miracle en prodige, du prodige en phénomène, du phénomène en accident, de Dieu en homme, de l'apôtre en visionnaire, du Saint-Esprit en coup de vent, de l'Ascension en miroitement et de la conversion de Paul en ophthalmie, on a soin de placer sournoisement des traits, des rapprochements qui donnent aussitôt la mesure et réduisent à sa vraie taille, à son vrai sens, la légende évangélique. Ici c'est la *glossolalie* dont on a constaté maint exemple, notamment en Suède et dans les Cévennes : là ce sont les tables tournantes, le spiritisme et autres échantillons de la crédulité humaine; plus loin, des allusions malicieuses aux miracles de Lourdes et de la Salette : ailleurs les Mormons; ailleurs encore le bouddhisme et le bâbisme; toutes choses, dit-on, aussi étonnantes que le christianisme. On rappelle Simon le magicien, Simon de Gitton, et on laisse entendre qu'entre Simon et Jésus, entre Simon et les apôtres, il n'y eut de différence que celle du succès. On compare, on préfère les stoïciens aux chrétiens, le règne de Nerva, de Trajan, des Antonins à celui du Christ, et l'on demande, sans avoir l'air d'y toucher, pourquoi, ayant donné aux saints martyrs une place dans le calendrier, on n'en donne pas à Démétrius le Cynique, à Helvidius Priscus, à Annœus Cornutus. A

ceux qui seraient tentés de trouver miraculeuse l'union intime et fraternelle des apôtres, cette petite société chrétienne, cette Église primitive où tous les biens étaient en commun, où l'on ne vivait que de Jésus et pour Jésus, et d'où se répandit dans l'univers la doctrine immortelle, on dit : Mais songez donc à la petite société saint-simonienne de Ménilmontant, au souvenir délicieux qu'en gardent les survivants, à l'émotion qui leur fait battre le cœur (le cœur de M. Michel Chevalier!) au charme qui leur vient aux lèvres (le charme de M. Talabot!) chaque fois qu'ils en parlent.

Et comme si ce n'était pas assez de ces dissolvants par comparatifs et diminutifs, on glisse çà et là quelques contre-vérités : « Le sentiment d'une personne aimée qu'on a perdue est bien plus fécond à distance qu'au lendemain de la mort; plus on s'éloigne, plus ce sentiment devient énergique. » — Hélas! ces lignes ne sont-elles pas contredites pas les lois, les tristes lois du cœur humain et de la vie, qui, par égard ou par mépris pour notre faiblesse, veulent que le temps console ce qui semblait inconsolable, efface ce qui paraissait indélébile, cicatrise ce que l'on croyait incurable?

A ce second Évangile, à ce nouvel Apostolat qui essaye de se greffer sur le premier, que répondra Théophile? De deux choses l'une : ou il se cramponnera avec un redoublement d'énergie au dogme que l'on tente de vaporiser, au rocher que la sape et la mine s'efforcent de réduire en poussière : ou il répliquera : Vous me la donnez belle! ce que vous me racontez est bien plus

difficile à admettre que ce que vous me représentez comme inadmissible. Tout est possible à Dieu, même une continuité de miracles; rien n'est possible aux hommes, même une série de phénomènes si bizarres, arrivant si bien à point, que, pour les expliquer, vous êtes forcé, vous styliste si pur et si châtié, de répéter soixante-dix-sept fois le mot *extraordinaire*, vous savant et homme d'esprit, de compromettre votre réputation de *malin*, l'autorité de la science et la gravité de l'Institut. Vous ne voulez pas que Jésus soit Dieu, que la mission des Apôtres soit d'institution divine! Bien; mais alors délivrez-moi, s'il vous plaît, de vos tendresses mielleuses et de vos doucereux respects; dispensez-nous de vos palliatifs, de vos compresses et de vos révérences. Du moment qu'il n'y a pas eu divinité et miracle, il y a eu imposture, jonglerie et duperie : j'étais disposé à adorer le Dieu; je refuse d'honorer le fantôme; il me répugne beaucoup plus d'être chrétien d'interprétation scientifique que chrétien de révélation céleste. Bonsoir! voici un théâtre où on prétend que les danseuses sont jolies, un temple grec où il paraît qu'on fait fortune en quelques heures, un étalage de gastronomie transcendante qui ne me déplaît pas, un huit-ressorts où il doit être bien agréable de rouler sur une allée sablée côte à côte avec une des souveraines de la chronique et de la mode; un tableau où la chair triomphe, un livre qui glorifie la matière, un journal qui encense le succès et la force... Voilà mes dieux à moi, et je serais bien sot d'en avoir d'autres! du moment que je ne suis plus chrétien, je serais bien niais

de me gêner pour quelque chose comme le bouddhisme, le bâbisme, le renianisme ou le mormonisme !

Telle sera, soyez-en sûr, l'éducation intellectuelle de Théophile, celle de l'esprit et de la raison.

Mais M. Renan ne s'en tient pas là. Il ne lui suffit pas de nous offrir une ombre à la place d'un Dieu et de nous engager à nous incliner devant elle. Au nom de cette ombre, sur la foi de cette dissolution de toute foi, il aspire à un réveil de l'humanité. Je ne répéterai pas ma citation de tout à l'heure; je me borne à rappeler que, dans cette page, la plus remarquable peut-être de tout le volume, l'auteur des *Apôtres* proteste contre notre mesquine société bourgeoise, notre monde de pygmées, et invite, à échéance plus ou moins lointaine, les parties *héroïques* et *idéalistes* de l'humanité à chasser à coups de fouet ces mesquineries et ces bourgeoisies.

— Qu'est-ce à dire? répliquera Théophile : depuis quand fait-on de l'idéal en fermant les portes de l'infini, et de l'héroïsme en desséchant les sources de la foi? L'idéal est l'héroïsme de l'idée, comme l'héroïsme est l'idéal du devoir. Que peut donc être l'idéal pour qui ne croit pas à quelque chose de plus beau que la forme visible, de plus haut que l'horizon terrestre, de plus miraculeux que le phénomène accidentel, de plus divin que la nature et l'humanité? Le rêve stérile d'un cerveau malade. Que peut être l'héroïsme pour une âme qui, gardée à vue par la critique et l'analyse, sait d'avance que le prix de la lutte est payé en fausse monnaie, en billets de banque contrefaits? L'aveuglement volontaire

d'un imbécile ou d'une dupe. Là encore, je vous pose l'alternative : ou ces parties de l'humanité que vous appelez héroïques et idéalistes et que j'appelle plus simplement énergiques et robustes, achèveront de s'atrophier et de dépérir au souffle glacé de vos doctrines ; ou bien, si elles persistent, ce sera pour subir une transformation effroyable ; ce sera pour se ruer sur ce monde de bourgeois et de pygmées, non pas au nom d'une grande idée, d'une grande science ou d'un grand dévouement, mais au nom de tous les appétits, de toutes les convoitises, qui seraient bien folles, en effet, d'accepter un frein, de supporter un joug, de se résigner aux inégalités de fortune et de jouissance, du moment que la terre cesse de croire et que le ciel ne promet plus rien!

Voilà pour l'éducation morale, celle de la conscience et du cœur.

Que serait-ce si je pouvais aborder l'éducation politique? Dans sa manie de faciliter et d'aplanir la mission des apôtres, M. Renan semble charger de ce soin le gouvernement des Césars, non pas, suivant l'opinion commune, d'après le principe que de l'excès du mal peut sortir le bien, d'après le contraste entre les humiliations et les souffrances d'une société asservie à des monstres et les promesses de délivrance, de pureté, de dignité morale, renfermées dans le christianisme, mais par un régime de paix, une sorte de détente générale, merveilleusement favorable à l'éclosion d'une doctrine et d'une religion nouvelles. Il y a, dans cette partie du livre, des

pages qui donnent à réfléchir. Ainsi certaines audaces religieuses peuvent s'accommoder avec certains goûts de servitude ! Ainsi l'on a d'autant moins de répugnance à rendre à César beaucoup plus que ce qui appartient à César, que l'on refuse à Dieu tout ce qui est à Dieu ! Dans ce système, la liberté n'est qu'une tracassière, horriblement gênante pour le penseur, qu'elle trouble, qu'elle *dérange* sans cesse, tantôt en lui demandant de prendre sa part dans les affaires publiques, tantôt en le menaçant de proscription ou d'exil. Parlez-moi, pour n'être pas *dérangé*, d'un empereur romain résumant dans un de ses caprices infâmes ou sanguinaires toute la volonté du genre humain, et offrant aux savants et aux philosophes le bienfait d'une douce quiétude ! « L'Empire, nous dit-on, fut une ère de prospérité et de bien-être comme on n'en avait jamais connu ; il est même permis d'ajouter sans paradoxe, de liberté. » O puissance de l'analyse et de la critique, appliquées à la politique et à l'histoire, comme elles s'appliquaient tout à l'heure à l'article de foi et au dogme ! Éloquent démenti infligé à Tacite et à Suétone, comme il s'infligeait plus haut à Isaïe, à saint Jean et à saint Matthieu !... César au sommet, au-dessous de lui le vide, le silence, le néant, un congé indéfini, avec accompagnement de supplices et de menottes, signifié à l'activité humaine, à tout ce qui fait le citoyen et l'homme, et, à l'écart, les pieds chauds, la tête libre, bien calfeutré contre les bruits du dehors, un érudit, un métaphysicien, un utopiste, un *apôtre*, écrivant à loisir le plan d'une régénération universelle : voilà le type caressé par les

gourmets du dilettantisme scientifique et religieux ! voilà le rêve favori du plus suave et du plus respectueux des démolisseurs ! voilà ce qui doit relever les âmes, mettre en relief les parties *héroïques* et *idéalistes* de l'humanité !

N'insistons pas et résumons-nous. C'est de pareils livres, bien plutôt que des miracles racontés par l'Évangile ou par les Actes des Apôtres, que l'on peut dire qu'ils ne sont que des accidents ; accidents sans pouvoir contre la foi, sans profit pour la vraie science, et, si nous en croyons la rumeur publique, sans beaucoup d'attrait pour cette masse d'indifférents, disposés à se divertir des querelles de la libre pensée contre la vérité dogmatique. Trois ans ont suffi pour user le genre de curiosité qui s'attache à de semblables entreprises, et déjà bien des gens, fort peu dévots d'ailleurs, se demandent s'il est plus spirituel et plus sûr de prendre au sérieux M. Renan que de prendre à la lettre l'Écriture sainte. Un peu de vogue, un peu de bruit, un beau talent d'artiste servi par de grandes qualités descriptives, un style d'une élégante et ondoyante souplesse, de charmantes pages sur la femme, sur le Syrien, sur les lieux que l'auteur a parcourus avec une mission de l'État, à peu près comme ces ingénieurs déguisés qui parcourent un pays ennemi où il s'agit d'introduire une armée, rien de moins, rien de plus. Si M. Renan voulait et obtenait plus, il faudrait se fâcher ou gémir ; deux partis extrêmes auxquels on ne doit pas recourir sans nécessité absolue... Jamais je n'accorderai qu'en aucun temps, sous aucun régime,

dans aucune société, il y ait un intérêt quelconque, pour les consciences, pour les imaginations, pour les intelligences, pour les âmes, dans des œuvres qui, si on les laissait prévaloir, arriveraient à créer, comme idéal suprême, un membre de l'Institut prêchant, l'épée au côté, une religion évasive sous l'invocation des Césars.

XVIII

Mme DE GASPARIN[1]

Mai 1866.

Il est souvent question, dans *Camille*, d'excursions à travers les beaux pays que domine le Jura. Tristes et tourmentés au départ, les promeneurs, à mesure qu'ils s'élèvent, sentent peu à peu leurs nerfs se détendre, un air vif et salubre pénétrer leurs poumons, une vague impression de bien-être succéder à leurs inquiétudes et à leurs ennuis: la thèse n'est pas neuve, l'image a déjà servi; mais l'auteur de *Camille* la rajeunit par un talent de paysagiste aussi sincère — et c'est tout dire, — que ses convictions religieuses. Nous aussi, nous tous, dans cette douce saison de l'année, après un hiver laborieux, après des luttes plus ou moins pénibles contre ces erreurs de l'esprit et du goût qui sont à l'hygiène morale ce que l'atmosphère étouffée des villes est à la santé du corps,

[1] *Camille*.

nous voudrions bien sortir de prison, prendre le bâton ferré, boucler le sac de voyage, aspirer d'agrestes arômes, faire la critique buissonnière au milieu de ces beaux sites que madame de Gasparin a peints avec tant de charme et de crânerie descriptive. Vain effort! nous sommes retenus au logis, gardés à vue par ces deux sentinelles qui manquent rarement à l'appel — et au rappel; le livre d'hier et le livre de demain. Eh bien, puisque le monde idéal remplace pour nous le monde extérieur, pourquoi ne pas demander à l'un ce que l'autre nous refuse! A défaut des vastes horizons baignés dans un ciel pur, des spectacles de la nature alpestre, du parfum enivrant des prairies et des bois, pourquoi ne pas essayer un voyage de quelques semaines à travers les belles âmes? une saison de Vichy ou des Pyrénées, d'Ems ou d'Évian, non pas pour la poitrine ou l'estomac qui s'arrangent comme ils peuvent, mais pour des organes plus délicats qui, à force de vivre en contact avec les maladies de l'intelligence, peuvent finir par tomber malades!

Les belles âmes, ai-je dit? Hélas! celles-là même ne sont pas d'accord sur tous les points, et je n'en voudrais pour preuve que le nom qui ne s'inscrit pas, mais se laisse deviner et redire en tête de ces ouvrages si intéressants, si curieux, si franchement imprégnés du sentiment chrétien: *Vesper*, *les Tristesses humaines*, *les Horizons prochains*, *les Horizons célestes*, et finalement *Camille*. Ces dissidences pourtant ne nous effrayent pas: elles nous piquent au jeu, et l'émulation qu'elles nous inspirent n'aura pas,

cette fois, à chercher bien loin pour rencontrer des satisfactions légitimes. Notre main garde encore la chaleur d'une œuvre vivifiée au plus ardent foyer catholique, le *Récit d'une Sœur*, merveille de mystique tendresse qui a déjà fait couler tant de pieuses larmes. Ce livre a été annoncé au public par un écrivain de la *Revue des Deux Mondes*, digne de tout comprendre et d'élever l'admiration et l'hommage au-dessus de toutes les controverses. Il nous plaît, à nous aussi, de nous prêter à ces singularités du hasard qui intervertit les rôles, et de répéter le mot de la Maison du Roi à Fontenoy : Messieurs les Anglais, tirez les premiers !

On ne saurait nommer, même incidemment, ce peuple toujours suspect à notre patriotisme, sans songer, avec humiliation cette fois, à la littérature anglaise, à ces romans si chastes, si honnêtes, si calmants pour l'imagination, qu'en dépit de leurs légères allures hérétiques et bibliques, c'est à eux que nous sommes forcés de recourir lorsque nous voulons créer à l'usage des jeunes gens et des jeunes personnes une bibliothèque romanesque. Quand j'aurai dit, par exemple, que Walter Scott, malgré ses plaisanteries sur les moines, est mis sans crainte dans toutes les mains, et que *Réné* et *Atala*, malgré le voisinage du *Génie du Christianisme*, sont sujets à rencontrer des appréhensions sur la table de famille, j'aurai indiqué la nuance ; nuance que nous allons retrouver tout à l'heure à propos de cette histoire de *Camille*, qui mériterait d'être anglaise, si elle n'était écrite en si bon français. Notre roman, il faut bien l'avouer, n'a pas l'ima-

point, qu'une même espérance n'a jamais éclairés; ces affections qui se contentent de peu, nourries de pauvretés, forcément rabattues aux intérêts d'un jour, vivotant dans la poussière, bannies des belles sphères où l'âme prend toute sa taille, la vie toute son ampleur; ces amours-là, ces vulgaires associations à courte vue, à courte haleine, vite fanées, et que la destruction attend ; non, elle n'en voulait pas ! »

Et ceci :

« Les distractions d'une âme occupée ailleurs offensent la misère ; elles témoignent d'un secret dédain. La misère a droit à ce qui ne s'achète pas, à ce qui ne se vend point, au don suprême : notre être, nous-mêmes, bien vivants, avec les battements de notre cœur. Le malheur ne se contente pas à moins. Dès que le pauvre n'est plus notre frère, il devient notre exercice de vertu, notre machine à gagner le ciel, et, dès qu'il a senti cela, nos bontés l'indignent. »

Peut-on mieux dire? la charité chrétienne pourrait-elle parler un plus pénétrant langage? Quelle douloureuse surprise doit éprouver madame de Gasparin en se demandant pourquoi sa religion n'a jamais su produire une Sœur de charité?

Ceci m'amène naturellement à l'objection que soulève un pareil ouvrage. On a dit que Camille était prêcheuse et pédante ; non, car elle est enthousiaste et passionnée. Je dirai plutôt, dût-on m'accuser du plus pitoyable des *concetti :* Camille est *romaine*, romaine comme son nom; c'est par distraction qu'elle ne l'est pas, ou du moins

elle devrait l'être pour me sembler conséquente et explicable. Quand *Sybille* parut, nous fûmes frappé, comme tout le monde, des distances invraisemblables que M. Octave Feuillet avait créées entre son héroïne et Raoul de Chalys. Sybille, catholique fervente, presque exagérée, poussant jusqu'à la dernière rigueur les dogmes les plus terribles de l'Église ; Raoul, athée déclaré, libertin croisé d'esprit fort, don Juan endoctriné par Lamettrie, affirmant son athéisme devant la meilleure compagnie de Paris. Dans *Camille*, l'effet d'invraisemblance existe aussi, mais il est d'un genre absolument contraire: plus d'abîme; à peine un ruisseau que l'on peut passer à gué, et si étroit, que, d'un des deux bords à l'autre, les mains n'ont qu'à se tendre pour se toucher. Victor de Presles est un soldat, un vaillant : il n'a pas passé, comme Raoul, par les corruptions de salon et d'alcôve. Sa foi est nulle ou endormie; mais son cœur est pur, sa conscience droite, son âme saine et fortement trempée. Tel qu'il est, la plus pieuse des pénitentes du Père Félix ou du Père Hyacinthe, si elle voyait dans son manque de foi pratique un obstacle insurmontable, nous semblerait fanatique. Que dire d'une protestante? Sa religion lui enseigne le libre examen; et quoi de plus naturel que d'examiner avant de croire? Sa religion lui prêche la tolérance la plus large; et quelle plus intolérante façon de damner les gens que de repousser l'homme qu'on aime et qui vous aime?

Je ne fais pas, bien entendu, de la théologie, ni de la controverse, mais de la simple et très-simple critique littéraire. Si convaincu que soit un écrivain, si épris qu'il

puisse être de prosélytisme, d'apostolat et d'immolation chrétienne, il lui est pourtant permis de se placer, de temps à autre, au point de vue où se placeront ses lecteurs. Or, puisque nous avons déjà parlé grec, nous pouvons rappeler à l'auteur de *Camille* que *catholique* et *universel* sont synonymes, et ajouter que l'*universalité* des lecteurs éprouvera, à certains endroits de son récit, une impression que nous avons ressentie nous-même; impression contradictoire, sensation du *trop* et du *trop peu;* tantôt en deçà, tantôt au delà. C'est trop, peu disons-nous, lorsque, dans une scène d'ailleurs belle et touchante, nous cherchons vainement le prêtre à côté de Camille, au chevet du lit de mort d'un vieillard qu'elle assiste et qu'elle console. C'est trop, quand nous la voyons désespérer de ses refus cet intrépide et loyal Victor de Presles, et le laisser courir à la découverte du Nil Blanc, c'est-à-dire à une mort presque inévitable. Dieu le sauve, et le lui rend chrétien: mais s'il ne le sauvait pas, ou si Victor faisait de son désespoir un nouvel argument d'incrédulité ! Ce qui pourrait n'être pour une jeune fille catholique qu'un regret immortel, devrait être pour Camille un éternel remords; remords contre lequel elle n'aurait pour arme et pour baume qu'une prière stérile et solitaire où la foi aurait beaucoup de peine à se démêler de l'orgueil.

Cette belle et noble Camille est donc inconséquente; mais qui ne l'est pas un peu en ce monde, et ce monde, qui n'en va pas mieux, en va-t-il plus mal ? Le cœur humain est l'inconséquent le plus terrible que je connaisse.

Les partis politiques, les libéraux du passé, les démocrates de l'avenir, les écoles littéraires, les rois, les peuples, les ministres, les grands, les petits, les hommes, les femmes, inconséquents! Si les sceptiques étaient conséquents, ils nous feraient voir, comme dit Catulle en colère à sa maîtresse infidèle, de très-étranges choses. Si les convaincus étaient conséquents, le monde s'arrêterait de lui-même; car il est clair que les intérêts du temps comparés à ceux de l'éternité ne sont pas même un grain de sable comparé à l'Himalaya. Dieu a donné à l'humanité cette inconséquence, pour que l'humanité pût exister et n'être pas trop malheureuse; il l'a donnée aux femmes protestantes d'un grand cœur et d'un grand talent, pour qu'elles puissent écrire des œuvres éloquentes, élevées, émouvantes, telles que *Vesper*, les *Horizons* et *Camille*. Il l'a donnée surtout aux critiques, dont l'inconséquence ressemble au renversement de toutes choses, quand ils font mine de prêcher madame de Gasparin.

XIX

RÉCIT D'UNE SOEUR[1]

Juin 1866.

La seule critique que j'oserai adresser à ce livre est d'un genre bien singulier. Quiconque juge ou essaye de juger un ouvrage se fait pour un moment son supérieur; ici, c'est mon infériorité que j'accuse : je ne me trouve pas digne de parler du *Récit* de madame Augustus Craven. Je me demande si cette place où il peut être question demain d'une pièce nouvelle, après-demain d'un nouveau roman, ne profane pas ce chef-d'œuvre de piété et de tendresse, alors même qu'on y apporte émotion, admiration et respect. Afin de surmonter ou d'éluder cette difficulté bizarre, je me contenterai de désigner les personnages par leurs noms de baptême. Tous ceux qui ont eu, à titre d'amis, la primeur de ces pieuses confidences et les ont lues dans l'édition publiée pour

[1] *Souvenirs de famille,* recueillis par madame Augustus Craven.

eux seuls, savent bien quelle est cette famille dont un prélat italien disait *Sono tutti santi.* Pour « ce monde effrayant qu'on appelle *le Public,* » (le mot est de madame Craven), Albert, Alexandrine, Eugénie, Olga, ne se nommeront pas autrement. C'étaient leurs noms donnés par le ciel et pour le ciel, où les appelait une prédestination mystique. C'étaient les noms de leurs âmes, et l'âme, si souvent absente des œuvres modernes, règne ici en souveraine. Elle réclame comme siens ceux qui revivent dans ces pages; elle dispose de leurs joies, de leurs tristesses, de leurs amours, de leurs souvenirs et de leurs espérances. Elle abrége leur exil ici-bas, et quand ils ont donné l'exemple de ces vertus aimables qui recrutent pour le Dieu de l'Évangile, elle reprend avec eux le chemin de leur céleste patrie.

Un jeune homme et une jeune fille se rencontrent en pays étranger, peu après 1830, dans cette Italie qui était encore l'Italie de la tradition, et que la politique n'avait pas arrachée aux amants et aux poëtes. Un mystérieux attrait les pousse l'un vers l'autre. Tout les réunit, naissance, éducation, sentiments, dédain des froids calculs et des vulgarités terrestres, instinct de perfection et d'idéal, préoccupation intime et profonde des choses religieuses; un seul obstacle les sépare, mais il est grave: le jeune homme est catholique fervent, la jeune fille est luthérienne. Or le trait distinctif de l'amour d'Albert est d'être aussi passionné que pourraient le concevoir les imaginations les plus romanesques, et de naître dans son cœur en même temps qu'un ardent désir de voir celle

qu'il aime rentrer dans le sein de l'Église. Ces deux passions sont tellement simultanées, si intimement unies, qu'elles n'en font qu'une, et que le cœur qui les éprouve ne peut ni les séparer, ni les distinguer. C'est par l'ardeur de ses vœux pour la *conversion* d'Alexandrine qu'Albert arrive à se révéler à lui-même la profondeur de sa tendresse; c'est par son chagrin de ne pas prier au même autel que ce pur et noble jeune homme, que la fiancée de son âme est peu à peu initiée à son propre secret, à une affection plus calme, mais non moins profonde. Nous ne connaissons rien de plus intéressant que ce tableau, et l'on peut d'autant plus nous croire qu'à nos yeux comme à ceux de bien des gens, cette jeune personne, pure comme les anges, nostalgique de catholicisme, affamée de vérité et de foi, retenue seulement par la crainte d'affliger sa mère et de manquer à des traditions de famille, ne courait pas de grands risques au point de vue de son salut. Qu'importe? sans l'exagération, il n'y aurait rien dans ce monde qui méritât de passionner les belles âmes. La poésie est l'exagération de l'idée, la passion est l'exagération du sentiment, le sublime est l'exagération du beau, l'héroïsme est l'exagération de l'honneur, la sainteté est l'exagération de la vertu.

Albert ne se rendait pas d'ailleurs un compte bien net du motif qui lui faisait désirer si vivement la *conversion* d'Alexandrine : au fond, c'était de l'amour encore, tel que ce cœur devait le ressentir. Un amour pareil aspire à l'union suprême, complète, absolue : celle qu'il

aimait avec son âme devait être toute son âme; une parcelle de vérité qui fût à lui seul, un atome d'erreur qui ne fût qu'à elle, c'était une paille, un grain de sable dans le mélange de ces deux lingots d'or en fusion. Il n'en fallait pas davantage pour qu'il y eût défaut d'assimilation sur un point, et, par conséquent, souffrance. Albert, sans se l'avouer peut-être, était jaloux de l'hérésie comme d'autres sont jaloux d'un rival. Pour que tout fût original et rare dans ce roman chrétien, les rôles étaient intervertis. D'ordinaire, ce sont les jeunes filles, les fiancées pieuses, qui éprouvent cette secrète anxiété à l'idée d'une dissidence ou d'une différence du plus au moins entre l'homme qu'elles ont choisi et leur propre piété. Elles prient, et il ne prie guère; elles voudraient user de leur influence pour conquérir son âme à Dieu, et cette âme rebelle s'obstine à ne voir rien au delà et au-dessus de l'objet charmant qui la rattache à la terre au lieu de la réconcilier avec le ciel. De là des troubles, des conflits, des capitulations ou des révoltes de conscience, des combats intérieurs, qui, sans rien ôter, en ajoutant peut-être à l'intensité de l'amour, altèrent sa sérénité.

Rien de semblable cette fois. On est à Rome, en pleine atmosphère catholique, à Rome où il semble qu'il n'y a pas de milieu possible entre le catholicisme et le paganisme. Alexandrine s'est liée d'instinct avec les deux sœurs d'Albert, Eugénie et Pauline, et telle est déjà la fraternelle sympathie qui les unit, qu'elles ne savent plus, j'en suis sûr, à quel verset de la Bible elles auraient à se séparer. Comme ces exilés qui ne perdent

pas une occasion de voir les images de leur pays, Alexandrine fréquente les églises, et là, elle remarque un jeune homme agenouillé, priant avec ferveur, avec tendresse. Dans cette prière, dans cette attitude, se révèle Albert tout entier : le gentilhomme chrétien, à genoux devant son Dieu, prêt à se relever pour défendre toutes les nobles causes ; la foi du moyen âge avec la douceur des mœurs modernes. Un fils des croisés, un contemporain de saint Louis attendri et poétisé par le spectacle de ces révolutions et de ces naufrages politiques qui adoucissent les grandes âmes et aigrissent les petites ; un léger penchant à cette rêverie mystique dont le charme s'associait avec la renaissance de l'art religieux et de l'architecture gothique ; timide et fier, vaillant et bon, porté à se méfier de lui-même, à douter des sentiments qu'il mérite ou qu'il obtient, à s'exagérer ce qui l'afflige, à s'enivrer de ses blessures, à souffrir de la crainte d'exprimer moins qu'il ne ressent et d'être aimé moins qu'il n'aime. Avec cela, une loyauté sans tache, un dévouement sans bornes, des délicatesses d'hermine et de sensitive, l'oubli perpétuel de soi-même, une langueur maladive qui donne à ses beaux yeux l'éclat voilé des soleils d'automne, l'attrait indéfinissable que Dieu, avant de les rappeler à lui, prête aux personnes attaquées ou menacées de maladie de poitrine : tel était cet aimable Albert ; tel je le retrouve dans mes souvenirs d'adolescence et de Luxembourg ; tel il apparut à celle qui devait décider de sa rapide destinée. Tout d'abord il l'intéressa : elle allait l'aimer ; elle l'aima.

Voilà, si l'on osait parler un langage profane, le premier acte du drame; amour presque instantané chez Albert, amour plus lent à s'avouer à lui-même chez Alexandrine; objections des parents, dont la prudence croit devoir mettre ces cœurs à l'épreuve; sœurs du jeune homme, servant de traits d'union; puis, par un premier bienfait du ciel, dissidence religieuse n'étant qu'un obstacle apparent et rapprochant en réalité ces deux âmes qu'elle semble séparer. Ce genre de dissentiment n'est fâcheux ou dangereux que quand l'un des deux dissidents n'est pas digne de l'autre, quand il se refuse à la lumière et place celui qui voudrait le convertir dans la cruelle alternative ou de rester à distance ou de descendre avec lui. Mais lorsque tous deux aiment la vérité avec une égale bonne foi, lorsque celui qui la cherche brûle d'en prendre sa part à celui qui la possède, alors le mal est un bien : constamment occupés de ce qui les divise, ils se rapprochent sans cesse pour se combattre; leurs désirs, leurs hésitations, leurs scrupules, leurs incertitudes, tournent au profit de leur tendresse, et le point qui demeure encore en litige semble rester là tout exprès pour ménager à l'un la joie d'un dernier triomphe, à l'autre l'ivresse d'un dernier sacrifice.

C'est là le fond du récit; mais, pendant ces belles et heureuses années, dans ce souriant prologue d'un beau roman qui sera si court, que de détails charmants, de précieux souvenirs, recueillis par cette sœur qui survit, et qui tantôt prend la parole, tantôt laisse parler ses

morts bien-aimés! Chacun de ces êtres trop purs pour ce monde — *tutti santi*, — se dessine et se peint dans des lettres, dans des pages de journal intime, qui passent tour à tour devant nos regards et nous apprennent à chérir ce rare assemblage des qualités les plus aimables et des vertus les plus exquises. Il ne faut pas croire en effet, — et madame Craven avait bien le droit de nous en avertir dès le début, — que la piété, ou, pour écrire le gros mot, la dévotion eût desséché ces imaginations et ces âmes, les eût fermées au sentiment du beau dans la nature et dans l'art, aux enchantements des pays parcourus, aux charmes de la poésie et de la musique, aux fêtes et aux élégances mondaines, à tout ce qui entoure de cadres d'or les pures et romanesques amours.

Non, une des séductions de ce livre où tout est sincère et vrai comme une tendresse de sœur, c'est, non pas le contraste, mais la communauté très-cordiale et très-innocente de ce que séparent un peu trop les gens du monde dans leurs préjugés et certaines dévotes dans leurs scrupules. Vous tournez une page qui vous a raconté un trait de piété, qui vous a montré Albert, Alexandrine ou Eugénie en prières, demandant à Dieu d'exaucer leur vœu le plus cher ; vous venez de recueillir, dans la lettre ou le journal d'un des personnages, quelques-uns de ces beaux accents de l'âme en quête ou en possession de la vérité : « Ce que je n'appris que bien plus tard (c'est Alexandrine qui parle), c'est que ce fut à cette époque qu'un jour, de grand matin, Albert fit, *nu pieds*, pour moi, revêtu d'un froc de pèlerin, le pèlerinage des sept

Basiliques. » — « A quinze ans (note de madame Craven), déjà préoccupée de doutes religieux et plutôt troublée que satisfaite par les réponses du pasteur qu'elle interrogea sur ces sujets à Berlin, Alexandrine fit à Dieu, un jour, le solennel abandon de son bonheur en cette vie, et demanda, à ce prix, la claire vue de la vérité. » Voilà le diapason. Vous tournez la page, et vous avez vite reconnu que ces âmes possédées de l'amour de Dieu, pénétrées de l'esprit de sacrifice, n'en sont pas moins sensibles aux sourires de ce beau ciel, aux splendeurs de cet horizon, aux mélodies du poëte, aux poésies du musicien, aux élégants plaisirs de la toilette et du bal. On est à Castellamare ou à Sorrente; on lit Shakspeare et le Tasse; Alexandrine chante la romance de *Mœris;* Albert a une belle voix de basse, forte et douce à la fois. Toujours simple et modeste, il ne se décide à chanter que pour obéir à celle qu'il aime, et les suaves cantilènes de Bellini se mettent en tiers dans le romanesque tête-à-tête. On discute avec enjouement la couleur et la coupe d'une robe, et je ne sais même si on s'interdit un tour de valse.

Il y a là deux traits caractéristiques qui fixent la date du *Récit*, et le rendent plus vrai sans qu'il soit moins édifiant. Pendant cette période coupée en deux par la révolution de Juillet, avant la défection des hommes illustres que le christianisme put regarder d'abord comme siens, le romantisme, pour un groupe d'élite dont M. de Montalembert était dès lors l'initiateur éloquent et le jeune maître, fut une revanche de la religion chrétienne

contre deux siècles de paganisme dans la littérature et dans l'art. Il en résulta une alliance passagère, mais étroite, entre cette foi vivante et cet art régénéré; les imaginations heureuses allaient de Lamennais à Chateaubriand, de Lamartine à Manzoni, de Bellini à Silvio Pellico, sans quitter le parvis de l'église. A ce premier trait ajoutons-en un autre qui n'est pas moins significatif. Alexandrine était étrangère. En elle on admirait une de ces filles du Nord qui semblent les prédestinées de l'amour mystique et dont Paris a si souvent salué le charme ineffable; fleurs exotiques dont le parfum fait tour à tour songer au bouquet de bal et à l'encens du sanctuaire; fleurs nées sous la neige et colorées d'un rayon de l'Orient. Un poëte a chanté les anges tombés pour avoir aimé une femme : ici ce sont des femmes qu'on dirait amoureuses d'un ange; et elles sont si persuasives, si habituées à l'impossible, que parfois, ô miracle! elles vous font croire que c'est vous qui êtes l'ange. Leur subtilité est plus attrayante que notre naturel, leur chimère est plus réelle que notre vérité, leur mensonge est plus sincère que notre franchise, leur souplesse est plus forte que notre énergie, leur coquetterie est plus pieuse que notre piété, leur dévotion est plus coquette que notre élégance. Sphinx aux blanches épaules sculptés sur un bénitier; énigmes animées dont le mot est dans le ciel quand il n'est pas dans la boue; le matin, prosternées dans quelque obscure chapelle de la rue de Sèvres; le soir, décolletées en pleine lumière, dans une loge de l'Opéra. Elles inquiètent, elles fasci-

nent, elles subjuguent ; on les craint et on les adore. Maintenant, prenez de ce type tout ce qu'il a de plus noble, de plus exquis et de plus pur ; douez-le d'une piété, plus solide déjà chez une protestante que chez beaucoup de catholiques, et n'accordant aux grâces mondaines que tout juste ce qu'il faut pour être plus attractive : vous aurez Alexandrine, cette femme angélique, que les sœurs d'Albert ont aimée comme une sœur avant même qu'elle épousât leur frère ; compagne si digne d'Albert, si sûre de n'aimer et de n'être aimée qu'en Dieu, que, dans cette union toute chrétienne, le bonheur promis par le ciel indemnise du bonheur perdu sur la terre. Albert, *fiancé* pendant dix-huit mois, heureux pendant dix jours, malade pendant deux ans, meurt consolé en voyant sa femme recueillir sur ses lèvres mourantes l'intégrité de sa foi. Alexandrine, amante, épouse, infirmière, devient la plus sainte des veuves ; elle trouve consolation et refuge dans une vie de *quasi-religieuse*, que nous raconte la seconde partie de ce livre.

Ainsi, — et ce chaste roman n'en est que mieux d'accord avec les conditions mêmes de notre triste humanité et les clartés de l'Évangile, — les joies de ce monde n'ont existé pour Alexandrine et pour Albert qu'à l'état d'espérances, et ces espérances, en se brisant, n'ont fait que changer de place : elles sont montées de la terre au ciel. L'art le plus consommé ne ferait pas mieux que n'a fait ici une narration sans recherche d'art, retraçant la destinée de deux privilégiés de l'idéal chrétien, secondés

ou éprouvés par la Providence. L'âme, chez ces êtres marqués au front et au cœur du signe divin, a un tel besoin d'infini, que le bonheur rêvé et souhaité peut seul lui suffire, parce qu'il n'a pas plus de bornes que ses rêves. Réalisé, il s'arrête à des limites quelconques, à des murs de clôture humaine qu'elle voudrait dépasser. Les dépasser, c'est mourir. Dieu, le suprême ordonnateur, fit pour ces deux créatures qui l'avaient tant aimé, ce que font, dans des sphères mille fois moins idéales et moins pures, les romanciers habiles quand ils ont marié leurs personnages. Seulement, ceux-ci baissent le rideau, et Dieu le lève.

En publiant ce *Récit d'une sœur*, madame Augustus Craven a eu deux pensées qui se lient évidemment l'une à l'autre et qu'elle exprime dans sa courte et touchante préface ; faire revivre, pour ses amis d'abord, puis pour un cercle moins restreint de lecteurs, ceux qui n'ont jamais cessé de vivre dans son souvenir et dans son cœur ; glorifier Dieu dans la personne de ces jeunes morts, Albert, Alexandrine, Olga, Eugénie, qui, par leur pieux et doux exemple, nous engagent à adorer ce qu'ils adorent et à servir ce qu'ils servent. Ce double but, elle l'atteindra, ou plutôt elle l'a déjà atteint. — « Si, parmi les lecteurs, nous dit-elle, il s'en trouve à qui l'amour de Dieu soit étranger, ces pages pourront peut-être leur inspirer le désir de connaître le divin sentiment qui les remplit et qui s'y mêle à tout. J'ose croire qu'ils y trouveraient d'ailleurs quelque intérêt et quelque charme, et qu'ils n'achèveraient pas cette lecture sans se demander

s'il est bien vrai, comme quelques-uns le prétendent, que les pieuses habitudes de la vie catholique nuisent au développement de l'intelligence, asservissent l'âme ou refroidissent le cœur, et s'il n'est pas certain, au contraire, que ces personnes si agréables à Dieu auraient perdu, même humainement, le plus grand de leurs charmes en perdant cette piété qui a tout vivifié en elles. »

L'éloquente *sœur* dit vrai, et l'on a pu voir, au courant de cet article, à quel point nous étions de son avis. Tout au plus, quelques esprits mal faits pourraient-ils lui demander si elle est bien sûre que ce soit cette piété fervente qui a rendu ces personnes si aimables, et non pas leur amabilité naturelle qui s'est répandue sur leur piété ; tout au plus pourraient-ils lui dire qu'il y a malheureusement d'autres personnes chez lesquelles la dévotion produit ou qui produisent sur la dévotion un effet diamétralement contraire. Mais la question est trop délicate, et je me garderai bien de la soulever, n'osant me charger de la résoudre.

XX

M. GUIZOT[1]

Juin 1866.

C'est pour nous un vrai bonheur de pouvoir parler d'un livre de M. Guizot sans commencer par la distinction obligée entre nos admirations et nos dissidences. Dans ce nouveau volume qui comptera parmi ses meilleurs titres, nous ne voudrions pas retrancher une page, pas même celles où, après avoir retracé en maître le réveil chrétien chez les catholiques, l'illustre écrivain signale ce réveil chez les protestants. D'abord il eût été fort extraordinaire que M. Guizot négligeât cette partie de sa tâche, et cette bizarrerie même eût fait perdre à l'ensemble de ses arguments un peu de leur autorité : ensuite, nous y trouvons le facile plaisir de constater que ce chapitre si éloquent perd quelque peu de son intérêt en passant du P. Lacordaire à M. Daniel Encontre, —

[1] *Méditations sur l'état actuel de la religion chrétienne.*

et que les querelles tant de fois reprochées aux deux fractions du parti catholique ne sont rien ou presque rien, comparées à celles qui s'agitent entre les chefs les plus éminents et les plus sincères des diverses communions protestantes.

Le plan de cet ouvrage est simple, comme tout ce qui est vraiment grand. Il y a dix-huit mois, M. Guizot fit paraître la première partie de ses *Méditations chrétiennes*. Il s'agissait alors de défendre l'essence même du christianisme, son caractère surnaturel et divin, le Dieu de la Bible et le Christ de l'Évangile contre une critique dissolvante qui réduisait à l'état de fantômes les traditions et les dogmes, les miracles et les mystères. Dans la pensée primitive de M. Guizot, à ce traité de l'*essence* du christianisme devait immédiatement succéder son histoire : mais il a mieux aimé, comme il nous le dit lui-même, aller au plus pressé. Il s'est décidé à intervertir l'ordre de ses publications, et à faire passer la troisième méditation avant la seconde. L'état actuel de la religion chrétienne, la situation qui lui est faite par ses défenseurs et ses adversaires, la balance du bien et du mal, suivant qu'on examine les succès de la défense ou les progrès de l'attaque, voilà le sujet de ce volume. Il n'en est pas de plus intéressant, et l'œuvre est digne du sujet.

Tout naturellement le livre se divise en deux parts : exposition et réfutation. Exposition du réveil chrétien en France ; réfutation du travail antichrétien : tableau de ce qui peut rassurer les âmes ; discussion de ce qui doit

les alarmer. M. Guizot, qui n'est étranger à aucune science et qui possède une connaissance assez intime des philosophies anciennes et modernes pour réfuter *in extenso* et en détail toutes les erreurs passées et présentes, a fait preuve d'un grand sens et d'un tact supérieur en donnant à son exposition du réveil chrétien plus d'étendue qu'à ses objections contre les nouveaux systèmes philosophiques et scientifiques. Il a compris que, dans sa première partie, nous aimerions tous à le suivre, et que ces noms, ces dates, ces souvenirs seraient comme autant de flambeaux prêts à éclairer notre chemin; tandis que la seconde, s'il s'y trouvait trop de détails ou de profondeurs techniques, risquerait d'effrayer la moyenne des lecteurs. Ce que j'admire dans le premier chapitre, qui occupe la moitié du volume, c'est qu'il ne s'y rencontre pas un mot, pas un trait qui puisse blesser les esprits les plus passionnément engagés ou intéressés dans le débat. Ce qui me frappe dans les autres, c'est que, discutant des systèmes dont les auteurs ne se comprennent pas toujours eux-mêmes, l'éloquent écrivain a été constamment clair, net, intelligible, bref, concis, et a fait de cette concision, tantôt dédaigneuse, tantôt concluante, une arme plus puissante que toutes les insistances de la dialectique et du raisonnement.

Que manque-t-il donc à ce livre, qu'on dévore et qu'on savoure, qui élève l'âme, et dont on ne se saurait poursuivre ou achever la lecture sans être saisi d'une tendre et respectueuse admiration pour l'homme illustre dont la noble et infatigable vieillesse se console de ses

épreuves en se dévouant aux intérêts les plus chers de l'humanité et de la conscience? Que lui manque-t-il? Ce que M. Guizot ne pouvait pas y mettre, ici sans se déjuger, là sans s'amoindrir. Il est évident, — et je rentre dans la littérature pure et simple, — que, s'il n'avait consulté que son amour-propre d'auteur et les règles d'un art vulgaire, il n'aurait pas fait subir à son magnifique chapitre sur le réveil chrétien en France la loi de progression en sens inverse qu'il lui a imposée d'office. Il est tout aussi manifeste qu'un écrivain moins grave n'aurait pas résisté à la tentation de nous égayer un peu et de s'égayer avec nous aux dépens de M. Auguste Comte par exemple, apôtre et Dieu de la religion positiviste, et de quelques-uns de ses adeptes. A défaut de plaisanteries trop légères qui déclasseraient le livre et grimaceraient sur un austère visage, une bonne et verte satire sur ces prétendus émancipateurs de la raison, qui, songeant à tout, excepté à la liberté morale, préparent d'excellents sujets à toutes les variétés de servitude, aurait heureusement alterné avec une discussion sérieuse : mais encore une fois, M. Guizot ne pouvait pas l'écrire; il y eût perdu quelque chose de cet idéal de sérénité majestueuse qui ajoute à l'effet de sa physionomie et de son œuvre dans cette nouvelle phase de sa belle et laborieuse vie.

C'est donc uniquement pour l'acquit de ma conscience littéraire que je vais ajouter quelques remarques, quelques chicanes peut-être, à mon légitime et respectueux hommage. Voici les principaux noms qui se succèdent dans les cent premières pages de ces *Méditations :* Napo-

léon, Chateaubriand, de Maistre, de Bonald, Frayssinous, Lamennais, Lacordaire, Montalembert, Dupanloup, Ozanam, Veuillot, de Falloux, de Broglie, etc., etc.

Pour tous ces noms, pour les souvenirs qui s'y rattachent, pour l'ensemble de ce grand réveil qui, commençant au Concordat et au *Génie du Christianisme*, se continue, à travers les luttes de la Restauration et de la monarchie de 1830, jusqu'à la loi sur la liberté d'enseignement et aux polémiques soulevées par l'Encyclique de 1864, pour tout cela M. Guizot s'est montré non-seulement d'une impartialité admirable, mais profondément, éloquemment sympathique. Tous les survivants de ces combats dont la plupart ne furent pas sans gloire, seront émus, comme nous, de ces jugements si hauts, si fins, si équitables, où le dissentiment de détail se corrige toujours par un trait de bienveillance. Certains catholiques qui liront ces pages se diront tout bas qu'ils seraient bien heureux d'être traités par leurs coreligionnaires avec autant de ménagements que par M. Guizot. Il y a là, sur la renaissance chrétienne, sur les douloureux mécomptes des disciples de M. de Lamennais, sur ceux qui sont tombés avant l'heure, Frédéric Ozanam, Charles Lenormant, des passages dont il ne suffirait pas de dire qu'ils sont beaux : ils sont touchants : *Pulchra et dulcia;* le grand écrivain est arrivé à l'attendrissement à force de justice et de justesse, d'élévation et de bonté !

Pour que tout soit paradoxal dans cette situation qui nous montre M. Guizot plus affectueux envers d'anciens contradicteurs que d'autres ne le sont envers leurs amis,

je vais lui adresser une plainte qui paraîtra peut-être assez singulière sous ma plume. J'aurais voulu qu'il profitât de sa position unique, — oui, unique, — pour nous ouvrir une voie où nous devons entrer tôt ou tard, si nous désirons en finir avec des querelles interminables. Placé par sa gloire, par son âge, par les vicissitudes de sa carrière, par les respects qui l'entourent, par sa religion même, au-dessus de ce que j'appelle le *cahier des charges* des partis, M. Guizot pouvait, selon nous, ajouter quelques lignes ou quelques pages à ce qu'il dit de la réaction salutaire et chrétienne qu'avaient préparée dans les âmes les fureurs révolutionnaires et dans les esprits l'excès ou le résultat visible de l'incrédulité du dernier siècle. Oui, sans doute, l'effet immédiat, naturel, logique, fut de rejeter vers Dieu une nation désolée par le scepticisme, décimée par l'échafaud ou par l'exil; mais il y en eut un autre qui doit peu à peu se dégager de nos conflits et de nos rancunes. A cette société qu'elles épouvantèrent tour à tour des suites funestes de leurs doctrines et de l'audace sauvage de leurs actes, la Philosophie et la Révolution apprêtaient en réalité un régime plus conforme à l'esprit de l'Évangile. Elles amenèrent une renaissance chrétienne, non-seulement par l'horreur qu'elles inspirèrent, par le besoin de croire et d'espérer qu'elles créèrent à leurs victimes, mais par la chute de la société antichrétienne qu'elles détruisirent. On le comprend, je ne puis qu'indiquer; mais désormais, je le crois du moins, il manquera quelque chose à toute œuvre qui, rappelant les effets de la philosophie du dix-huitième

siècle et de la Révolution française, négligera cette nuance.

Quoi qu'il en soit, voilà de grands souvenirs, de grands horizons, des intérêts immenses et d'immenses questions. M. Guizot, s'il était de ceux qui veulent avant tout faire d'un livre un objet d'art, aurait compris que descendre de ces hauteurs et rétrécir ces largeurs pour nous parler de MM. Gaussen, Malan, Encontre, Vincent, Gonthier, Bost, Merle, Neff, Pyt et autres célébrités de l'Église protestante, c'était manquer au lois de la progression et de la perspective. Il se serait dit que nous faire assister, même de loin, à ces divisions radicales, qui, chez quelques-uns, conduisent à nier la sainte Trinité, chez d'autres à contester la divinité de Jésus-Christ, c'était nous donner envie de demander si des hommes sincères et honorables sans doute, mais logiquement amenés à ces hardiesses négatives, sont les adversaires ou les complices du mouvemement antichrétien. Il se l'est dit, j'en suis sûr; il a passé outre et il a bien fait. Cette lacune eût été remarquée : les protestants la lui auraient reprochée : nous en aurions peut-être abusé. Mieux vaut combattre au grand jour; après tout, on n'a pas à rougir d'auxiliaires tels que M. Daniel Encontre ou M. Adolphe Monot; ils méritaient de compter parmi les défenseurs de la place assiégée : tout au plus peut-on discuter la solidité de leur armure.

J'arrive aux chapitres de réfutation. M. Guizot passe tour à tour en revue le spiritualisme, le rationalisme, l'école positiviste, les panthéistes, les matérialistes, les

sceptiques et enfin, dans des pages d'une éloquence pathétique et pénétrante, l'impiété, l'insouciance et la perplexité. Aux uns, aux spiritualistes par exemple, qu'il est loin, Dieu merci! de traiter en ennemis, il signale le point où ils s'arrêtent, et il démontre pourquoi ils ont tort de s'arrêter. A d'autres, notamment aux rationalistes, il indique le point où ils aboutissent, et il prouve comment ils ont le tort d'y aboutir. Mais c'est l'école positiviste qui, je l'avoue, me mettrait en gaieté, si le sujet était moins grave et si le gros rire était permis en compagnie de M. Guizot. Cette école a eu, on le sait, pour inventeur, maître, apôtre, missionnaire, apologiste, fondateur, propagateur, et finalement législateur, prophète et Dieu, cet excellent M. Auguste Comte, qui a vécu et qui est mort persuadé qu'il était prédestiné à transformer le genre humain. M. Auguste Comte avait commencé, en 1826 et 1827, par des accès de folie et une tentative de suicide. Voici comment il a fini : après avoir écarté en principe toute espèce de religion et de dogme, après s'être séparé et moqué des saints-simoniens, « dont les têtes se sont peu à peu exaltées à ce point qu'il ne s'agit de rien moins que d'une véritable religion nouvelle, d'une sorte d'incarnation de la divinité en Saint-Simon, » M. Auguste Comte voulut, lui aussi, se donner le plaisir de faire sa religion; la religion de l'*Humanité* ou du *Grand Être.* Le 19 octobre 1851, il prononçait ces paroles sacramentelles : « Au nom du passé et de l'avenir, les serviteurs théoriques et les serviteurs pratiques de l'humanité viennent prendre dignement la direction géné-

rale des affaires terrestres, pour construire enfin la vraie Providence morale, intellectuelle et matérielle, en excluant irrévocablement de la suprématie politique tous les esclaves de Dieu, catholiques, protestants ou déistes, comme étant à la fois arriérés et perturbateurs. » Après quoi, le digne pontife rédigeait un catéchisme et un almanach presque aussi comiques que lui. Le plus échevelé parodiste trouverait-il mieux ? Et quand on songe que bien des gens qui rient aux éclats si on leur parle de nos dogmes et de nos mystères, prennent au sérieux de pareils aliénés, la parodie ne semble-t-elle pas plus bouffonne — et plus triste ?

Je rencontre, dans ce curieux chapitre, deux détails que M. Guizot me permettra de relever. Touchant, celui-ci à la politique, celui-là à la littérature, ils me déroberont aux austérités philosophiques, pour me placer en présence ou dans le voisinage des sujets habituels de nos causeries. Je lis à la page 279 : « Quand on a déclaré que la matière, ses forces et ses lois sont l'unique objet du savoir humain, et que ces lois sont immanentes à la matière, éternelles et invariables, que faire de la liberté humaine ? Quelle place lui assigner dans ce monde, où elle est impuissante à rien créer, à rien changer, et dans lequel n'existe aucune puissance de qui elle puisse rien demander et rien obtenir ? Évidemment, dans un tel système, la liberté humaine est une chimère, un vain luxe de la nature humaine, etc., etc... »

Là j'aurais voulu que M. Guizot appuyât plus fort, au risque de percer ces outres gonflées de vent. Là, il s'a-

gissait moins de réfuter des systèmes qui ne donnent, en fait d'absurdités, que l'embarras du choix, que de rappeler comment tous ces hommes superbes, positivistes, saint-simoniens, phalanstériens, qui ne trouvaient pas M. Guizot assez libéral, ont été, en réalité, les plus funestes ennemis de la liberté de leur temps et de leur pays, les alliés les plus efficaces du régime de la force ; comment, en demandant pour la société le superflu, ils ont puissamment concouru à la priver du nécessaire ; comment enfin ces héros, ces saints, ces pontifes, ces dieux de religions sans martyre ont constamment lâché la proie pour l'ombre ; mais que dis-je? Plusieurs sont aujourd'hui de gros personnages et des millionnaires ; en nous voyant passer à pied devant leurs riches hôtels, ils seraient fort divertis de nous entendre appeler ombre ce qu'ils ont saisi et proie ce qui nous a attrapés.

En démontrant le néant de ces utopies antilibérales non moins qu'antichrétiennes, M. Guizot, — pour lui rappeler une époque et un langage qui lui furent chers, — aurait pu demander la parole pour un fait personnel. Voilà pour la politique ; voici pour la littérature. On se souvient des criailleries qui s'élevèrent, et dont M. Guizot eut sa part, lorsque M. Littré fut écarté de l'Académie : Éconduire un grand écrivain, sous prétexte d'athéisme ! les cléricaux seuls étaient capables d'une pareille barbarie, et ce qu'il y avait de pire, c'était de voir un protestant illustre s'allier, dans cette circonstance, avec les cléricaux ! Les raffinés, les délicats, les amants de la littérature *quand même*, n'étaient pas ceux qui criaient le

moins fort. Eh bien, je trouve, à la page 262 de ces *Méditations*, la phrase suivante ; elle est de M. Littré :

« Plus l'école positive caractérisera sa marche réelle, plus on doit voir se développer une telle concentration rétrograde dans laquelle seront enveloppés jusqu'aux déistes eux-mêmes, avant le plein ascendant du positivisme, pour lequel d'ailleurs une telle coordination de ses adversaires est au fond bien plus favorable que contraire, puisqu'elle tend à donner enfin aux luttes philosophiques un caractère pleinement décisif, où les positivistes devront seuls surmonter la coalition, du moins spéculative, de toutes les anciennes forces philosophiques, aussi bien métaphysiques que théologiques. »

Qu'en dites-vous, ô fils de Voltaire? qu'en dit M. Sainte-Beuve? Que peut être le dictionnaire d'un homme qui parle une pareille langue?

En finissant, je signalerai, dans le beau livre de M. Guizot, quelques négligences de détail que l'on doit peut-être attribuer à son imprimeur et qu'il faudra faire disparaître dans la prochaine édition. Page 12 de la préface : « Ces jeunes âmes ne repoussent point les idées justes qu'elles n'ont pas d'abord reconnues, ni les *freins* que la loi divine *inspire* aux ambitions humaines. » — *Questa coda non è di questo gatto*. Évidemment M. Guizot avait écrit *impose* : *inspire* est du fait de l'imprimeur. — Page 104 : « Encyclique du 8 décembre 1854 » : lisez 1864. Ici la faute typographique est flagrante ; mais cette simple erreur de chiffre désoriente un moment le lecteur. En vérité, quelles vétilles ! et quel bonheur

si les philosophes, les protestants et même les catholiques n'étaient séparés que par des nuances de style, des erreurs de dates ou des fautes d'impression! chaque pèlerin ramasserait ses *coquilles*, et nous serions tous d'accord.

XXI

OU MÈNENT LES CHEMINS DE TRAVERSE[1]

Juin 1866.

Ne vous semble-t-il pas que nous sommes bien graves depuis quelques semaines? si graves que, l'autre soir, je m'étais affublé d'une robe noire et coiffé d'un bonnet de docteur avant de commencer ma causerie. Adieu les frivolités mondaines! adieu le roman que l'on voit en rêve pendant la première moitié de la vie et en souvenir pendant la seconde! Je ne voulais plus entendre parler de ces folies et de ces chimères, trop jeunes pour moi, moi trop vieux pour elles. Mes fenêtres étaient fermées à toutes les tentations du dehors, aux femmes en robes d'été, au roulement des voitures, au rayon de soleil, au sourire de l'heureuse saison. Quiconque m'eût dit qu'on est ici-bas pour autre chose que pour interroger les secrets de l'histoire, scruter les énigmes de la politique, pénétrer les

[1] Par Flavio.

profondeurs de la science ou ratiociner sur les vérités métaphysiques, eût été immédiatement congédié comme un mauvais plaisant ou un pécheur endurci. Trois ou quatre bustes de philosophes à longues barbes s'étalaient sur mon bureau et ma table : je m'enfonçais héroïquement dans une savante et sérieuse lecture... Seulement, — on ne pense jamais à tout, — je n'avais pas remarqué le degré du thermomètre : il était à 29, et montait encore. Les bons Parisiens se demandaient s'il n'y avait pas un présage de guerre dans cette atmosphère en feu. On ne voyait que fronts en sueur, visages empourprés, poitrines haletantes. Les glaces de Tortoni et de Rouzé se changeaient en eau bouillante dans le rapide passage du plateau des garçons à la bouche des consommateurs. Quant à moi, je ne me rendais pas bien compte de mes sensations ; mais je me voyais confusément, à travers un voile de vapeur brûlante, transporté en Ethiopie ou au Sénégal. Cette chaleur étouffante, ce manque d'air, la gravité de ma lecture, la fatigue de ma pensée tendue par un docte sujet, le bourdonnement de mon cerveau en fusion, ne tardèrent pas à produire sur moi un effet que j'appellerais très-singulier si je ne le trouvais très-naturel. Peu à peu ma tête se pencha sur mon livre, en suivant les oscillations de la pendule ; mes yeux se fermèrent ; mes idées s'habillèrent de mousseline noire ; le fil de mon raisonnement se cassa, d'abord en trois morceaux, puis en cent, puis en mille ; je m'assoupis, je m'endormis, et j'eus un rêve, exactement comme si j'étais un héros de tragédie.

Tous les romans que j'avais lus, — et Dieu seul en sait le nombre, — se groupèrent, s'agitèrent, s'enlacèrent, s'appelant par leur noms ou les noms de leurs héroïnes, sè racontant leurs aventures, entremêlant le rire et les larmes, et bientôt formant autour de moi une ronde immense, colossale, auprès de laquelle la *Ronde du Sabbat* n'eût paru qu'un petit quadrille de pensionnaires. Ce qu'il y avait de clair, c'est qu'ils se moquaient de M. le critique, qui avait cru pouvoir se passer d'eux en prétextant son grand âge, et se disait inaccessible à leurs séduisants mensonges. Un moment, je pus craindre qu'ils ne me fissent un mauvais parti. Mais bientôt ils semblèrent revenir à des dispositions plus pacifiques; ils tinrent une sorte de congrès. Sans doute, il se décidèrent à essayer des moyens de douceur, et à m'envoyer un messager pour convenir des clauses d'un traité. Cinq minutes après, je vis se détacher du groupe un jeune inconnu qui venait à moi d'un air souriant, une lettre à la main: lettre de femme, bien entendu; un roman ne peut en apporter d'autres.

Il était nouveau à mes yeux, et pourtant ses traits me rappelaient d'autres figures de connaissance; il me faisait songer à ces gens que l'on n'a jamais vus, et à qui l'on dit : Il me semble que je vous ai déjà rencontré quelque part. Je lui demandai son nom: Flavio! me répondit-il d'une voix douce et blonde : comme j'insistais pour en savoir davantage, ma vision subit une nouvelle métamorphose. Le roman, à l'état de personnage, disparut; mais il resta à l'état de rêve; et ce

rêve, je me le racontai à moi-même, comme si je l'avais vécu.

Cela s'appelait *Où mènent les chemins de traverse :* je vois d'ici un ménage parisien, — trop parisien, — le comte et la comtesse de Laudeymont arriver à leur château de Vilmore, et je vous dirai, pour vous prouver à quel point je suis lucide, que c'était au commencement d'avril, saison où la campagne est encore froide et Paris encore fort animé. Pourquoi donc l'aimable Marguerite, comtesse de Laudeymont, a-t-elle ainsi renoncé aux joies de ce monde, aux courses du printemps, aux jolies soirées de madame de Préfaille? C'est qu'il y avait péril en la demeure; méfiez-vous du comte Aymard de la Tranchays (nous sommes tous comtes dans cette histoire, à moins que nous ne soyons marquis); *leo quærens quam devoret.* Ce lion, qui n'est pas du désert, a déjà croqué une foule de filles d'Ève, et Marguerite a peur de lui : hélas! rien ne la protége; elle n'a pas d'enfant; son mari a tous les défauts de l'emploi; Aymard est le type du héros de roman, et vous comprenez que ce n'est pas dans un rêve que l'on songe à changer ces traditions romanesques, vieilles comme le cabinet de lecture de feu madame Cardinal.

Voilà pourquoi Marguerite s'est réfugiée à la campagne, où son élégant et indifférent mari ne tarde pas à la laisser seule : ce n'est pas toujours un lieu sûr, la campagne! Le rêve y a ses coudées franches, et j'en profite pour grouper autour de la belle exilée, d'abord un vieux curé suivant la formule, l'abbé Dubreuil, destiné à partager

le rôle de *patito* avec la religion et la morale. Ce curé, nous l'avons déjà vu cent fois; mais les rêves n'y regardent pas de si près! Leur spécialité d'ailleurs est de se composer d'après un certain nombre de souvenirs et d'images qui ont passé dans notre esprit pendant le jour, et qui se rassemblent dans le sommeil comme sous l'aile d'un oiseau de nuit. Va donc pour *le curé Dubreuil*, locution peu aristocratique que nous ne nous permettrions pas si nous étions réveillés. Après lui, je vous présente une respectable chanoinesse, la comtesse de Charmisay, et sa nièce Berthe, une délicieuse étourdie de seize à dix-sept ans, un petit démon, un petit ange, une de ces jeunes filles que le roman tient en réserve pour opposer leur printemps à l'automne des belles pécheresses : boutons de rose, auraient dit nos anciens; petites *grues*, dit l'argot de théâtre.

Je ne suis pas sorcier, ni vous non plus et cependant nous devinons déjà — les rêves ont de ces intuitions! — que le terrible Aymard de la Tranchays n'est pas loin. Si Marguerite s'était bien renseignée, elle aurait appris qu'il était le neveu de la chanoinesse et le cousin de la jolie Berthe. Elle aurait su qu'il y avait dans le pays un pavillon et un coin de forêt à vendre, le pavillon de Saint-Claud, et elle aurait parié à coup sûr que l'acquéreur de ce pavillon ne pourrait être qu'Aymard. Mon rêve est plus clairvoyant que Marguerite; il installe Aymard à Saint-Claud, et il s'apprête, le sournois! à abuser de ses avantages. En effet, si ce n'était pas un rêve, il aurait à se dire qu'une honnête femme, arrivée sans encombre en

rade de ses trente-cinq ans, en attendant le port et la quarantaine, doit faire une plus longue et plus vaillante résistance ; que ce n'est pas la peine de nous conduire en bonne compagnie, au milieu de marquis et de comtesses, pour nous montrer, sauf de très-légères différences, des mœurs analogues à celles où se complaît le roman moderne ; qu'enfin dans le cas où tout ceci prendrait corps et où le rêve deviendrait livre, il préparerait de singuliers embarras, non pas aux Saumaises futurs, mais aux critiques actuels, forcés d'avouer que les gentilshommes ou les patriciennes, quand ils se mettent à écrire du roman ou à en faire, prennent, eux aussi, le chemin de traverse et trébuchent dans les ornières.

Mais je dis comme Athalie : Me dois-je inquiéter d'un songe ? et je poursuis. Encore une fois, c'est si commode de rêver ! On est si bien au-dessus de toutes les lois de la vraisemblance ! Voilà Marguerite et le bel Aymard à la campagne, celle-là à Vilmore, celui-ci à Saint-Claud, allant sans cesse l'un chez l'autre, nuit et jour, hiver et été, dans un pays cultivé, habité, où il y a des bourgeois, des paysans, des domestiques, où l'exil volontaire de ces deux personnages si distingués, si différents de leur entourage, doit attirer sur eux tous les regards, éveiller la curiosité, l'espionnage et la médisance : et, à part la chanoinesse qui, pour être fidèle à son rôle de vieille fille, se permet quelques insinuations malignes, personne n'a l'air de se douter de ce qui saute ou doit sauter aux yeux de tous ! Aymard et Marguerite sont bien heureux de

parcourir avec nous le pays du rêve; dans la vie réelle et même dans le roman ordinaire, ils n'en seraient pas quittes à si bon marché!

Il faut pourtant une expiation. Patience! l'air de la campagne est si bon, que Marguerite, après douze ou quinze ans de mariage stérile, a un fils, et les maris, en songe, sont si débonnaires, que le contraste de cette longue stérilité parisienne avec cette subite fécondité campagnarde ne donne au comte de Laudeymont, *quem nuptiæ demonstrant*, aucune sorte de soupçon ou de souci. Cette maternité tardive rappelle-t-elle du moins la pécheresse à ses devoirs? la mère coupable trouve-t-elle dans un sentiment nouveau la force de réagir contre les fautes de l'épouse? Je le voudrais, mais mon rêve ne le veut pas; c'est si fantasque, un rêve! Ni les caresses du petit Maurice, ni les sermons de l'abbé Dubreuil, ni les premiers symptômes de froideur faciles à découvrir chez Aymard, ne protégent Marguerite contre de nouvelles rechutes, et la situation, en se prolongeant, fait éprouver au dormeur la même lassitude qu'au héros. Vous pensez bien que nous n'avons pas inventé pour rien l'aimable Berthe de Charmisay, petite cousine d'Aymard. Il l'aime, elle l'aime, les voici presque fiancés, et la désolée Marguerite assiste à la fois à la ruine de ses amours vieillotes et à l'éclosion de ces jeunes tendresses. Le châtiment n'en restera pas là: Aymard épouse Berthe, et ici le rêve, exaspéré par une chaleur d'orage, tourne décidément au cauchemar. Par un raffinement de cruauté qu'un commis-voyageur épargnerait à une grisette aban-

donnée, le hasard ramène à Saint-Claud le jeune ménage voyageant dans un rayon de lune de miel; Aymard amoureux, Berthe heureuse et dans un état de grossesse assez avancé. Madame de Laudeymont, que rien ne retient à Vilmore, qui pourrait retourner à Paris, où son mari l'attend, en profite pour rester là, à un kilomètre du bonheur d'Aymard et de Berthe, sous le feu des regards et des malices de la chanoinesse. Elle reste, témoin de ces félicités légitimes qui aggravent en elle les tortures de l'abandon et du remords, forcée, par son voisinage, par les convenances mondaines, par l'amitié et la sécurité de Berthe, à des visites, à des rapports journaliers qui centuplent son supplice !

Ceci amène une scène terrible : Marguerite est allée, avec son beau Maurice, passer une journée chez les la Tranchays. Le soir, au moment où elle songe à les quitter, Maurice, pâle, les yeux cernés, la main fiévreuse, se plaint de mal au gosier : impossible de partir ; il faut passer la soirée et la nuit à Saint-Claud. En même temps, Berthe est prise des douleurs de l'enfantement. A six heures du soir, Maurice n'était qu'indisposé; à huit heures il est malade; à minuit il a le croup: avant l'aube il meurt. Saint-Claud, je vous l'ai dit, n'est qu'un pavillon: de la chambre où râle Maurice, on entend les cris de la jeune femme qui va devenir mère. Le râle et les cris s'éteignent à la fois, l'un dans la mort, les autres dans la vie ; Maurice a expiré, le fils d'Aymard vient de naître : Marguerite, échevelée, folle de désespoir, prend le cadavre, l'emporte, et le jetant à Aymard, qui déjà presse sur

son cœur l'enfant nouveau-né : « Tiens ! voilà l'autre, » s'écrie-t-elle, et elle disparaît dans la nuit. C'est effroyable et beau ; si effroyable que je me suis réveillé en sursaut, et... jugez de ma surprise ! ce n'était pas un rêve, mais une histoire qu'on m'avait racontée, et qui, abusant de ma somnolence, prenant le thermomètre pour complice, s'était peu à peu substituée à ma savante et grave lecture. Cette histoire, je la retrouvais en m'éveillant, dans un joli volume jaune, édité par Achille Faure et signé de ce nom mystérieux ; FLAVIO. *Où mènent les chemins de traverse*, par Flavio, devinez si vous pouvez : quel est ce nouveau confesseur des *Péchés de Madeleine*, caché sous ce poétique pseudonyme? Est-ce un homme ? est-ce une femme ? On se perd en conjectures ; la justice informe, et pendant ce temps, le livre fait son chemin — de traverse ou non, peu importe ! — On cherche, on interroge, on blâme, on approuve, on se révolte, on s'émeut — et on lit. La curiosité supplée la critique, et, en face de cette belle ennemie, la critique ressemble au *Précepteur dans l'embarras*.

Je ne serais pas étonné que ce roman fût une œuvre en deux personnes, une œuvre de deux mains ; main virile et même un peu rude, et main féminine. Une fois en train de rêver, pourquoi s'arrêter? Je suppose, par exemple, un écrivain dilettante, de race chevaleresque et guerrière, sujet à oublier ses bouts de cigare sur la carte du *Tendre*, et une femme de haute naissance, d'un mysticisme un peu romanesque, soufflant le curé Dubreuil et rajustant de son mieux la religion et la vertu, quand

on les traite avec trop de sans-façon. La vertu gémit de voir Marguerite céder si vite aux fascinations d'Aymard de la Tranchays : vite une fiche de consolation, une visite à quelque malade, une prière dans quelque chapelle, un whist en tiers avec cette chanoinesse dévote et ce vieux bonhomme de curé ! La religion s'afflige des triomphes de ce beau tentateur, qui fait si brillamment les affaires du diable: vite un filet d'eau bénite, quelques phrases sur les principes religieux d'Aymard, qui, tôt ou tard, prendront le dessus. Tôt ou tard ! voilà où le bât nous blesse, messieurs les romanciers et messieurs les héros de roman ! Le *tard* ne m'embarrasse pas, mais le *tôt* m'inquiète. Je sais ce que le *tard* amènera ; des regrets, des larmes, des existences brisées ou flétries, la faute se servant à elle-même de châtiment et de supplice, des rides sur le visage, des plaies dans le cœur, l'affreux chagrin d'avoir à maudire ce que l'on a trop aimé ; mais le *tôt*, c'est la passion, c'est l'ivresse, c'est l'exemple dangereux, c'est l'oubli du devoir, c'est le trouble pour les jeunes imaginations que de pareilles lectures entraînent, et qui, à tel ou tel chapitre, partageront peut-être le vertige de l'héroïne. Quand la leçon arrive, quand la vengeance ou l'expiation frappe à la porte du palais enchanté, il n'est plus temps, le mal est fait. La religion, la morale, la vertu ont trop attendu et se sont lassées d'attendre ; on dirait ces malades dont les amis et les parents n'appellent le médecin que quand la maladie est incurable.

Il y a dans ce livre, *Où mènent les chemins de tra-*

verse, des pensées, des pages même, qui ne peuvent être que d'une femme : « Les hommes trouvent d'abord les femmes trop timorées ; plus tard ils les trouvent trop aventureuses. » — « L'amour n'obtient guère que ce qu'il impose, et ses prières ne sont exaucées que quand elles pourraient être des ordres. » — « Il y a deux choses qui, une fois brisées, ne peuvent renaître ; c'est l'illusion et la confiance, c'est-à-dire le mensonge et la vérité. » — « Les hommes ne sauront jamais ce qu'il entre d'abnégation et de dévouement dans l'amour d'une femme. » — « Le regret, c'est la tendresse et le souvenir accrus du charme irritant de l'impossible. » — « Une femme apprécie médiocrement la fidélité dont elle n'est pas l'objet. » — « L'amour, même celui qui n'a jamais donné le bonheur, le fait toujours comprendre. »

J'ai aussi noté (77) une jolie page qui commence ainsi : « La passion, quand elle domine trop dans l'amour, froisse en elles (les femmes) ce qu'elles ont de plus délicat : la tendresse toute seule ne satisfait pas complétement leur imagination, toujours ambitieuse et ardente, etc.. etc., » — Enfin, toutes réserves faites, il sied de reconnaître un remarquable mélange de délicatesse et d'habileté dans le *crescendo* qui dissipe peu à peu les doutes les plus optimistes sur l'illégitimité de la naissance de Maurice. A côté de ces touches délicates ou habiles, on rencontre aussi dans ce roman, des dissonances, des duretés, des gaucheries d'exécution. Je suis un juge peu compétent en matière de séduction et de bonnes fortunes ; mais il me semble que les choses ne doivent

pas se passer ainsi, surtout entre fils et filles de croisés. Un homme qu'on nous donne comme la *fleur des pois*, ne doit jamais (page 13) avouer à la femme qu'il aime déjà la femme qu'il aimait hier: il devrait, à leur seconde rencontre, trouver plus ou moins à lui dire que ceci : « J'aimerais mieux continuer à regarder votre épaule, qui est bien blanche ce soir (page 19). » Il arrive aussi un moment où ce redoutable Aymard, qui veut rugir, ne sait que bêler à satiété : « Que vous êtes bonne ! que vous êtes bonne ! (57) » — Ce serait le cas de lui dire dans un style moins chevaleresque : « *Je la trouve mauvaise !* »

En somme, — et c'est ici que se révèle le néant de la critique, — je ne sais trop quelle opinion exprimer au sujet de ce livre dont tout le monde me parle avec trois points d'interrogation. Évidemment, il n'a d'original que la scène poignante qui met en présence l'enfant qui naît et l'enfant qui meurt. Maintenant, si je vous dis qu'il est ennuyeux et vertueux, je mentirai, ce à quoi un journaliste se résout difficilement. Si je vous dis : ne le lisez pas ! il est très intéressant, mais d'une moralité contestable, je suis à peu près sûr d'atteindre le but diamétralement contraire à celui que je me propose. Comment faire? C'est très embarrassant : le mieux est de me rendormir pour avoir cette fois un autre rêve, dont voici le sommaire : tous les romans pseudonymes ou anonymes sont des chefs-d'œuvre ; le roman et la morale sont si amoureux l'un de l'autre, qu'au lieu d'attendre, pour s'unir, le dernier chapitre, ils se marient dès la première page.

XXII

JOSEPH MÉRY

Juin 1866.

L'esprit français, la verve méridionale, la poésie facile, l'improvisation brillante, viennent de perdre un de leurs représentants les plus aimables et les plus populaires. Plus tard, la critique aura à reprendre ses droits, à faire ses réserves ; aujourd'hui, en parlant de Méry, bornons-nous à un hommage qui peut être aussi une leçon.

Le dictionnaire Vapereau fait naître Méry en 1798 ; si cette date est exacte, il faut croire que notre poëte aimait à se rajeunir de quelques années; car je lui ai souvent entendu dire qu'il n'avait guère plus de vingt ans quand parut la *Villéliade*. C'est à ce moment, à ce début que nous le prendrons pour rassembler nos souvenirs. Pendant les années précédentes, il avait écrit dans les journaux *libéraux* de Marseille, était venu à Paris, s'était rapproché d'un groupe de jeunes écrivains que dominait Alphonse Rabbe, et avait commencé dans les feuilles lé-

gères de ce temps-là le feu roulant qui ne s'est éteint qu'à sa mort. C'est la *Villéliade* qui révéla son nom au public et le fit passer en vingt-quatre heures de l'obscurité à la popularité. Ce poëme satirique, où il eut, comme on sait, Barthélemy pour collaborateur, répondait, sous une forme spirituelle et piquante, aux passions du moment ; tristes passions qui visaient plus haut que le ministre, et qui, en attendant pire, défiguraient le caractère et le rôle d'un homme d'État, depuis longtemps *réhabilité* par l'estime de ses anciens adversaires et le sympathique respect de tous les honnêtes gens ! Quelle gloire pour M. de Villèle, dont l'esprit juste et le suprême bon sens dédaignèrent également les vanités et la gloriole, les grandeurs d'apparat et les piqûres de l'épigramme! Aujourd'hui, à quarante ans de distance, après tant de mécomptes et d'épreuves, on ne peut parler des poëtes qui essayèrent de le tourner en ridicule sans qu'aussitôt un parallèle s'établisse entre le passé et le présent, sans qu'un double point d'interrogation demande ce que la liberté gagna à la chute du sauveur de nos finances, ce que nos finances ont gagné aux injustices de la liberté.

Ces injustices, Méry les avait reconnues ; ces passions, il en éprouva plus tard le vide et le néant ; mais en 1826, jeunes, ardents, prompts à traduire en rimes riches le sentiment public, emportés par le tourbillon de libéralisme qui pénétrait jusque dans nos colléges, Méry et Barthélemy ne songeaient qu'au succès, et ils réussirent : la vogue fut immédiate, le rire universel : même dans les

salons royalistes, pendant que les parents fronçaient le sourcil, les jeunes gens répétaient ces vers bien tournés, bien frappés, qui se fixaient aisément dans la mémoire:

Jean Bart du garde-meuble, et Neptune d'eau douce...
Tout ministre pour lui sera toujours Decazes, etc., etc.... »

et bien d'autres où figuraient plaisamment toutes les célébrités politiques de l'époque, Piet, Agier, Chabrol, Marcellus, Clauzel de Coussergues, etc., etc., et que les auteurs avaient spirituellement placés sous le patronage du *Lutrin*. Ils oubliaient ou affectaient d'oublier que Boileau, en se moquant de quelques chanoines, respectait la religion et Louis XIV, tandis que, dans la *Villéliade*, bien des traits passaient par-dessus les ministres pour arriver jusqu'à Saint-Germain-l'Auxerrois et au palais des Tuileries.

Mais laissons là ces tristesses antédiluviennes, et revenons à la littérature. Méry m'a souvent raconté qu'il avait fait, avec son collaborateur, les frais de la première édition de son poëme : il était pauvre, et, le lendemain de la mise en vente, il ne lui restait plus que deux sous; il en dépensa un pour passer le pont des Arts, l'autre pour lire un journal où se trouvait un article écrit par Étienne sur la *Villéliade*. Quinze jours après, l'ouvrage avait rapporté vingt mille francs. Naturellement, ce succès mit nos poëtes en goût, et la *Corbiéréide*, la *Peyronnéide*, le *Congrès des ministres*, sans ajouter beaucoup à l'effet produit par leur premier pamphlet poétique, vin-

rent donner de nouvelles preuves de leur incroyable facilité de versification, d'hémistiche et de rime. Mais ils avaient trop d'esprit pour ne pas comprendre à quel point ce genre s'épuisait vite, et, l'année suivante, ils essayèrent d'élever leur inspiration jusqu'à l'épopée populaire et militaire : ils publièrent *Napoléon en Egypte.*

L'essai ne réussit qu'à moitié, malgré bon nombre de pages pleines de couleur et d'éclat. Si le sujet avait de l'à-propos, si le poëme était bien le contemporain de l'*Ode à la Colonne*, la forme était de quinze ans en retard. En réalité, bien que Méry ait été l'admirateur et l'ami de Victor Hugo, il se rattachait, ainsi que Barthélemy, à l'école de Delille bien plus qu'au mouvement romantique. On sentait que le soleil de Provence avait passé par là : il réchauffait, il colorait l'élégante froideur de l'ingénieux abbé ; mais c'était affaire de détail et de surface ; au fond, le procédé restait le même ; l'improvisation se laissait deviner à travers ces pages brillantes, dont les tons semblaient prêts à s'écailler et qui tenaient le milieu entre le tableau et le décor. Il y avait dans cette poésie quelque chose d'analogue à la peinture d'Horace Vernet : même prestesse d'exécution, même bonheur d'ajustement, même aptitude à saisir le côté populaire de la vie des camps et du métier de soldat depuis 89 ; même somme de hardiesses et de nouveautés à jeter dans le vieux moule pittoresque et poétique ; mais aussi même défaut de solidité et de précision. La critique du temps ne s'y méprit pas, et je me souviens de cette exclamation de Gustave Planche, qu'on retrouverait proba-

blement dans un de ses articles d'alors : « Si vous voulez que je vous admire, apprenez-moi à confondre Sgricci avec Byron. »

On put, dès cette époque, se convaincre de deux vérités qui se sont continuées pendant toute la carrière de Méry : la première c'est que le mieux est l'ennemi du bien, et que cette facilité prodigieuse serait, en somme, plus nuisible qu'utile au talent et à la gloire du jeune poëte; la seconde, c'est qu'il était de ceux qui faisaient du libéralisme le synonyme du bonapartisme, sacrifiant une fois de plus la raison à la rime. Les gens d'esprit ont de ces paradoxes! les poëtes créent de ces chimères! C'est pour cela sans doute que Platon voulait les exiler de sa République, comme des êtres légers, inconséquents, sujets à se laisser séduire par l'éclat ou le charme de leurs rêves, à prendre la vision pour la réalité et la contradiction pour la logique. Soyons justes pourtant! Méry dut à cette erreur d'optique, — *felix culpa*, — l'honneur bien rare, et que des hommes plus sérieux ont dû souvent lui envier, d'aimer et de chanter en 1854 ce qu'il avait regretté et chanté en 1829, et de n'être obligé à aucun effort pour rajuster la seconde phase de sa vie poétique à la première. Au moins, avec lui, les cantates du triomphe s'accordaient avec les poëmes de l'exil.

Si Méry prit part à la *Némésis*, Barthélemy signa seul cette satire hebdomadaire qui marqua le point culminant de sa renommée : satire remarquable par la verve et l'élan, mais âpre, violente, agressive, et qui put servir dès lors à fixer des différences entre les deux collaborateurs;

Barthélemy, plus vigoureux et plus énergique peut-être, mais d'une inspiration plus bornée, plus injectée de fiel, ne possédant que la corde d'airain; Méry, ondoyant et divers, amoureux de soleil, de musique, de poésie pure, traitant ses satires comme des fantaisies et ses malices comme des songes, riant au nez de la politique comme d'une maîtresse qui trompe ou qui ennuie, prompt à faire bon marché de ses rancunes et de ses haines, nature inoffensive et bienveillante, esprit aimable et charmant, cosmopolite de sensations et d'idées, ne haïssant réellement que le froid et la pluie, s'appelant Joseph et gardant son manteau, voyageant en rêve dans l'Inde et sous les tropiques; Marseillais par le tempérament, Parisien par la causerie, irrésistible, de dix heures à minuit, entre habitués de divan ou de club, frileux comme un lézard, hirondelle éprise d'un aigle, génie prodigue, millionnaire qui dépensa son or en paillettes; favori et victime des fées, ses patronnes, qui passèrent quarante ans à changer ses nèfles en diamants et ses diamants en nèfles; jouant dans la littérature un rôle analogue à celui que jouent dans le monde les hommes dits *sans conséquence*, lesquels n'en sont que plus fêtés, plus applaudis, et peut-être mieux aimés.

Vers 1832, après un essai dans le roman à outrance, *le Bonnet vert*, tel que le pratiquèrent alors Gozlan, Raymon Brucker, le bibliophile Jacob, Eugène Sue, Stendhal et même Jules Janin, après une poétique excursion en Italie qui nous valut les *Scènes de la Vie italienne*, la *Comtesse Ortensia* et quelques autres récits pleins d'ef-

fets de lumière qui rappellent le peintre Cottereau, Méry fit partie de ce groupe littéraire de la *Presse* que présidait et animait madame Émile de Girardin, où brillaient Balzac, Théophile Gautier, Alexandre Dumas, Alphonse Karr, Gérard de Nerval, et qui forma comme un nouveau Cénacle, moins enthousiaste, moins convaincu, mais plus spirituel que celui de 1829. Ce cénacle était un salon, le salon d'une femme qui représentait admirablement l'esprit de ce moment-là. Elle aussi avait été poëte, et elle ne l'était plus; Delphine Gay s'appelait le vicomte Charles de Launay; la Muse de la patrie s'était métamorphosée en un conteur ingénieux et un causeur incomparable. Elle suivait la marche de son siècle qui tournait décidément à la prose, à la combinaison du bon mot avec les affaires et de l'aventure amusante avec l'opération lucrative. Sa conversation était supérieure à ses ouvrages. Les qualités comme les défauts de son talent l'appelaient naturellement à ce rôle d'initiative au milieu d'hommes d'élite dont l'esprit étincelait au choc ou au contact du sien. Elle donnait le *la* à ces partenaires, dignes d'elle, qui la secondaient le matin dans la *Presse*, et la retrouvaient, le soir, rue de Chaillot. Ce fut là le plus beau moment de Méry. Écrivain, il pouvait avoir des supérieurs; causeur, il n'avait pas d'égal, et madame de Girardin excellait à faire partir ces fusées éblouissantes qui traversaient d'un jet le ciel bas de Paris pour aller s'éteindre dans le ciel d'Athènes. Elle confia à Méry le difficile honneur de lutter, dans le feuilleton de la *Presse*, contre le formidable succès des *Mystères de Paris*, pu-

bliés par le *Journal des Débats*. C'est alors que l'on vit paraître cette trilogie de romans indiens, *Héva, la Floride, la Guerre du Nizam*, qui a fait croire que Méry avait voyagé dans ces pays qu'il décrivait avec tant de magie et de vérité. Sa riche imagination, aidée de quelques entretiens avec des officiers de marine qu'il rencontrait dans les cercles de Marseille, lui avait suffi pour ce tour de force qui ressemblait à un chef-d'œuvre. En même temps, il songeait au théâtre; quelques années après, nous applaudissions, à l'Odéon, *l'Univers et la Maison*, comédie en cinq actes, qu'il avait écrite en se jouant, et qui donna, du premier coup, sa mesure : infiniment d'esprit, la rime imperturbable, de jolis mots, des scènes piquantes, des tirades qui auraient fait le succès d'un discours en vers, une observation arrêtée à l'épiderme; pas ombre de comique dans la véritable acception du mot, la comédie de paravent élevée à sa plus haute puissance par un versificateur de premier ordre. *L'œuvre du démon* ne convenait pas à cet improvisateur délicieux, à ce fantaisiste étincelant, trop enclin à oublier qu'une salle de spectacle s'éclaire avec un lustre et une rampe, et non pas avec un feu d'artifice.

C'est à cette époque que je retrouvai Méry que j'avais entrevu à Marseille, trois ans auparavant. Il était si bien revenu de ses illusions politiques, que l'auteur de la *Villéliade* put, en 1847, écrire dans *la Mode*. Mais avant d'en arriver là, je ne dois pas oublier la perle de son répertoire, cette *Chasse au Chastre* qui est restée proverbiale dans le Midi et partout. Dans ces cinquante pages

qu'Alexandre Dumas a gâtées en les paraphrasant, Méry a résumé toutes les qualités de son charmant esprit, comme on concentre dans un flacon l'essence des fleurs disputées à toutes les abeilles de l'Hymète. Grâce, malice innocente, *humour*, gaieté, bonhomie narquoise, vérité locale, sobriété, exagération plaisante, retenue dans les limites du goût le plus difficile : c'est exquis. La *Chasse au Chastre* vivra tant qu'il y aura des chasseurs méridionaux ou, en d'autres termes, des chasseurs sans gibier ; c'est assez dire qu'elle est immortelle.

En 1847, Méry était dans la maturité de l'âge, dans toute la force de son talent : il y eut là pour nous, à la veille de nouveaux orages, quelques douces réunions, quelques bonnes soirées où je subis, comme tout le monde, le prestige de ce merveilleux esprit. En sa présence on oubliait tout ; on s'abandonnait à ces mots qui semblaient des pionniers d'idées ; on se suspendait à ce fil électrique tout frémissant des télégrammes de l'éblouissant causeur ; on suivait de l'œil la courbe hardie de ces paradoxes qui épouvantaient de leurs explosions des centaines de lieux communs. Puis la réflexion arrivait ; on se demandait si ce perpétuel état d'ébullition et et d'improvisation est d'une bonne hygiène intellectuelle ; si l'éblouissement en permanence n'est pas aussi contraire à l'esprit qu'aux yeux ; si le paradoxe n'est pas de sa nature condamné à rester stérile comme ce qui vit isolé ; si l'âme, ce foyer intérieur où s'illuminent les œuvres vraiment grandes et belles, n'est pas froissée de voir jeter à tous venants ses clartés et ses flammes, et s'il ne lui sied

pas mieux de se recueillir en elle-même pour y garder ses trésors.

Je me souviens que, quand le directeur de la *Mode* demanda un roman à Méry, celui-ci, avec un sang-froid magnifique, lui offrit le choix entre deux cent soixante-quatre sujets qu'il tenait là, tout prêts, dans les cases de son cerveau, à la disposition de quiconque voudrait y fouiller. N'est-ce pas, toutes proportions maintenues, un procédé ou un don de nature trop voisin de Sgricci ou d'Eugène de Pradel? Méry, entre le potage et le café, nous raconta *in extenso* quelques-uns de ces sujets innombrables. Il posa les personnages, dessina les situations, mima les scènes, ébaucha les dialogues. Sur ses lèvres c était charmant. On choisit la *Circé de Paris*, qui parut sous ce titre, cinq ou six semaines après. Assurément ce n'était ni une œuvre vulgaire, ni une lecture ennuyeuse; mais le charme avait disparu; l'effet magique avait oublié de passer de la conversation dans le livre ; l'illumination s'était éteinte ; la fusée, retombée par terre, n'était plus qu'un morceau de papier roulé autour d'une plume ; l'ineffable supériorité du causeur se réduisait, chez le romancier, à une *moyenne* à laquelle ses collaborateurs pouvaient aspirer sans trop de vanité.

Ce petit épisode, dont j'ai gardé un souvenir plus net que des dernières années de la vie de Méry, me servira à conclure. Après *l'Univers et la Maison*, il a fait jouer bien des pièces de théâtre : *le Sage et le Fou*, *Gusman le Brave*, *le Chariot d'Enfant*, *le Vrai Club des Femmes*, *l'Imagier de Harlem*, *Frère et Sœur*, *l'Essai du Mariage*, sans

compter les poëmes d'opéra, la traduction de *Sémiramide* et une quinzaine de petites pièces pour les théâtres de société, d'Ems ou de Bade. Après la *Circé de Paris*, il a publié bien des romans; *une Conspiration au Louvre, Trafalgar, les Amours des bords du Rhin, un Mariage parisien, la Vie fantastique, un Crime inconnu, les Mystères d'un château*, sans compter ceux que nous oublions et DEUX que nous voulons oublier.

Qu'est-ce encore que ces œuvres, sinon durables, au moins saisissables, quand on songe à cette quantité de pages qu'on dirait détachées d'un album de géant par une main de sylphe; brillantes, charmantes, piquantes; écrites au hasard de la plume, jetées au courant de la journée, lues le matin, effeuillées le soir, éphémères de l'esprit qui nous ont fait dire des milliers de fois: Qu'il est amusant, ce Méry! De tout cela, que restera-t-il? *La Chasse au Chastre* positivement, et probablement la trilogie indienne: pour l'ensemble de cet immense répertoire, la question serait indiscrète, et la réponse impossible si près de ce cercueil autour duquel se sont groupés tant d'amis et qui a inspiré de touchantes paroles. Ce que l'on peut dire dès ce moment, c'est que Méry laissera plutôt un souvenir qu'une œuvre; le souvenir d'une physionomie originale, d'une imagination diamantée, de facultés prestigieuses, qui, au lieu de s'emparer puissamment d'un sujet et d'un genre, ont mieux aimé s'éparpiller sur bien des points. De lui, comme des grands improvisateurs et des grands acteurs on dira que la figure et la mémoire vivent, si le monument disparaît.

On ajoutera qu'il eut le secret d'être toujours spirituel, jamais méchant; que ce poëte, dont le premier succès fut une satire, n'eut pas un ennemi; que ce causeur prodigieux amusa des milliers d'auditeurs sans faire une victime, commit des milliers de paradoxes sans décocher une médisance ou un trait injurieux; que la bonté de son caractère égalait l'éclat de son esprit. Quant aux éventualités du déchet et aux rigueurs du triage, la leçon, si elle existait, ne serait pas pour lui seul; elle retomberait sur nous tous, qui, sans avoir son talent et sa verve, gaspillons notre menue monnaie comme il gaspilla ses billets de banque. Cette leçon même s'adoucit et devient presque un éloge quand elle s'applique à un homme qui a charmé deux générations, qui a fait du travail le consolateur de sa vie, qui a consommé des flots d'encre sans une seule goutte de fiel, et qui, si on avait lâché devant lui ce gros mot : la postérité ! aurait répondu en souriant: La postérité est une fable que récitent les imbéciles pour se venger des gens d'esprit.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

